MAY 17 1921

28e Année | N° 8 | 15 Avril 1921

LA REVUE DE PARIS

DIRECTEURS

ERNEST LAVISSE
de l'Académie française

ANDRÉ CHAUMEIX

GENERAL LIBRARY
MAY 16 1921
UNIV. OF MICH.

SOMMAIRE

		Pages
Henri de Régnier. .	*Poésies*	673
***	*Au 3e Bureau du 3e G. Q. G.* (1917-1918). — I. . .	680
Albert Thibaudet. .	*Charles Baudelaire. — A propos du Centenaire* . . .	725
Un Aveyronnais. . .	*L'Occupation des Ports de la Ruhr*	757
Georges Hardy. . .	*L'Éducation française au Maroc*.	773
Victor Segalen. . . .	*D'après René Leys.* — III.	789
J.-Émile Chantriot. .	*Les Allemands en Lorraine*.	828
Louis Laloy.	*Antar*.	838
Altiar.	*Notes sur l'Amérique en Guerre*.	848
Henry Bidou	*Parmi les Livres*.	879

Copyright 1921 *Revue de Paris.*

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 85bis FAUBOURG SAINT-HONORÉ

ADMINISTRATION, ABONNEMENTS ET VENTE : 3 RUE AUBER

1921

LIVRES NOUVEAUX

ESSAI DE POLITIQUE EXPÉRIMENTALE
par le Comte de Fels.

L'ouvrage que publie aujourd'hui M. le Comte de Fels est divisé en deux parties. Dans la première, l'auteur étudie les idées qui inspirent l'école dirigeante française depuis plus d'un siècle, et dans la seconde, faisant l'histoire de nos institutions pendant la guerre, il montre comment l'évolution naturelle des faits politiques et sociaux et nos coutumes ont permis à nos organismes constitutionnels de s'adapter aux circonstances et de résister à l'épreuve des plus graves événements. De cet examen se dégage une double conclusion, l'une est que dans l'ordre des affaires extérieures, c'est le principe des nationalités qui a pesé sur notre politique, l'autre c'est que dans l'ordre des affaires intérieures c'est le développement exagéré de l'étatisme qui s'est opposé à une saine méthode expérimentale. Cette brève analyse, qui ne rend nécessairement pas compte de toutes les réflexions et les idées qui remplissent l'ouvrage, suffit cependant à indiquer l'ampleur du sujet et l'importance des solutions étudiées par l'auteur. On lira avec un particulier intérêt tout ce qui concerne le rôle des Chambres et des Commissions parlementaires pendant la guerre, le chapitre sur la Présidence de la République et la conclusion sur les possibilités d'une réforme. L'ouvrage, qui touche aux problèmes les plus importants de l'heure présente, et qui est fait avec une grande impartialité et un souci constant des réalités, peut en plusieurs de ses parties suggérer des objections et donner lieu à des controverses instructives. Il est de nature en tout cas à faire réfléchir sur les questions à la fois les plus actuelles et les plus importantes pour l'avenir de notre pays.

Pour paraître prochainement :

L'ENFANCE ÉTERNELLE

par HENRY BATAILLE

MÉMOIRES DU CARDINAL FERRATA

Ce sont trois volumes qui forment ensemble près de 1.500 pages in-8°, dédiés au pape Benoît XV qui, dans une lettre imprimée en tête de l'ouvrage, offre le défunt cardinal en exemple aux diplomates pontificaux. Le cardinal Ferrata raconte dans le premier volume sa jeunesse, ses missions en Suisse et sa nonciature en Belgique ; dans les deux derniers sa nonciature en France. Il n'avait pas poussé plus avant la rédaction de ses souvenirs. Ces mémoires sont une source importante de l'histoire religieuse de notre pays à la fin du XIXe siècle. On ne lira pas sans intérêt le récit des efforts où s'épuisa ce diplomate éclairé et conciliant pour réconcilier l'Église de France avec le régime républicain : mieux écouté, il lui aurait sans doute épargné la crise des années 1901 à 1905 dont elle souffre encore, et la France avec elle.

LE CHAUVINISME ALLEMAND
par le Dr Ottfried Nippold.

Préface d'Albert Milhaud.

Les Allemands discutent encore la question des responsabilités de la guerre. Le docteur Nippold, citoyen suisse, a eu l'heureuse idée de relever dans la presse allemande toutes les manifestations de chauvinisme parues entre le 1er janvier 1913 et le mois de juillet 1914. On reste stupéfait de voir combien l'idée de recourir à la force brutale pour résoudre la crise européenne était familière à la majorité des esprits allemands, et combien la perspective d'un conflit armée, au besoin provoqué, semblait naturelle et parfois souhaitable. Un pareil livre, répandu en Allemagne, contribuerait à y éclairer l'opinion.

POÉSIES

LE PASSANT

Il passe. Quelqu'un dit, en le voyant : « C'est lui.
Il est heureux. Son nom ne craindra pas la nuit
Où sombrent à jamais les mémoires humaines.
Sa lèvre avide a bu à toutes les fontaines
Et dans sa coupe étincelante il est resté
Peut-être un peu de gloire et d'immortalité.
Il est heureux. Ses pas ont marqué sur le sable.
Il est né sous un signe étrange et favorable
Et la vie a donné à cet homme, vivant,
Ce qu'à d'autres la mort refuse si souvent.
Il fut comblé. Les Dieux ont offert à sa vue
Apollon rayonnant auprès de Vénus nue.
Les ailes de Pégase ont éventé son front
Et l'obole, qu'un jour il tendra à Charon,
Il la verra laurée à sa propre effigie.
Il est heureux, vous dis-je, et sa route élargie
Monte toujours vers plus d'horizon, et l'on sent
Qu'il se lève pour lui quelque astre éblouissant,
Soleil mystérieux d'une éternelle aurore,
A l'heure où, sous le ciel que l'ombre décolore,
Les autres à jamais s'enfoncent dans la nuit.
Il est heureux. » Ainsi parle quelqu'un, mais lui,

Taciturne, les yeux baissés et sans entendre,
Avec, dans l'âme, un goût d'amertume et de cendre,
Il s'éloigne, emportant, dans le soir empourpré,
Le douloureux secret de son cœur déchiré.

UN SOIR...

J'aurai vécu ; mes yeux ne verront plus les choses
En leur même lumière et leur même beauté ;
Je n'écouterai plus renaître avec les roses
Le chant voluptueux du rossignol d'été ;

En sa robe d'argent, transparente et sonore,
Descendu jusqu'à moi des sommets du matin,
Je ne sentirai plus le frais vent de l'aurore
Caresser mon visage et passer sur mes mains.

Un soir viendra, d'hiver ou d'automne, farouche,
Un soir qui n'aura plus d'autre soir après lui,
Où la cendre des jours, amère dans ma bouche,
Aura le goût de l'ombre et l'odeur de la nuit ;

Et ce sera fini des choses de la terre
Et de tout ce qu'on serre entre ses bras fermés,
Mais qu'importe s'il reste, au passé qu'il éclaire,
Le divin souvenir de vos yeux trop aimés !

LE SECRET

Je t'aime, ô beau secret qui parfumes ma vie
De son obscur parfum d'amour
Et qui fais que soudain ma joue est trop pâlie
Ou trop ardente tour à tour ;

Je t'aime, car tu es au fond de ma pensée
Comme un hôte mystérieux
Qui me parle parfois avec ma voix baissée
Et me regarde par mes yeux.

Je t'aime, car c'est toi qui retiens sur ma bouche
Le nom qui palpite en mon sang
Et me rend, si ton doigt à l'épaule me touche,
Pensif, taciturne et prudent.

C'est toi, mon beau secret que j'aime et qui m'enivre,
Qui m'as couronné dans la nuit,
Toi qui sauras, fidèle au cœur que tu fis vivre,
Mourir tout entier avec lui !

STANCES NOCTURNES

Sombres nuits de sommeil, de ténèbre et d'abîme
Où l'être tout entier en soi s'ensevelit,
Sombres nuits où l'esprit cède au poids qui l'opprime,
Sombres nuits de néant, de silence et d'oubli !

O vous qui, sans éclair, sans songe et sans mémoire,
En votre obscur désert où tout est effacé,
N'êtes plus que de l'ombre indifférente et noire
Évanouissez-vous au gouffre du passé !

Mais toi, ô chère nuit, lumineuse et secrète,
Dont mon cœur garde encore un battement divin,
O toi qui me donnas l'heure où le temps s'arrête,
O toi qui me donnas son corps jusqu'au matin,

Toi, par qui j'ai connu le bonheur ineffable
De sentir en mes bras palpiter la beauté,
Nuit enchantée, ô nuit divinement durable,
Sois vivante à jamais en ton éternité !

VERS VERLAINIENS

Mon cœur, vous m'avez fait souffrir toutes les sortes
De tourments ! J'ai connu par vous ces heures mortes
Où rien ne vivait plus que votre battement
Implacable, féroce, absurde et véhément,

Où, la sueur au front et la cendre à la bouche,
On meurt de se sentir solitaire et farouche.
Vous m'avez fait rougir du néant de mes jours
Et vous m'avez mené par d'immondes détours,
Traîtreusement, jusques au goût des choses viles ;
A l'or j'ai préféré les vulgaires argiles
Où j'ai bu l'amertume et le sombre regret.
Rappelez-vous ce temps sinistre, ô cœur secret,
Rappelez-vous ce temps, rappelez-vous ces choses :
Les jours affreux, les jours haïs, les jours moroses,
Vous qui saigniez en moi, goutte à goutte, pendant
Que je riais avec un faux rire impudent.
Ah ! comme j'ai souffert de vous, insatiable,
Cœur orgueilleux, cœur acharné, cœur misérable !
Et pourtant je vous aime, hélas, car aujourd'hui
C'est vous, lorsque mon pas vers elle m'eut conduit,
Qui, haletant soudain au fond de ma poitrine,
M'emplissez tout entier d'une angoisse divine
Et, dans un long et pur sanglot mystérieux,
Faites monter ces douces larmes à mes yeux.

STANCES BAUDELAIRIENNES

Je veux chanter tout bas, ô beauté taciturne,
Le silence divin de tes beaux yeux fermés
En choisissant, parmi notre passé nocturne,
Les instants que ma vie aura le mieux aimés.

Sera-ce ce doux soir où, dans l'air qu'elle embaume,
Je me revois assis en de nobles jardins,
Respirant près de toi le magnétique arome
D'une fleur parfumée à l'odeur de tes mains?

Ou cet autre où, couchée au divan de paresse,
Dans le trouble désir d'un délice inconnu,
D'une incertaine, vague et furtive caresse
J'effleurai doucement l'ongle de ton pied nu?

Mais non ! C'est cette nuit ardente et généreuse
Où, sans peur, sans remords, sans honte et sans aveux,
Tu laissas se poser ma lèvre aventureuse
Sur les trésors secrets de ton corps ténébreux.

Car cet obscur baiser, ô reine taciturne
De l'ombre favorable et des instants aimés,
A scellé notre pacte amoureux et nocturne
Mieux que ton cher silence et tes beaux yeux fermés !

CE QU'IL M'A DIT

« Lorsque l'on aime, on a le cœur tremblant. On est
Comme quelqu'un qui marche à travers la forêt
Et qui, tout en sachant que la source est prochaine
Et qu'elle est là, parmi la mousse, au pied du chêne,
A peur, en s'approchant d'elle, de ne plus voir
S'y refléter les feux de l'étoile du soir.
Oh ! si quelqu'un avait troublé son flot limpide !...
Lorsque l'on aime, on est heureux. Le cœur rapide
Bat, quand on se prononce à soi-même un cher nom.
La route allégrement sonne sous le talon ;
On voudrait s'arrêter au chemin de la vie
Et n'y pas devancer celle qu'on a suivie :
O douceur, ô tourment ! Lorsque l'on aime, on est
Tour à tour rassuré, triomphant, inquiet.
On attend, on espère, on craint, on désespère,
Mais voici que bientôt chante la source claire
Et, dans son flot mystérieux, on voit, miré,
Le sourire certain du visage adoré. »

LA DOULEUR

Douleur ! je te connais ; ton nom fut Certitude.
Hier, c'était elle encore ; aujourd'hui c'est bien toi,
C'est toi qui maintenant mène à la solitude
Ce misérable cœur qui saigne sous ton doigt.

Je te sais à la fois hypocrite et brutale
Et je connais ton art d'affiner savamment,
O Douleur, vigilante et cruelle Vestale,
Le fer de la souffrance au brasier du tourment.

Tu prends pour mieux blesser l'âme que tu déchires
Le masque ressemblant du visage adoré
Afin, sombre rachat des plus tendres délires,
De corrompre en secret son souvenir sacré.

Non! quels que soient le mal, la peine et le supplice
De ce cœur torturé, mais fidèle à ses dieux,
Tu ne feras jamais, Douleur, que je maudisse
Le mensonge divin où j'ai cru dans ses yeux.

LA MAISON SUR LA THÈVE

Je chanterai pour vous, amie au pur visage,
Pour vous et en l'honneur de ce beau jour d'été,
La maison solitaire et le doux paysage
Où s'évoque l'enfant que vous avez été.

Toute votre âme grave, anxieuse et charmante
Revit avec vous-même et palpite en ces lieux,
Et les arbres ombreux, penchés sur l'eau courante,
Y retrouvent encor le reflet de vos yeux;

Laissez-les de nouveau, ô mémoire, ô jeunesse !
Fixer leur clair regard sur ce même horizon,
Et pour que le passé mystérieux renaisse,
O souvenir, rends-lui la clé de la maison !

Venez. C'est là. Voici l'avenue et la grille,
Les pavillons, les douves et l'étang qui dort,
Et le bruit du battoir que, blonde jeune fille,
Vous écoutiez jadis et qu'on entend encor.

Venez. Tout le beau parc français et romantique
Vous accueille, et la Thève y coule mollement ;
Le coucou dans l'écho se donne la réplique
Et vous vous revoyez assise sur ce banc...

Venez. Donnez-moi votre main. Allons ensemble
Vers la vieille maison qui vous attend là-bas.
Je vois des larmes dans vos yeux; votre main tremble ;
Le passé vous précède et va devant vos pas.

Le vestibule est vide, et l'escalier sonore
Offre sa rampe lisse et ses marches. Montons.
Cette fenêtre-là regarde vers l'aurore,
De là le clair de lune argente les gazons ;

Cette chambre déserte, à l'occident tournée,
Hébergea maintes fois un visiteur ami ;
Dans cette autre, me dites-vous, vous êtes née
Et c'est dans celle-là que vous avez dormi.

Ces jours déjà lointains qui vous firent vous-même
Je les sens, un à un, se réveiller en vous,
Et la vieille maison vous chante son poème
Tendre, triste, secret, mélancolique et doux.

Écoutez-le, mêlé au frisson du feuillage
Qui vient jusques à vous du beau parc enchanté,
Tandis que je revois en votre pur visage
L'enfant aux yeux pensifs que vous avez été...

HENRI DE RÉGNIER

AU 3E BUREAU DU 3E G. Q. G.

(1917-1918)

J'ai terminé la guerre au 3e Bureau du G. Q. G. français. Je n'en tire aucune vanité, mais je n'en rougis pas, et je veux parler, comme « officier d'état-major », de certaines choses qu'il me paraît intéressant de mettre au point. J'ai vécu des heures inoubliables auprès du Commandant en chef français, alors que, par vents et marées, il conduisit à bon port la barque où reposait la fortune de nos armes. Il ne fut point toujours aisé de tenir la barre et de lancer dans la tempête les commandements qu'il fallait. Ceux-ci cependant furent brefs, clairs et impérieux : ils portèrent. Je vais exposer comment ils sont entrés dans l'histoire, au nombre de cinq principaux : *Directives* nos *1*, *2* et *3* qui, au milieu de 1917, rééquipèrent le vaisseau, son armement et ses machines, pour le rendre plus souple et plus puissant parmi les lames ; *Directive no 4* qui, pendant l'hiver 1917-18, le redressa face à l'orage qui grondait et le fixa sur ses ancres fortement amarrées; *Directive no 5* qui lui traça sa route, aux beaux jours de 1918, et lui enjoignit de ne plus s'arrêter avant le but.

Si, dans cet exposé, j'évoque à peu près exclusivement les souvenirs de « quart » du 3e Bureau, c'est afin de me limiter

à des faits vécus pour lesquels ma mémoire est sûre. Je n'ai pas la sotte prétention de mettre le 3e Bureau au-dessus des autres : quoi qu'on ait dit, nous étions tous étroitement unis au G. Q. G. et cette union fut notre force. Au cas où je réussirais à justifier notre état-major de certaines préventions, je voudrais que cet heureux effet s'étendît à tous ceux de mes chefs ou de mes camarades que j'ai vus à l'œuvre et, sans réserve, admirés.

I

DIRECTIVES Nos 1 A 4 : ATTENTE STRATÉGIQUE
(*Mai 1917-Avril 1918*)

Il y avait aux armées, vers le milieu de 1917, comme une querelle des anciens et des modernes. D'un côté, les partisans « quand même » de l'offensive à outrance ; de l'autre, les apôtres d'une doctrine de guerre inspirée de patience et de prudence. Les premiers venaient d'abattre leur jeu dans de désavantageuses conditions, mais les leçons du 16 avril leur paraissaient discutables : on aurait dû réussir, si le Commandant en chef n'avait pas été desservi par la politique, et si beaucoup de malchance ne s'était mise en travers de l'entreprise. Les seconds se trouvaient couverts par la haute autorité du Général Pétain, qui, sans se soucier de prendre parti dans la querelle, venait de lancer ses premières instructions.

Le *Directive no 1* du nouveau Commandant en chef soulevait des discussions orageuses, parce qu'elle indiquait aux Commandants de groupe d'armées et d'armée de se borner provisoirement à la préparation d'attaques limitées dans leurs objectifs. Il fallait, y était-il dit en substance, viser d'abord l'usure des réserves ennemies; éviter de former, par des attaques indéfiniment développées sur la même base, des poches au flanc desquelles les disponibilités de l'adversaire pussent venir avantageusement agir en contre-offensive ; donner plus d'importance à la recherche des effets de surprise ; mettre tout en œuvre pour augmenter les moyens matériels destinés à appuyer l'infanterie ; enseigner à celle-ci l'usage de ses engins

modernes et la rééduquer à la manœuvre ; assurer, sur tout le front, de meilleures possibilités offensives, en équipant plus rationnellement les avants et surtout les arrières, de façon que le Haut-Commandement puisse faire varier avec souplesse ses plans d'opérations et ses déplacements de forces.

Si l'officier d'état-major doit exclure de ses travaux l'expression de ses propres idées, il n'en conserve pas moins sa liberté de penser. Alors, au moment de suivre la voie qui nous était ouverte, dans l'obligation où nous étions même d'y entraîner nos chefs et nos camarades des armées, quelques-uns d'entre nous s'inquiétaient de cette attente qui allait être imposée à leurs impatiences offensives : ils entendaient porter, toujours brûlant, le flambeau de leur foi, pour éclairer les routes de la victoire...

Mais le Général Pétain, dans son âme compatissante de fantassin et dans son cœur plus sensible qu'il ne le paraît, a souffert d'une blessure qu'il veut guérir avant de repartir à l'assaut avec sa chère jeunesse de France. Depuis les opérations qu'il a conduites en 1915, tant en Artois qu'en Champagne, il a le sentiment que les forces morales, humaines, fragiles ont longtemps lutté à armes inégales contre la brutalité des forces matérielles : il veut rétablir l'équilibre. Tous les fantassins qui ont été à la peine, qui se sont demandé parfois s'ils n'allaient pas atteindre les limites de leur abnégation, placent en lui leur confiance.

C'est ce que je m'efforce de rappeler dans nos discussions. Peu à peu les préventions tombent et le premier mouvement de révolte s'apaise. On veut bien ne retenir que l'idée finale de la Directive n° 1 et les promesses qu'elle contient : ses prescriptions ne visent que la phase préparatoire de la bataille générale, — l'usure des réserves ennemies, — et, quand ce résultat sera atteint, d'autres ordres viendront.

Suivant de près la première, une *Directive n° 2*, dans la deuxième quinzaine de juin, est lancée aux armées, où elle ne manque pas de jeter, comme son aînée, un certain trouble. Elle impose, en effet, tout un système de rééducation de la troupe et des cadres, allant jusqu'à instituer une sorte d'école supérieure pour les chefs de corps et officiers généraux. Il

apparaît nettement que le Général en chef entend reprendre de loin la préparation de la bataille. Signifie-t-il ainsi qu'il considère les cadres comme au-dessous de leur tâche? Quelques esprits susceptibles le pensent et s'en montrent irrités. Mais la plupart des officiers ne demandent qu'à apprendre et viennent avec la meilleure volonté du monde dans les « écoles » où des instructeurs avertis leur démontrent les adaptations de la tactique à la technique des engins modernes.

Au début de juillet, au moment de mon arrivée au G. Q. G., une *Directive n° 3* est signée par le Général en chef et adressée aux Commandants de groupe d'armées. Elle indique comment les forces devront être articulées pour faciliter l'application des premières directives. Elle pose le principe d'un plus grand « échelonnement en profondeur » : moins d'entassement sur les positions avancées, plus d'unités à l'instruction ou au repos. Il ne s'agit pas seulement en effet d'assurer aujourd'hui la défensive, il faut constituer et préparer des réserves pour les offensives futures. C'est le retour aux éternels principes de la conduite de la guerre. Depuis trois ans, on a contracté la fâcheuse habitude de se battre sur les avants et de s'user en actions menues. Il faut réagir résolument : les tranchées, où l'on est au contact immédiat avec l'ennemi, ne sont qu'un champ d'observatoires et un terrain d'action d'avant-postes; les forces principales doivent être rassemblées et épargnées sur des positions retirées d'où elles soient prêtes à repartir soit pour la contre-attaque soit pour l'offensive. Plus il y aura de réserves générales et plus cette économie des effectifs sera assurée, plus grandes seront les ressources lorsque l'on voudra s'engager à fond.

Mais, sur les vastes fronts de la guerre moderne, le Haut-Commandement se trouvera alors dans la nécessité d'actionner un grand nombre d'unités ne relevant que de lui et dispersées sur des étendues immenses. Gérer ces réserves générales, les instruire pendant leurs périodes de détente, leur faire étudier les diverses hypothèses de réengagement, préparer leurs embarquements et leurs débarquements en vue des rocades éventuelles, les lancer dans la bataille sur les seuls points où celle-ci présente un intérêt décisif et en évitant de les dilapider, autant de nécessités qui exigent un meilleur emploi d'un organe

de commandement insuffisamment utilisé jusqu'alors : le Groupe d'armées.

Au fond de ses trois premières directives, le Général en chef a donc cette préoccupation : parler à ses Commandants de groupe d'armées, étendre leur autorité, se mettre avec eux en accord parfait et pouvoir leur déléguer la conduite de la bataille dans toutes régions où les opérations comporteront avantageusement l'unité d'une direction immédiate.

Est-ce une abdication de sa part, comme certains l'ont cru ou dit? Tout au contraire : il prend son rôle du plus haut, s'assure la possibilité de mieux voir les ensembles et non seulement de conduire, mais encore d'organiser la guerre. Il cherche en même temps à s'entourer des meilleures lumières pour employer judicieusement les armes où la connaissance scientifique et raisonnée du matériel est essentielle : le Général Herr est choisi pour l'artillerie ; le Général Estienne est investi d'une large initiative en ce qui a trait aux chars d'assaut ; le Colonel Duval, comme aide-major général, prend en mains la direction de l'aéronautique. Ces conseillers spécialistes du Commandant en chef sont accrédités auprès du Ministre de la guerre et agréés par lui, de façon qu'il y ait une meilleure coopération entre l'arrière qui produit et l'avant qui emploie. Ils ont action sur les diverses formations de leur arme pour les questions techniques : leurs visites à ces formations sont annoncées aux Commandants de groupe d'armées et d'armée, qui peuvent se renseigner auprès d'eux avec plus de confiance qu'auprès de nous, simples officiers d'état-major.

Plus libre de son temps après cette décentralisation du commandement, le Général en chef passe au front une grande partie de ses après-midi. Il fait réunir successivement les cadres des différentes divisions et, après les avoir inspectés avec bienveillance, il les groupe en cercle autour de lui, les met au repos et les questionne avec simplicité. Ces causeries, qui veulent être sans protocole, se ressentent généralement, à leur début, de la distance qui sépare des hommes dont les préoccupations sont d'ordres tellement différents. Puis le Commandant en chef, heureux de redevenir un instant le camarade de ces officiers de troupe qu'il affectionne particulièrement,

dégèle son masque de marbre, adoucit son regard d'acier, fait disparaître de son verbe le tour cinglant et ironique qui lui est familier : les chefs de corps et de bataillon s'enhardissent alors ; ils dépeignent en toute sincérité l'état physique et moral de leurs hommes ; ils disent leur fierté des succès obtenus et leur angoisse des épreuves endurées ; ils demandent pour les soldats des permissions, des décorations, des fourragères. Le Général Pétain leur recommande la fermeté et, s'il est fait allusion au fléchissement moral qui s'est manifesté dans quelques unités en ce milieu de 1917, il veut une sévérité s'entourant de toutes les garanties de justice. Par ailleurs, il use largement du levier des récompenses et il aime à remettre séance tenante une croix de la Légion d'honneur ou une médaille militaire à tout homme dont les mérites incontestables lui sont signalés.

Ces propos et ces gestes sont d'un haut effet moral. Du chef au soldat, ils resserrent les liens du cœur. Il s'en dégage un sentiment de grande confiance mutuelle.

*
* *

Cependant le Général en chef ne saurait, en de trop rapides entretiens, divulguer comme il le sent nécessaire ses idées sur la conduite des opérations. Il entend que des guides pratiques, rédigés dans l'esprit de ses trois premières Directives, soient adressés au plus tôt aux Commandants des corps d'armée, des divisions et des corps de troupe. Et le 3e Bureau se met à la besogne.

Je ne rappellerai pas ce que nous avons eu d'abord à faire concernant la tactique des petites unités : ce fut peut-être la meilleure et la plus utile part de notre travail, mais je ne pourrais la retracer ici qu'en m'étendant sur des considérations techniques sortant du cadre où je veux rester. Ce cadre est celui des grandes unités, parce qu'il met bien en relief la philosophie de la direction de la guerre.

Les principes sur lesquels nous devrons chercher à appuyer les instructions concernant les grandes unités sont ceux que suit la 1re Armée française dans ses attaques des Flandres aux côtés des Anglais et que vient confirmer le 20 août l'action de

la 2e Armée française au nord-ouest de Verdun. Je ne m'étendrai pas sur ces opérations, dont je n'ai personnellement suivi ni la préparation ni l'exécution. Mais je rappellerai que leur caractéristique a été la mise en œuvre d'une masse d'artillerie formidable proportionnellement à la densité de l'infanterie assaillante. On en arrive à niveler littéralement les positions ennemies avant de les aborder ou à les transformer en un « champ d'entonnoirs ». Les préparations d'artillerie durent deux, trois, quatre, cinq jours ; on photographie fréquemment les objectifs pour pouvoir contrôler les destructions, et l'on apporte les épreuves aux unités d'infanterie désignées pour l'attaque, afin que celles-ci soient convaincues de l'excellence du travail et aient le temps de demander un ajournement de l'assaut si les obstacles ne leur paraissent pas suffisamment abattus. C'est la liaison littéralement intime entre l'infanterie, l'artillerie et l'aéronautique.

Mais, dans ces conditions, comment la surprise est-elle possible? Elle ne l'est évidemment pas au point de vue « stratégique », en ce sens que le Commandement ennemi est prévenu du front d'attaque et qu'il peut amener ses réserves à portée d'intervention. On recherche alors la surprise « tactique », c'est-à-dire que l'on s'efforce de donner l'assaut à une heure ou dans des circonstances telles que l'ennemi soit pris en défaut de manœuvre. Question d'ingéniosité et de variété.

Puissance de la préparation d'artillerie, minutieux contrôle de ses effets, et, cependant, recherche de la surprise, tels sont les principes essentiels. Nous devons nous en inspirer dans les programmes que nous avons à établir, mais ils ne sont pas suffisants pour nous éclairer. Si l'attaque de la première position ennemie réussit en effet, et elle réussira presque toujours dans ces conditions, quelles en seront les suites? Instinctivement et comme mus par un réflexe impérieux, nous répondons : on exploitera le succès ! Et, ce disant, nous pensons à une action nouvelle dans son esprit et dans sa forme : les réserves serrent sur l'avant, elles se ruent vers la brèche, la franchissent, se rabattent sur les arrières des positions ennemies que l'on n'avait pas ébranlées, se répandent au loin, appellent à elles les gros de cavalerie pour la poursuite. Nous voyons donc deux actes dans la bataille : la rupture, qui est

une manœuvre en force, et l'exploitation, toute en vitesse.

D'une telle conception le Commandant en chef ne veut à aucun prix. Il nous rappelle les indications qu'il a données dès l'automne 1915, dans son rapport faisant suite aux offensives de Champagne, et qu'il n'a cessé de répéter depuis lors. Jusqu'ici, nous explique-t-il, on n'a réussi aucune attaque en profondeur parce que, après s'être emparé de la 1re position, on s'est trouvé arrêté en face de la 2e, et qu'il en sera ainsi tant que nous ne posséderons pas un matériel d'accompagnement qui rende possible une action continue des troupes assaillantes, ou tant que nous n'aurons pas usé les réserves ennemies au point de ne plus avoir à craindre leur intervention en contre-attaque ou en contre-offensive. Il est donc nécessaire :

1° dans le domaine de la préparation générale de la bataille, de développer l'outillage des armes d'appui de l'infanterie, en particulier des chars d'assaut qui résoudront le problème de l'accompagnement, de l'artillerie qui devra acquérir une plus grande mobilité, de l'aviation qui assurera la coordination de tous les éléments combattants ;

2° dans le développement stratégique et tactique des opérations, d'absorber d'abord les réserves ennemies par des attaques répétées sur des fronts différents, puis d'effectuer une poussée générale en partant d'une base d'opérations large et riche en communications.

Avant que ces conditions matérielles ne soient remplies et que ces conceptions générales n'apparaissent clairement à tous les échelons du commandement, nous éviterons de parler d' « exploitation du succès ». Les actions offensives seront conduites progressivement, sur des points d'application variés, toujours avec le souci de mettre à la disposition de l'infanterie les moyens qui lui sont nécessaires, jamais avec la hâte de brusquer les événements : il faut surtout éviter de former des « poches », aux flancs desquelles les réserves ennemies, non absorbées préalablement, puissent venir engager des ripostes convergentes.

Vers la fin du mois d'août, le 3e Bureau est prêt à soumettre le plan d'une Instruction sur l'action offensive des grandes unités dans la bataille. Nous y avons rassemblé tout un ensem-

ble de prescriptions minutieuses, visant à fournir au commandement une sorte de répertoire méthodique de ses préoccupations et de ses attributions dans l'organisation et la conduite d'une attaque. Nous sommes allés jusqu'à envisager un paragraphage et un titrage réglementaires des plans et ordres d'opérations, pour créer l'unité de langage.

Quelques jours après, le Colonel Zeller, chef du 3e Bureau, nous rapporte le programme avec cette annotation écrite et fortement soulignée de la main du Général Pétain : « Très bien. » Le Commandant en chef, en deux notes marginales, prescrit que l'on insiste encore davantage sur l'idée « d'usure » de l'ennemi et que l'on ajoute une rubrique intitulée : « Dispositions spéciales à prendre en face d'un recul volontaire de l'adversaire. » Il nous rappelle ainsi sa préoccupation constante, je pourrais dire son idée fixe, qui est de ne pas tomber dans des imprudences contre lesquelles il ne cesse de nous mettre en garde, de ne pas s'engager inconsidérément contre l'ennemi quand on le sait en possession de tous ses moyens et de sa pleine liberté de manœuvre, de toujours songer que l'on est à deux de jeu et que, si l'adversaire reprend, même par une retraite habile, l'initiative des opérations, on ne doit pas se trouver pris au dépourvu.

Notre travail est presque terminé, lorsque la bataille de la Malmaison vient, le 23 octobre, lui apporter la meilleure confirmation. Comme à Verdun, mais avec des moyens encore plus puissants, on a cherché à écraser l'ennemi sur ses positions avant de l'aborder : le fameux Chemin des Dames est pris d'équerre, dans une immense tenaille d'artillerie qui le meurtrit, le désarticule, et, l'action des chars se joignant à celle de nos canons, trois Corps d'armée le prennent d'assaut en quelques heures.

La victoire est complète : l'ennemi laisse entre nos mains des milliers de prisonniers, un matériel considérable et il ne marque un semblant de résistance que sur l'Ailette. Au 3e Bureau, l'idée de « l'exploitation du succès » nous hante... Mais le Commandant en chef nous rappelle que nous n'avons pas résolu le problème d'usure : pendant que nos troupes s'embourberont dans les marécages de l'Ailette et prépareront des passages pour leur matériel, les grandes unités et l'artille-

rie réservées des Allemands auront tout le loisir de s'asseoir sur les massifs de Laniscourt-Monampteuil, au sud de Laon; alors, sous leurs feux, puis sous leurs contre-attaques, nous serons en situation nettement désavantageuse et tout le bénéfice moral de la victoire de la Malmaison pourra être compromis. J'ai l'occasion, en m'entretenant le 24 avec le Général Maistre auprès de qui je suis envoyé en liaison, de recueillir son opinion à ce sujet : il m'apparaît que, en complet accord avec le Général en chef, le Commandant de la 6e Armée aime mieux demeurer sur un succès complet que de courir aucune aventure.

Le Général en chef veut se rendre compte sur place de la situation, et je suis désigné pour l'accompagner à Belleu. Voyage silencieux. Au P. C. de la 6e Armée, je demeure auprès du Chef d'état-major, cependant que le Général Pétain et le Général Maistre confèrent. Que se décide-t-il? Je l'ignore, et je ne l'apprends pas davantage pendant le retour à Compiègne, car le Commandant en chef me parle de tout autre chose. Toujours est-il que, pendant les journées qui suivent, on reste sur ses positions; et, dans la suite, on se borne à cueillir les fruits du succès, en réoccupant la totalité du Chemin des Dames lorsque l'ennemi se replie au nord de l'Ailette.

Il est donc certain que le Commandant en chef s'en tient, pour l'heure, à la conception de ses premières directives : procurer à notre armée des succès certains et peu coûteux; asséner sur l'ennemi des coups répétés visant à l'user et à le démoraliser; éduquer les cadres à la ténacité et aux actions méthodiques. Quelques jours après la Malmaison, il signe *l'Instruction sur l'action offensive des grandes unités dans la bataille*, qui portera la date du 31 octobre 1918 et sera la confirmation, pour un temps, des procédés de combat expérimentés par la 6e Armée au Chemin des Dames.

Aux Armées, cette instruction a entretenu ce que j'ai appelé la querelle des anciens et des modernes. Nombre de nos chefs ou de nos camarades l'ont critiquée, parce qu'ils n'ont point saisi qu'elle répondait seulement à une partie du problème de l'offensive, celle qui se rapportait à l' « usure ». Ils l'ont appelée avec un certain dédain le « bouquin rouge », par allusion à la couleur de sa couverture.

Auprès d'autres, surtout dans les corps d'armée, les divisions et les corps de troupe, le « bouquin rouge » a eu plus de popularité, il a inspiré la confiance dans le commandement et a été tenu pour un guide très pratique.

Aussi bien, l'Instruction du 31 octobre 1918 n'a-t-elle été écrite et imposée que pour un temps. A ceux qui, lisant la façon dont j'en ai exposé la genèse et justifié l'esprit, seront tentés de la blâmer, je demanderai d'ajourner leur critique. Ils ne tarderont pas à voir le Général en chef rendre peu à peu la main aux initiatives et aux enthousiasmes subalternes, jusqu'au jour où il prescrira dans sa fameuse *Directive n° 5* du 12 juillet 1918 : désormais, le Commandement « s'orientera résolument vers la pratique de procédés d'attaques simples, audacieux et rapides » !

Le Commandant en chef des armées françaises songeait d'autant moins à ériger en doctrine ses directives réglementant provisoirement la bataille lente que, de maints côtés, la théorie des manœuvres en vitesse cherchait et, parfois, semblait trouver sa justification dans le développement des opérations.

Sur le front russe, au début de septembre, les Allemands avaient réalisé, dans la manœuvre savamment exécutée à Riga par le Général von Hutier, la surprise intégrale et la poussée lointaine d'une offensive vigoureusement engagée. Je reviendrai sur les enseignements que nous cherchâmes à tirer de cette affaire.

Quelques jours après notre bataille volontairement raccourcie de la Malmaison, les Austro-Allemands enfonçaient le front de nos alliés italiens et descendaient brusquement des montagnes vers la plaine, exploitant leur succès avec une rapidité impressionnante.

Tout autre que le Général Pétain eût été ému de ce qui paraissait ainsi démentir ses prévisions. Mais notre Commandant en chef conserve son sang-froid et sa conviction ; il pense que nos alliés ont besoin d'améliorer leurs procédés de combat et que l'infériorité de leur instruction par rapport à celle d'un puissant adversaire suffit à expliquer de tels événements. Il a eu le courage de constater cette insuffisance dans ses propres troupes et peut, sans être discourtois, étendre la con-

statation à nos alliés. Pour limiter les conséquences d'une situation fâcheuse, il donne généreusement ses troupes, ses états-majors, jusqu'au plus intime de ses collaborateurs, le Général Fayolle, et rend ainsi possible le rétablissement que le Général Foch va personnellement assurer sur la Piave. Mais, sitôt le danger écarté, il revient à l'idée qui le domine et il se préoccupe surtout de diffuser dans les rangs de l'armée italienne l'exemple de nos méthodes d'instruction.

Sans doute peut-on dire des Russes et des Italiens, qui ont eu à supporter les derniers chocs, qu'ils n'étaient pas suffisamment organisés et échelonnés derrière leurs positions de première ligne : le Haut-Commandement allemand a eu beau jeu pour exploiter son succès. Comment même le succès a-t-il été limité? Peut-être parce qu'il a été trop vite développé... Lorsque les armées modernes s'éloignent à grande vitesse de leurs bases, lorsqu'elles se lancent à la poursuite de l'ennemi sans rétablir la route et sans prolonger le rail, lorsqu'elles mettent ainsi derrière elles les régions ravagées par une longue stabilisation du front, elles se condamnent à l'arrêt et ne tardent pas à perdre le bénéfice de leur victoire.

Nos alliés britanniques ne tardent pas à expérimenter eux-mêmes, dans leur offensive de Cambrai, le danger des succès trop rapides et poursuivis avec précipitation devant un ennemi qui peut jouer de réserves nombreuses. Le 19 novembre, leur vaillante 3e Armée, sous les ordres du Général Byng, enfonce le front allemand et réalise en quelques heures une progression de plusieurs kilomètres. Mais cette progression est trop profonde par rapport à la base de rupture, elle n'aboutit qu'à former une poche étroite et allongée : l'adversaire rassemble rapidement ses réserves sur les flancs de la poche, il contre-attaque le 30 novembre et ramène sur leurs positions de départ les divisions d'infanterie et de cavalerie du Général Byng.

Tout compte fait, cependant, l'opération de Cambrai semble devoir dater dans la suite des grands événements de la guerre. Elle a démontré la possibilité de la surprise intégrale : grâce au camouflage minutieux des positions sur lesquelles on dispose l'artillerie, à la scrupuleuse observation du secret dans les états-majors, à la suppression de tout aménagement préa-

lable du front de départ, on peut conserver à celui-ci sa physionomie normale et ne pas alerter le commandement ennemi; puis, sous la protection d'un déluge d'obus et avec l'appui des chars d'assaut, on peut lancer l'infanterie même sur des positions fortement organisées, car les défenseurs n'ont pas le temps de gagner leurs postes de combat et, l'eussent-ils gagné, il s'y trouvent terrorisés par le barrage d'artillerie, par l'approche des chars, par l'irruption soudaine des assaillants. Formule nouvelle et d'un haut intérêt! C'est véritablement le baptême des chars au sein de la grande bataille! Les Alliés comprennent cette leçon. Ludendorff, aveuglé par le succès de sa contre-offensive, ne l'aperçoit pas dans toute sa lumière et il ne saura pas ou ne voudra pas obtenir de son gouvernement l'impulsion à donner à l'arme nouvelle dont les capacités d'emploi viennent d'être démontrées.

Les conditions générales de la conduite de la bataille ne se trouvent pas modifiées dans leurs principes essentiels : mais nous avons des retouches à apporter à nos procédés de manœuvre et d'instruction.

Aussi, après l'affaire de Cambrai, entreprenons-nous la revision de la Directive n° 2, afin de mettre les procédés d'instruction en harmonie avec les leçons des dernières opérations. Sur les indications que nous donnent le Général Debeney, major général, et le Général de Barescut, aide-major général, nous devrons établir un autre texte, qui ne se contentera pas d'atténuer ce qu'avait d'excessif une réglementation à tendance pédagogique, mais qui rendra aux chefs leur initiative et leur responsabilité en matière d'instruction : les cours et écoles n'auront pour but que d'aider les corps de troupe dans cette tâche. Puis, à l'usage des chefs de corps et des directeurs d'écoles, nous insérerons en tête de la nouvelle directive quelques notions sommaires sur la physionomie de la bataille, pour que chacun dans sa sphère soit à même de travailler selon les vues d'ensemble du Haut-Commandement. Le document ainsi remanié s'appellera la *Directive n° 2 bis concernant l'Instruction* : il se substituera à la Directive n° 2, tout en conservant sa place dans la série.

Le Général en chef n'approuvera définitivement et ne signera la Directive n° 2 bis que le 30 décembre, mais nous chercherons

à en répandre l'esprit dans les armées dès le début du mois : dans nos conversations et nos consultations, nous trouverons matière à préciser nos textes, et nous acquerrons la certitude de leur adaptation exacte aux nécessités du moment.

Il est regrettable que la large divulgation donnée à la Directive n° 2 bis, dès que son impression en fut terminée, en ait en quelque sorte diminué le prestige. On nous a beaucoup reproché, après coup, de l'avoir trop répandue et de lui avoir donné le format d'un de ces manuels classiques auxquels l'officier combattant se refuse à donner sa sympathie ! Le reproche est exact et je l'ai souvent vérifié dans mes tournées : cette petite brochure, à laquelle nous avons attaché au G. Q. G. une si grande importance, est restée ignorée même de hautes autorités, et des chefs, que j'avais consultés sur certaines parties délicates de notre rédaction, m'ont demandé parfois si nous allions enfin nous décider à faire paraître le document alors qu'il était entre leurs mains depuis plus d'un mois ! Nos cadres en effet, après trois ans de guerre, sont un peu blasés sur tout ce qu'on leur a successivement appris et désappris. Plus ils sont près du rang, plus ils ont la conviction que les « enseignements » qui leur viennent de haut ne sont pas au point... La logique voudrait cependant qu'ils apportassent toute leur attention aux avertissements d'un Général en chef qui les suit de près, et à qui ils donnent toute leur confiance.

Quelques-uns, de ceux qui n'ont pas « lu », ont accusé le Commandement d'avoir ignoré jusqu'au milieu de 1918 le caractère nouveau que devaient avoir les opérations. Ils se sont plaints qu'on les ait immobilisés et enterrés vifs dans la tranchée à l'heure où tout montrait qu'il fallait en sortir.

Je les rappelle donc au premier paragraphe du premier titre de la Directive n° 2 bis, et je ne puis me défendre de le leur citer *in extenso* :

Le commandement et les troupes doivent surtout s'entraîner à manœuvrer en terrain découvert. Il ne faut plus opposer l'une à l'autre la guerre dite de position et la guerre dite de mouvement. On se bat sur des positions et entre des positions, ces positions étant plus ou moins complètement organisées, plus ou moins démolies, plus ou moins rapidement franchies par les attaques et les contre-attaques, et, éventuellement hors de la zone des positions, sur un

terrain qui peut être libre de toutes organisations. Dans cette lutte, le mouvement est, à tous les instants et sur tous les terrains, une des caractéristiques essentielles de la manœuvre offensive comme de la manœuvre défensive.

Est-ce le même Général Pétain qui a tenu à ses armées le langage de l'Instruction du 31 octobre et qui s'exprime aujourd'hui dans un tel style? Le même exactement. Mais le Commandant en chef nous manifeste constamment sa volonté de ne pas fixer une « doctrine » et, du 31 octobre 1917 au 12 juillet 1918, ses prescriptions concernant la conduite de la bataille iront sans cesse en s'élargissant. Il y sera poussé par la réalisation progressive de toutes les visées de sa politique de guerre : l'usure des effectifs allemands, l'accroissement des ressources en hommes des Alliés grâce à l'appoint des contingents américains, le développement de notre matériel d'artillerie, d'aéronautique, de chars d'assaut, et, surtout, la meilleure instruction tactique de ses cadres. A ceci, il revient inlassablement.

Déjà perce dans sa Directive nº 2 bis la conviction que les batailles vont devenir trop vastes pour ne pas éclater hors du cadre des positions fortifiées : elles se développeront « dans le mouvement », et l'esprit manœuvrier des troupes y sera la première chance de victoire.

Poussant très loin cette conviction, le Général en chef n'hésitera pas, dans le courant de l'hiver, à faire passer en première urgence toutes les questions se rapportant à l'instruction, régénératrice de l'esprit manœuvrier, quitte à déverser sur les arrière-fronts moins de tonnes de fil de fer : car le fil de fer va perdre de son importance dans les opérations montées en surprise, appuyées par des moyens matériels formidablement accrus, conduites selon des principes manœuvriers tels qu'on pourra toujours espérer ne pas trouver l'ennemi « en garde » derrière son fil de fer. Le Gouvernement, je l'indiquerai, n'admettra pas une conception aussi large de la bataille et il imposera au Général en chef de revenir à des travaux intensifs de fortification bien que ses programmes d'instruction s'en dussent trouver considérablement gênés.

Combien d'officiers nous reprocheront, au printemps prochain, ces engagements brutaux, où ils auront tout à improviser et où ils devront se passer de la plupart de leurs res-

sources normales ! Mais combien ignorent que, sur les avis presque prophétiques de leur Général en chef, ils auraient dû, pendant tout l'hiver 1917-18, se préparer à de telles aventures, dans le cadre d'hypothèses nouvelles, hardies et vastes !

Je ne songe à incriminer qui que ce soit, si ce n'est nous autres, officiers d'état-major du G. Q. G., qui n'avons pas su être les apôtres assez ardents du retour à la grande tradition manœuvrière. Si, pourtant... J'incrimine le déplorable courant d'opinion, qui a voulu nous déconsidérer aux yeux de la troupe : par cette diminution de ses aides, le Commandement perdait une partie de ses moyens d'action.

Le Général en chef d'ailleurs connaît la gravité de la question : c'est pour soutenir les états-majors, pour leur rendre quelque prestige, qu'il a voulu citer à l'ordre l'état-major de la 2e Armée après la belle attaque du 20 août, en souvenir de tout ce que l'état-major de Souilly avait fait depuis la grande bataille de Verdun.

Je puis parler de ces choses sans amertume, étant de ceux qui ont eu le privilège de partager leurs labeurs de guerre entre la troupe, les petits et les grands états-majors. Mais j'ai souffert beaucoup des malentendus que j'ai souvent constatés : j'ai la conviction qu'une opinion publique mieux éclairée aurait eu la générosité de les faire disparaître, dans un sentiment d'égale et juste reconnaissance vis-à-vis de tous ceux qui ont collaboré à l'œuvre de salut. Au lieu de cela, jusqu'à la fin de la guerre, jusqu'à aujourd'hui, les officiers d'état-major français devront porter stoïquement une sorte de honte imméritée, alors que, de l'autre côté du Rhin, les officiers du grand état-major d'une armée vaincue recueilleront le peu de gloire qui surnagera d'un terrible naufrage.

Si, en raison de cette situation, nous n'avons pas toujours réussi à expliquer à nos camarades ou à leurs chefs, au cours de nos missions aux armées, la raison d'être initiale des « offensives méthodiques » et l'évolution des règles de leur application, si beaucoup n'ont pas su voir que le Haut-Commandement français a été tout à la fois prudent et hardi dans ses conceptions, je voudrais avoir pu maintenant mieux le faire comprendre.

Qui ose dire, après la leçon des faits, que la sagesse et la prudence ne s'imposaient pas à ce tournant de la guerre? Quel combattant regrette d'avoir été, lentement mais sûrement, engagé sur le chemin au terme duquel il devait cueillir le succès comme un fruit mûr?

***

L'armistice signé par les armées russes le 3 décembre 1917 consacre la défection de nos grands alliés de l'est et place la Roumanie dans une situation si difficile que l'on escompte l'effondrement de tout le front oriental.

Le Général en chef français a pressenti ces événements et il se préoccupe depuis plusieurs semaines de définir l'attitude à adopter en conséquence sur le front occidental. Sans qu'il nous ait catégoriquement indiqué ses conclusions, nous comprenons qu'il incline à adopter une stratégie d'attente. Déjà nous avons reçu l'ordre de mettre en chantier une Instruction sur les actions défensives, et nous cherchons à condenser sous forme de programme les principes qui en seront la base.

C'est d'une extrême difficulté. Quand on traite de l'offensive, en effet, on se sent maître de l'expression de sa pensée, car on sait où l'on veut aller, on envisage des opérations où l'on entend garder l'initiative, on subordonne par définition la volonté de l'ennemi à la sienne propre. Au contraire, en matière défensive, on demeure forcément hésitant, ne sachant sur quels points et par quels procédés on sera attaqué, n'ayant jamais de raisons majeures pour grouper ses moyens ici ou là, et l'on est tenté de s'arrêter à cette formule qui ajourne toute décision : question de circonstances et de terrain !

Il y a cependant, pour nous guider, une donnée fondamentale que j'ai évoquée déjà à plusieurs reprises et qui s'impose comme une hantise : celle de l'échelonnement en profondeur. Elle est d'une telle notoriété qu'il semble banal et presque absurde de s'y reporter, mais j'ai dit, à propos de l'offensive, qu'on l'a complètement perdue de vue malgré son évidence. On a transporté le front de bataille sur la ligne de surveillance des avant-postes : tactique d'opinion publique, dans un pays envahi où chaque coin de terre perdue est un lambeau de chair arraché à la patrie...

Nous venons de terminer d'ailleurs une *Instruction sur l'organisation du terrain à l'usage des troupes de toutes armes* qui rappelle quelques règles essentielles pour l'aménagement des organisations défensives et indique la nécessité d'avoir plusieurs positions échelonnées les unes derrière les autres, chaque deuxième position étant à établir « à une distance telle de la première qu'elle ne puisse être soumise en même temps que celle-ci à un tir de préparation d'artillerie (6 à 8 kilomètres) ». D'autre part, sans aborder en détail le problème de la répartition des troupes sur chaque position, cette Instruction fait ressortir les dangers d'un trop grand entassement des effectifs en première ligne, en des termes qui méritent d'être reproduits, car ils inspireront toutes les réformes prochaines :

La puissance de l'armement permet de réaliser les densités de feu nécessaires en avant du front et avec de faibles effectifs. Les organes de feu de l'infanterie destinés à agir en avant du front peuvent être échelonnés en profondeur : il y a même tout avantage à les échelonner (conservation et entrée en action opportune mieux assurées, plus grande souplesse d'emploi). Il est donc inutile d'avoir beaucoup de monde en première ligne : une augmentation inconsidérée des effectifs de première ligne ne ferait qu'accroître les pertes sans augmenter la solidité de la défense. C'est beaucoup plus par une augmentation des moyens de feu (artillerie, infanterie), par un emploi judicieux de ces moyens et par une bonne liaison des armes, que par le renforcement des garnisons d'infanterie, que l'on augmentera la puissance de la défense.

Nous basant sur ces considérations désormais réglementaires et cherchant à concilier l'organisation des feux avec la possibilité de développer d'habiles manœuvres de contre-attaque ou de contre-offensive, nous avons tenté d'arrêter le programme de l'Instruction sur les actions défensives. Mais il ne nous satisfait point, nous le trouvons confus et nous eussions préféré ne point le soumettre à l'examen du Major général, vers la fin de novembre, s'il ne nous avait été réclamé d'urgence. Nos appréhensions étaient justifiées ; quelque dix jours plus tard, notre mauvais travail nous revient avec cette inscription ironique de la main du Commandant en chef : « C'est à en pleurer ! » Nous sommes loin du « Très bien » qui avait encouragé nos premiers essais sur l'offensive, et nous avons besoin d'être mieux orientés pour nous remettre au travail.

La lumière nous arrive peu à peu. Car le 3e Bureau prépare à ce même moment la rédaction d'une *Directive n° 4* où le Commandant en chef entend résumer son plan de guerre pour les débuts de 1918. Nous allons pouvoir nous appuyer sur les indications qui nous ont été transmises par le Général Debeney pour cette Directive, mais en nous appliquant à ne pas les réduire en formules trop précises : car l'Instruction que nous avons à établir doit pouvoir s'appliquer à une période relativement étendue et à des circonstances susceptibles de variations.

Je vais dérouler rapidement le fil conducteur de notre travail : le temps que j'y consacrerai ne sera pas perdu s'il peut donner une idée de la difficulté des problèmes qui se posaient au Commandement à la veille des offensives que l'ennemi allait entreprendre avec une grosse supériorité d'effectifs.

La bataille défensive devra viser à assurer l'intégrité de notre front. En l'acceptant, nous nous proposerons d'économiser nos propres forces et de rechercher l'usure de celles de l'ennemi. Ainsi, en conservant notre front et en rétablissant à notre avantage le déséquilibre des effectifs, nous permettrons à notre Commandement de reprendre l'offensive où et quand il le jugera opportun. Nous aurons à rappeler en premier lieu que, pour atteindre ce but, l'échelonnement en profondeur s'imposera de la façon la plus absolue : il faudra diminuer la densité des troupes affectées à la garde du front, augmenter le nombre des réserves et articuler celles-ci avec assez de souplesse pour qu'elles puissent être portées en temps utile vers les points menacés ou attaqués.

Pour fixer la mission des troupes à maintenir sur le front, nous résumerons les règles fondamentales de l'organisation du terrain, et, surtout, les objets de cette organisation : d'une part, se garantir contre les pertes ; d'autre part, agencer ses feux et régler son attitude de façon à poursuivre constamment l'usure de l'ennemi.

Nous indiquerons en même temps que, sous la protection de ces troupes constituant un vaste réseau d'avant-postes, on devra pousser au plus haut degré de perfection la recherche et l'exploitation du renseignement, afin que le Commandement soit toujours bien orienté sur les intentions de l'ennemi.

Ces données générales ne sont pas discutables : elles seront cependant quelquefois discutées. En particulier les Commandants d'armée s'insurgeront presque tous contre la limitation des moyens laissés à leur disposition et le grossissement des réserves générales : chacun d'eux conservera la conviction que son front est le plus intéressant, sinon pour la défensive, du moins pour l'offensive et ce sera une des plus rudes tâches du Haut-Commandement d'effectuer les prélèvements nécessaires sur les différents secteurs d'armée au profit de l'ensemble du front.

Dans le domaine tactique, les conditions de la manœuvre sont des plus difficiles à définir. Comment doser en effet l'allégement des premières lignes? Comment faire la part du feu et du mouvement, les deux éternels éléments de la tactique?

Nous sentons bien que nous heurterons la tradition si nous préconisons, même pour une défensive ne devant être que momentanée, une diminution de la manœuvre au profit du feu. Et cependant, les enseignements de trois ans de guerre nous montrent l'action prépondérante du feu !

Un peu à notre corps défendant, nous admettons encore l'intangibilité du principe des contre-attaques, en leur donnant pour but « de rejeter l'ennemi des parties du terrain où il a pris pied sur le front défensif dont on doit assurer l'intégrité ». Dans leur exécution, elles devront être déclenchées aussi rapidement que possible, et elles seront d'autant plus efficaces qu'elles produiront un effet de surprise.

En introduisant dans notre texte des indications aussi catégoriques, surtout en son début, nous commettons une erreur. Je crois avoir le droit de la signaler, même après que le Général en chef l'a couverte de sa signature : car, en de tels travaux, les rédacteurs conservent une certaine responsabilité, toute en nuances, par la place qu'ils assignent à certains mots, par la forme même qu'ils laissent à leurs phrases, et je ne vise que nous-mêmes dans ce reproche. J'ai la conviction que nous avons eu tort d'entretenir le réflexe de la contre-attaque immédiate : celle-ci a pu se justifier dans la guerre de tranchées et dans la lutte autour des postes d'écoute, mais elle perdra ses droits dans la grande bataille où toute manœuvre devra être réfléchie. Engager immédiatement ses disponibilités sur un

point où l'on est assailli, c'est faire le jeu de l'adversaire, c'est donner dans l'embûche de l'attaque démonstrative, c'est s'user en détail. Nous aurions dû réserver l'obligation de la contre-attaque pour les actions visant à reconquérir à bref délai tout terrain perdu sur la position principale de résistance, et sur celle-ci seulement.

Nous porterons le poids de cette erreur dans l'ensemble de notre rédaction. Après avoir en effet préconisé la contre-attaque immédiate en vue de reprendre n'importe quel terrain perdu, nous prêcherons dans le désert en recommandant le retrait des gros sur les arrières ; les chefs, entraînés d'ailleurs par une tradition de guerre invétérée, garderont toujours en ligne plus de monde qu'il ne le faudra, pour ne pas perdre de terrain, si peu que ce soit !

Cet aveu fait cependant, je veux montrer que, pour la première fois, nous prévoyons la manœuvre défensive sur les arrières et notre projet de texte s'exprime ainsi à ce sujet :

La position sur laquelle la résistance doit s'effectuer est définie par le Haut-Commandement, qui seul a qualité pour ordonner la forme générale de défense à adopter. Quelle que soit cette position, la mission des exécutants est d'assurer son intégrité.

Lorsque le Haut-Commandement prévoit dans ses plans ou prescrit dans ses ordres que le combat pourra être rompu sur une position avant et se développer sur une position arrière, il doit déterminer avec précision : la forme et la durée des actions défensives incombant aux troupes de garde et de soutien de la position avant, ainsi que l'emploi des forces et moyens divers appliqués à la défense de cette position, pour couvrir la mise en place des troupes réservées sur la position arrière; la mise en place des troupes réservées et forces ou moyens à appliquer à la position arrière, leur liaison avec les troupes de garde et de soutien de la position avant et la mission leur incombant pour permettre le repli, en temps opportun, de ces dernières ; les mesures à prendre pour assurer en temps opportun et en bon ordre l'évacuation de tous les approvisionnements et du matériel de la position avant.

Nous proposons aussi l'insertion de cette prescription formelle :

Les réserves de corps d'armée et d'armée seront échelonnées par le commandement à hauteur des positions en bretelle et des deuxième et troisième positions, de façon à pouvoir en toutes éven-

tualités : d'abord assurer la défense de ces positions ; puis, s'en servir comme bases de rassemblement en vue des contre-attaques ou contre-offensives d'ensemble.

Je me souviens nettement de l'insistance avec laquelle le Général en chef nous a fait ajouter ce « d'abord » et ce « puis ». Sa haute conception de la manœuvre défensive est toute dans cette insistance : l'emploi des réserves en contre-attaques doit être subordonnée dans le principe et faire suite dans le temps à la conservation de la deuxième position.

Il faut donc reconnaître, en toute justice, que des indications déjà précises sont données au commandement en vue de la bataille défensive sur les arrières, dans *l'Instruction sur les actions défensives des grandes unités dans la bataille*, signée par le Général en chef le 20 décembre 1917. Celle-ci, en dépit de quelques imperfections dans la présentation des textes, est une nouveauté déjà hardie et ouvre la marche à la vérité.

La *Directive n° 4* du 22 décembre apporte des précisions plus immédiates pour l'impulsion à donner aux opérations à la suite de la défection russe :

L'entente ne recouvrera la supériorité en effectifs combattants qu'au moment où l'armée américaine sera capable de mettre en ligne un certain nombre de grandes unités : jusque-là, nous devons, sous peine d'une usure irrémédiable, conserver une attitude expectante avec l'idée bien arrêtée de reprendre, aussitôt que nous le pourrons, l'offensive qui seule nous donnera la victoire finale.

Pendant cette période d'attente stratégique, le Haut-Commandement se constituera d'importantes disponibilités pour pouvoir soit renforcer les armées attaquées soit chercher à reprendre l'initiative des opérations par « une attaque déclenchée en temps opportun sur un terrain et dans une position jugés favorables ».

La bataille sera conduite par les Commandants de groupe d'armées et d'armée de façon à « assurer, en tout état de cause, l'intégrité des deuxièmes positions ». A cet effet, ils allégeront les dispositifs d'occupation des premières positions, sur lesquelles ils chercheront seulement à « briser ou tout au moins ralentir le premier élan de l'ennemi », et ils n'y emploieront que les moyens nécessaires « pour garantir la mise en place

des gros sur les deuxièmes positions ». Ce seront les réserves générales qui seront employées à contre-attaquer ou à exécuter des contre-offensives dirigées sur les flancs de la zone de pénétration ennemie, autrement dit contre les « poches », ou sur une partie du front voisine de cette zone.

On devra donc, sur le front des armées, assurer l'aménagement immédiat des deuxièmes positions, destinées à devenir le vrai champ de bataille, et, par ailleurs, continuer les travaux d'équipement offensif pour permettre au Commandement d'engager rapidement les contre-offensives qu'il jugera nécessaires. Par-dessus tout, et ce sont les derniers mots de la Directive, on maintiendra à la plus haute condition l'état moral et physique des troupes, et on veillera à l'instruction des grandes unités.

En résumé, on laissera à l'ennemi l'initiative des attaques au début de 1918. Mais on se mettra en mesure de lui infliger dans ses assauts le maximum de pertes : en le prenant sur la première position sous un système de feux perfectionné ; en le recevant en forces sur la deuxième position, alors qu'il aura été disloqué par la traversée de la première ; en préparant sur les flancs de la zone de pénétration d'importantes contre-attaques. N'est-ce pas la formule dont on verra l'exacte application du 15 au 18 juillet 1918? Sans aucun doute. Il me reste donc à montrer pourquoi et comment l'application intégrale en sera si longtemps ajournée.

Dès les premiers jours de janvier, le Commandant en chef se met en campagne pour commenter sa Directive n° 4 qui n'a pas manqué de soulever quelques étonnements.

Comment, s'écrie-t-on, le Haut-Commandement voudrait nous faire abandonner de propos délibéré, presque sans combattre, les fameuses buttes de Champagne conquises en septembre 1915 au prix de tant de sang ; les positions avancées de Verdun auréolées depuis 1916 d'une gloire immortelle, comme la cote 304, les hauteurs du Talon ou du Poivre ; le Chemin des Dames et les monts de Moronvillers dont la conquête a été le seul bénéfice positif de l'offensive du 16 avril 1917? Ce ne serait pas possible, sans soulever une véritable crise morale dans l'armée...

Le Général en chef veut convaincre. Il voit un grand nombre de Commandants de grande unité et leur explique l'esprit des opérations défensives à grande envergure : au moment des engagements décisifs, la manœuvre reprend ses droits, il faut voir large, endosser vis-à-vis de l'opinion le risque de perdre quelques tranchées, économiser nos forces, instaurer une tactique permettant en même temps d'infliger à l'ennemi une grave et irrémédiable usure. Il faut faire travailler le terrain pour nous, chicaner sur la première position et défendre la deuxième : il s'agit d'ailleurs, non plus de disputer quelques pouces du sol, mais de remporter la victoire.

Au lendemain d'une de ces conférences qu'il a faite à Saint-Memmie aux cadres de commandement du G. A. N., le Commandant en chef décide de faire paraître une *Instruction pour l'application de la Directive n° 4.*

Il a constaté en effet que la désignation impérative de la « deuxième position » pour le développement des résistances principales constitue une gêne réelle pour certains fronts. On verra plus large : le Haut-Commandement, d'après les conditions particulières du terrain, choisira, définira et préparera des « champs de bataille d'armée », sur lesquels le combat sera conduit d'après les indications générales de l'Instruction sur les actions défensives du 20 décembre et de la Directive n° 4 du 22 décembre.

La position de résistance de chaque champ de bataille d'armée ne sera pas nécessairement la deuxième position. Mais elle sera déterminée suivant des principes analogues à ceux qui inspirent le choix d'une deuxième position, c'est-à-dire que l'ennemi ne devra pouvoir l'aborder qu'après une série de combats ayant eu pour résultat de dissocier le dispositif d'assaut de son infanterie et le système initial de son artillerie. En avant d'elle, jusqu'au front ennemi, le Commandement devra se réserver une large marge de sécurité, où il placera ses troupes de couverture et fixera la mission incombant à ces dernières : sa préoccupation constante sera d'assurer le temps et le moyen d'amener le gros de ses forces sur la position de résistance de son champ de bataille.

Les divisions qui se trouveront en secteur au moment de l'attaque ennemie n'auront donc à remplir qu'une mission de

couverture et le mécanisme des renforcements n'aura pas pour objet, à de très rares exceptions près, d'en augmenter la densité.

Les réserves générales, aussi nombreuses que possible, seront placées en arrière du front à proximité des principales lignes de rocade et des routes à grand rendement. Les Commandants de groupe d'armées en étudieront et en prépareront l'engagement méthodique, de façon à éviter les renforcements automatiques indépendants de tout plan de bataille, les faux mouvements, les déploiements prématurés.

Le 3 février, les Commandants de groupe d'armées sont réunis à Compiègne et le Général en chef, en les mettant au courant de la situation générale, leur expose de vive voix les raisons d'être de son plan de guerre.

Cette situation générale reste une situation d'attente. Les armées françaises cherchent à grossir leurs disponibilités et, à cet effet, l'accord depuis longtemps préparé avec le Grand Quartier anglais, vient d'aboutir : la 3e Armée française est relevée par la 5e Armée britannique, dont la droite s'appuiera aux hauteurs de la rive sud de l'Oise. Dans l'ensemble, les armées alliées verront ainsi leurs charges mieux réparties, encore que l'étendue du front français doive rester proportionnellement beaucoup plus grande que celle du front britannique et la densité des troupes françaises en ligne incomparablement moins forte que celle des troupes britanniques.

Mais les Anglais se sentent sous la menace de l'offensive ennemie et ils ne se décident pas à réduire leur densité, alléguant la direction et la proximité de leurs bases. En fait, de nombreux renseignements et l'introduction de l'armée von Hutier, le vainqueur de Riga, sur le front de Saint-Quentin, font envisager comme probable une action orientée, non point vers les bases anglaises, mais vers le Vermandois et le Cambrésis, action qui sera vraisemblablement combinée avec une autre vers le front français.

Il nous faut attendre de l'ennemi des attaques par surprise, précédées d'une préparation massive et courte avec un très large emploi de gaz toxiques. Nous devrons nous soustraire aux effets de cette préparation en reportant vers l'arrière notre dispositif de défense, et rendre la surprise inefficace

en nous assurant le temps de mettre nos réserves en place.

La nécessité s'impose donc absolument de faire pénétrer jusqu'aux plus bas échelons l'esprit de la Directive n° 4, et d'imposer à tous l'activité intellectuelle, la fermeté de caractère, le goût des responsabilités qui seront les qualités indispensables dans la conduite des opérations attendues.

L'instruction des cadres et de la troupe! C'est toujours la préoccupation dominante du Général Pétain. On la retrouve dans toutes ses Directives et l'une de celles-ci, deux fois remise en chantier, a eu pour but unique de préciser comment devait être assurée cette rééducation générale.

J'ai dit que cette préoccupation n'a pas été suffisamment partagée aux divers échelons du commandement : dans nos missions aux armées, nous constatons une tendance persistante à ne préparer que des actions de guerre de tranchées ; le « bouquin rouge » préside à toutes les manœuvres, et l'on oublie trop que, après lui, la Directive n° 2 bis a rappelé l'imminence de la bataille en terrain libre, qui dépassera par son envergure le cadre des organisations fortifiées et du fil de fer.

Fait plus grave, le Gouvernement, sur des suggestions venant du front, croit devoir se saisir de la question : il veut prendre en mains, même tactiquement parlant, la barre du commandement ! Une lettre vraiment stupéfiante est adressée de Paris au Général commandant en chef les armées françaises, le 24 janvier 1918, pour le prier d'avoir une autre conception de la conduite de la bataille. Et cette lettre, rapprochement curieux, porte la même date que celle de l'Instruction pour l'application de la Directive n° 4, dont je ne crois plus avoir à souligner la haute envolée.

Que reproche-t-on au Général en chef? De ne pas consacrer aux travaux défensifs assez d'effectifs, de ne pas reconnaître la valeur de l'obstacle, de ne pas faire établir assez de réseaux de fil de fer. Que lui demande-t-on? De sacrifier l'instruction; de mettre les divisions de deuxième ligne à la tâche et de ne les relever de leurs chantiers qu'après achèvement de leur besogne; d'accroître encore le chiffre des disponibilités, mais pour consacrer aux travaux plus d'effectifs.

Tout cela à l'heure même où Ludendorff entraîne ses divisions

dans des camps, les rééduque à la manœuvre en souplesse et à la marche, les convainc que le fil de fer ne les arrêtera pas, car les Alliés, surpris, n'auront personne à mettre derrière leurs fils de fer !

Il faudra longtemps d'ailleurs pour que nous puissions faire comprendre à l'opinion la gravité de l'erreur : car, je n'y insiste pas, l'intervention du Gouvernement n'a été qu'un écho d'opinion. La bataille, la vraie bataille, celle qu'on a perdue de vue depuis trois ans et que l'on va revivre, consiste à aborder l'adversaire en forces là où on le trouvera faible : peu importent les barrières matérielles, si l'on sait les « surprendre », c'est-à-dire les atteindre avant que la défense en ait été assurée. Stratégiquement, manœuvrer c'est surprendre. Les grands chefs militaires l'ont compris et s'y préparent : plus jamais, jusqu'à la fin de la guerre, l'obstacle ne les arrêtera.

Le dernier triomphe de l'obstacle a été le 16 avril 1917. Cependant ce ne sont pas les fils de fer du Chemin des Dames qui nous ont arrêtés : ce sont les mitrailleuses qu'un ennemi « non surpris » a pu placer derrière ces fils de fer. C'étaient un commandement et des troupes fortement « instruits » de ces vérités essentielles, ceux qui ont alors reçu et contenu nos assauts ! Les remarquables directives de Ludendorff pour la conduite de la bataille défensive y avaient puissamment contribué.

Loin de moi la pensée que le Commandant en chef ait jamais voulu supprimer l'obstacle de ses champs de bataille ! Tout au contraire, il est de ceux qui ont le plus fait pour accroître la force de nos barrières matérielles. Mais il a rétabli cette vérité que la barrière n'est rien sans la troupe qui vient la défendre.

Malgré toutes les suggestions du Gouvernement et de l'opinion publique, il persévérera dans ses vues et arrivera à la réalisation intégrale de la manœuvre qu'il prépare ; quand il aura refait l'éducation de ses armées, il fera sentir à l'ennemi que ce sont des obstacles et des fils de fer effectivement défendus !

Malheureusement le Commandant en chef français éprouve de la peine à se faire comprendre du Gouvernement et à lui faire toucher du doigt les raisons profondes de sa conception de la bataille. On ne saurait prétendre qu'il ait été réellement entravé dans l'exercice de son commandement, mais, toujours

soucieux du moral du pays et de celui de l'armée, il ne veut pas laisser s'accréditer l'opinion que le G. Q. G. ne fait pas le nécessaire pour « barrer » l'invasion. Il consent à augmenter dans une certaine mesure l'effectif des travailleurs français et il obtient que 60 000 travailleurs italiens lui soient envoyés pour l'aménagement des positions de sûreté.

En même temps, nous recevons l'ordre de mettre sur pied des études de faits de guerre récents, où les procédés nouveaux de l'offensive et les parades les plus efficaces à leur opposer soient nettement mis en évidence ; le commandement et, par contre-coup, l'opinion publique seront ainsi mieux éclairés sur le caractère des opérations prochaines.

Les sujets qui nous sont indiqués sont : l'attaque sur Riga, exécutée le 1er septembre 1917 par la VIIIe Armée allemande du Général von Hutier, et l'attaque britannique vers Cambrai du 20 novembre 1917. Deux notes, rapidement établies, sont approuvées, signées et envoyées aux grandes unités les 2 et 6 février. Elles indiquent, l'une et l'autre, que les attaques prochaines se caractériseront, comme celles qui sont données en exemple, par la recherche de l'effet de surprise et par la brutalité d'un assaut n'ayant été précédé que d'une courte préparation d'artillerie, ou se déclenchant même sans aucune préparation préalable.

La manœuvre de Riga est d'un intérêt tout particulier, en raison de l'arrivée récente du Général von Hutier sur le front de Saint-Quentin. Le Commandant en chef ne se contente donc pas de l'avoir analysée et d'en avoir tiré les principaux enseignements. Il nous fait rédiger à son sujet une troisième note, qui est adressée aux armées le 15 février, pour résumer la tactique offensive allemande et préciser à nouveau certains points de l'Instruction pour l'application de la Directive no 4.

Les Allemands, pour produire plus sûrement la surprise, conserveront jusqu'au dernier moment leurs divisions d'assaut au loin de leur point d'application, à une distance pouvant atteindre plusieurs étapes, et ils ne les amèneront sur le front d'attaque que pour y entrer en ligne à la fin de leur marche d'approche. Devant de tels procédés, les règles déjà données se trouvent pleinement confirmées. La bataille ne peut être

acceptée que sur des positions où l'on aura le temps d'établir les gros. Et les bataillons déployés en avant de ces positions, agissant comme avant-postes, doivent par leur vigilance assurer l'entrée en action opportune de l'artillerie de la défense, puis la mise à pied d'œuvre des réserves.

Ainsi se poursuit la préparation de la campagne de 1918. Je ne veux point cependant donner à entendre que tout se ramène à des considérations et à des notes didactiques ! L'activité du 3e Bureau est portée à son plus haut point sur l'ensemble des questions se rapportant à cette préparation, et d'après les renseignements que lui communique le 2e Bureau. Je n'entreprendrai pas l'étude de toutes ces questions, parce que je n'ai eu aucune part directe aux travaux qu'elles ont nécessités : augmentation des disponibilités du Haut-Commandement ; articulation des réserves générales et organisation de leurs transports éventuels ; mise au point des plans dits H et H', visant les opérations qu'il y aurait à entreprendre dans l'est et dans le sud-est de la France, ainsi que dans le nord de l'Italie, au cas d'une violation par l'Allemagne de la neutralité suisse ; plans de renforcement des fronts sur lesquels la bataille semble devoir être engagée et plans de retrait des forces sur les secteurs d'armée où l'on se propose de pousser au maximum l'étirement du dispositif de garde ; conventions pour l'intervention des réserves françaises, et notamment de la 3e Armée, à la droite des armées britanniques, et, réciproquement, pour le transport des réserves britanniques vers la gauche du G. A. N. ; puis, à partir du 15 mars, prévisions pour l'emploi du G. A. R. (dont le Général en chef ajourne l'introduction sur le front de Verdun et de Woëvre) et de la 1re Armée (qui tient le front de Woëvre), afin que ces deux états-majors soient prêts à aller se joindre à la 3e Armée dans le cas d'une grande bataille vers la jonction franco-britannique, etc.

Il me reste cependant à montrer comment le plan de guerre du Général en chef s'est fixé définitivement, par le rejet de tout projet offensif de grande envergure avant que ne soit acquise à notre avantage la supériorité des effectifs et des moyens matériels.

Au début de février, une *Instruction pour l'application de la Directive n° 4 en ce qui concerne l'offensive*, rappelle aux Commandants de groupe d'armées que, après avoir arrêté l'ennemi sur le champ de bataille où se sera produit son effort, il faudra pouvoir passer à la contre-offensive. L'équipement offensif du front, tel qu'il a été prescrit par les Directives nos 1 et 3, est donc à poursuivre avec une grande activité et l'instruction des grandes unités en vue de l'offensive doit être assurée avec le plus grand soin.

Or, des armées les plus directement intéressées par cette Instruction, arrivent en réponse des projets d'attaque extrêmement complexes, et des demandes de moyens tellement élevés que toute possibilité de réalisation s'en trouve écartée par le fait même.

Le Général en chef ne veut point de cette cristallisation dans les formules des actions du 20 août à Verdun et du 23 octobre à la Malmaison. Il nous prescrit de rédiger une nouvelle note où l'on dira formellement que ces opérations, quel qu'ait été leur succès, ne sont plus le type de celles qu'il faut préparer dans les circonstances actuelles. Des actions de « contre-offensive » devront pouvoir être montées très rapidement et être engagées par surprise, dans un délai réduit au minimum après que l'on aura battu l'ennemi sur les positions défensives : on se contentera, dans ce but, des préparatifs qui garantissent le déploiement rapide des moyens d'attaque, c'est-à-dire les communications, le réseau des organes de commandement et de liaison, les chantiers de ravitaillements et d'évacuations. On se gardera des prévisions trop rigides, qui risquent d'être constamment mises en défaut par les événements, et on recherchera surtout les « chances de surprendre l'ennemi ».

Cette note est signée le 23 février. Elle complète les formules de la défensive dont j'ai montré la mise au point. Elle prépare la transition de la défensive à l'offensive par la contre-offensive. Et l'on peut affirmer, sans autres commentaires, que la bataille du 15 au 18 juillet 1918 a été « professée » aux armées françaises dans la période du 22 décembre 1917, date de la Directive n° 4, au 23 février 1918.

Pourquoi, cependant, devrons-nous attendre jusqu'au 18 juillet l'application pratique de ce haut enseignement?

Je le montrerai plus loin en évoquant les impressions que nous vivrons au printemps de l'année 1918, lorsque nous verrons se former cette admirable alliance de deux tempéraments de chefs : l'un, dégagé de toutes contingences de détail, ne voyant que le but, y entraînant les nations alliées avec sa prodigieuse volonté et sa généreuse impatience, ce sera le Général Foch; l'autre, chargé des graves soucis touchant à l'entretien des forces morales et matérielles de nos armées françaises, et portant celles-ci vers leurs objectifs avec une sollicitude de tous les instants, d'un pas mesuré mais sûr, ce sera le Général Pétain.

Mais déjà, avant même que la bataille soit ouverte, le Général en chef français trouve l'occasion d'imposer à son entourage immédiat les leçons de sa prudence.

Au seul mot d'offensive, en effet, nous nous sommes repris au 3e Bureau à vibrer de toute la force de nos traditions. Et le Colonel Dufieux, notre chef, chargé de tous nos enthousiasmes, vient d'établir une étude fortement documentée, dans laquelle il propose au Major général de nous faire faire un travail précis, en vue de la préparation complète d'une grande « contre-offensive de dégagement ».

Aussitôt que l'ennemi aura dévoilé son jeu, écrit-il, et qu'il manifestera des signes d'essoufflement, nous aurons intérêt à lancer notre contre-offensive, à condition d'avoir suffisamment avancé nos préparatifs et d'avoir gardé en main ou reconstitué les réserves nécessaires. Or, dans la bataille de 1918, l'attaque allemande affectera vraisemblablement une étendue considérable, elle sera violente et brève : notre riposte devra pouvoir partir dans un court délai, sur le terrain choisi par nous et avec les moyens que nous aurons déterminés d'avance. D'où la nécessité d'une préparation complète antérieure à la bataille défensive et d'une décision de principe arrêtée *a priori* par accord entre les Commandants en chef des armées alliées.

Le Général Pétain ne veut justement pas de cette « décision de principe arrêtée *a priori* ». Il veut être mieux renseigné par la bataille avant de fixer l'avenir

et il renvoie l'étude au chef du 3e Bureau avec cette annotation :

Ce travail est à reprendre dans l'esprit suivant : étant donné que les Boches ont sur le front occidental cinquante divisions de plus que nous, des réserves pour les recompléter, un matériel en proportion, l'unité de commandement, la notion des réalités, etc., qu'ils prendront inévitablement l'offensive sur un front d'environ cent kilomètres avec une double équipe de divisions, comment nous, coalisés, pourrons-nous venir à bout du Boche avec les effectifs et les moyens dont nous disposons?

Points d'interrogation qui vont, pendant de longues semaines encore, dominer la conduite de la guerre et présider à nos travaux.

En attendant qu'on y puisse répondre, le Général en chef nous met en garde contre les impatiences dangereuses. Il ne faut pas se payer de mots, ne cesse-t-il de nous dire. Et, en marge d'un des passages les plus enflammés de l'étude qui vient de lui être présentée au sujet de la contre-offensive, il se résume dans cette réflexion lapidaire : « *Sunt verba et voces prætereaque nihil !* »

***

Dans la nuit du 20 au 21 mars, les randonnées aériennes des escadrilles ennemies se multiplient. Puis, vers la deuxième moitié de la nuit, nous entendons au nord un grondement impressionnant : les comptes rendus téléphonés par la 6e Armée font savoir que la canonnade commence au sud de la vallée de l'Oise, vers la gauche du front français, et qu'elle se prolonge au loin sur le front britannique. Aux premières heures du jour, nous sommes tous sur pied, anxieux, attendant des nouvelles plus détaillées : le temps est froid et beau, nous maudissons les éléments qui paraissent toujours favoriser l'ennemi dans ses entreprises offensives [1].

Nous n'apprenons rien de précis jusque vers neuf heures du matin. A ce moment, les officiers de nos missions auprès des armées anglaises rendent compte que les Allemands attaquent sur tout le front compris entre l'Oise et la Scarpe, soit près de

1. Pour les événements du 21 au 3 avril, se reporter au Croquis n° 1, à la fin de l'article.

100 kilomètres. Nos alliés semblent tenir entre la Scarpe et la Somme, mais fléchir entre la Somme et l'Oise : vers la zone de jonction franco-britannique, la situation apparaît immédiatement comme inquiétante. Ceci malheureusement n'est pas pour nous surprendre, étant donné le peu de foi que le G. H. Q. de Montreuil attachait aux menaces vers sa droite : le peu de foi ou le peu d'intérêt, car il savait bien que nous serions forcés de venir à la rescousse si tout ne marchait pas à souhait de ce côté.

Nos craintes se précisent dans la journée et le Général en chef fait alerter le 5e Corps, qui est en réserve derrière la gauche de notre front; au milieu de la nuit, il donne l'ordre de le rapprocher de Noyon et voudrait le jeter immédiatement dans la bataille. Mais le Commandement anglais n'est pas désireux de nous voir intervenir encore : il ne lui déplairait pas de se rétablir avec ses propres moyens, au cas où la poussée ennemie viendrait à s'atténuer.

Nous ne sommes pas, nous-mêmes, entièrement rassurés sur la situation de notre front Aisne-Champagne et la plus élémentaire prudence veut que nous ne le dégarnissions point prématurément. L'ennemi, en effet, avant de commencer son offensive sur le front occidental, y disposait de 186 divisions au total, dont 108 en ligne et 78 en réserve, et le courant venant de Russie continuait. La plupart des divisions en réserve se trouvaient groupées dans la région Avesnes-Hirson à égale distance du centre du front britannique et du centre du front français : le Commandement a pu affecter une part de ses réserves à l'attaque visant à faire tomber la muraille britannique du front, en préparer une autre part pour déclencher à bref délai une deuxième attaque visant à faire tomber la muraille française, en tenir une dernière part disponible pour l'exploitation du succès. Devant une masse de forces qui aurait pu être ainsi articulée, nous, Alliés, disposons au 21 mars de 158 divisions, dont 97 en ligne (5 belges, 29 britanniques, 2 portugaises, 60 françaises, 1 américaine) et 61 en réserve (1 belge, 18 britanniques, 19 françaises, 3 américaines) : si nous jetons trop hâtivement dans la bataille au nord de l'Oise nos réserves, qui sont numériquement inférieures à celles des Allemands, nous ne pourrons plus faire face à une attaque visant notre

front de l'Aisne ou de Champagne, ni surtout parer à une manœuvre profonde de l'ennemi, si celui-ci sait attendre, pour l'exécuter, d'avoir dispersé nos disponibilités.

Ludendorff, fort heureusement, va nous montrer que, s'il excelle à monter des attaques d'une formidable puissance, il ne songe point à combiner au même moment plusieurs manœuvres et à exploiter le désarroi où nous pourrions alors nous trouver pour jouer de nos réserves : il sait pousser à fond un gros succès, mais point varier assez rapidement ses conceptions stratégiques pour en faire dériver une action décisive.

Aux premières heures de la journée du 22, la situation est mauvaise au nord de l'Oise. La 5e Armée britannique est refoulée sur la Somme, de Ham à Péronne, et le Maréchal Haig a demandé l'intervention immédiate du 5e Corps. A partir de cette journée, le Commandement français va entrer dans la bataille : il le fera avec la plus entière résolution et jettera vers le nord de l'Oise toutes ses disponibilités.

Le Général de Barescut, aide-major général, et le Colonel Dufieux, chef du 3e Bureau, décident de nous employer en majorité aux liaisons de commandement, en ne conservant auprès d'eux que le personnel strictement nécessaire pour assurer la permanence des divers travaux. Je suis désigné pour la liaison avec les éléments qui vont entrer en ligne au nord-ouest de l'Oise, cependant qu'un autre officier se rend à la 6e Armée, dont la gauche est découverte par le fléchissement des britanniques : nous devrons nous communiquer en hâte les renseignements que nous recueillerons et faciliter de notre mieux la soudure entre les éléments français qui vont se trouver engagés à cheval sur l'Oise.

A Noyon, pendant les journées du 23 et du 24, je trouve le Général Pellé dominant la situation par son calme et la maîtrise de soi dont il donne l'exemple à tout son entourage. Dans une salle d'école, où rien n'a été aménagé pour l'installation de son état-major, il est comme submergé par les officiers de liaison, par les commandants d'unités qui cherchent à faire préciser leur mission avant de s'engager, par les aviateurs qui viennent rendre compte de ce qu'ils ont vu et qui n'est généralement pas rassurant. Pour ne pas perdre de temps, il dicte lui-même

ses ordres et il dépêche ses officiers en vue de faire préciser la situation confuse de ses troupes de première ligne : celles-ci s'accrochent aux hauteurs entre la Somme et Noyon, cherchant constamment à enrayer le flot, mais toujours contraintes à céder du terrain devant le débordement de leur aile gauche.

J'assiste, entre Noyon et Lassigny, aux débarquements des divisions qui arrivent en renforcement du 5e Corps et constituent, à partir du 23, la 3e Armée, du Général Humbert : les 55e et 125e Divisions assurent à droite la liaison avec la 6e Armée sur l'Oise ; la 1re Division de cavalerie à pied, les 9e, 10e, 22e et 62e Divisions d'infanterie s'engagent successivement du sud-est au nord-ouest, sur les hauteurs entre Oise et Somme, couvertes et prolongées par la 1re Division de cavalerie. C'est un formidable et incessant va-et-vient de camions : sur la grand'route d'Estrée-Saint-Denis à Roye, les convois sont quadruplés, deux montants, deux descendants. Les bataillons débarquent, se rangent dans les champs avoisinant la route et se précipitent au feu, sans attendre le gros du régiment, sans se soucier du mélange des numéros, de l'enchevêtrement des divisions, de l'ignorance où ils sont de la situation générale. Ils savent que l'ennemi se rue du nord au sud, et ils montent au nord, à sa rencontre : ils cherchent un contact à droite, ils s'échelonnent tant bien que mal à gauche, jusqu'à ce que d'autres bataillons viennent prolonger de ce côté la ligne de bataille.

Je les ai vus, tous ces héroïques bataillons, se lancer hardiment dans la fournaise, sans même récriminer contre les alliés dont ils venaient prendre la place ; ils sentaient la gravité de l'heure. Certes, ma fonction d'officier d'état-major m'a valu plus d'un quolibet en de pareils moments, et j'ai recueilli bien des plaintes : je n'ai pas constaté une mauvaise volonté. Plusieurs fois, je me suis trouvé à l'aile gauche, au milieu des braves cavaliers du Général Robillot, qui reprenaient leur traditionnelle mission de couverture et qui, sur le flanc de la ligne mouvante, prenaient de l'avance d'un bon temps de trot, mettaient pied à terre, constituaient rapidement des lignes de tirailleurs. Je me rappelais les cavaliers de 1914, aussi braves certes, mais moins expérimentés, cherchant toujours l'occasion de quelque hardie chevauchée. Quatre ans de guerre leur

ont appris le rôle qu'ils seront désormais, le plus souvent, appelés à remplir sur les champs de bataille modernes : se déplacer en vitesse, puis faire le coup de feu.

Le 24, dans la soirée, nous avons l'impression que la 3e Armée, qui couvre la direction de Paris, est menacée d'un rapide débordement à l'ouest par la direction de Montdidier. Une pièce longue tire sur la capitale depuis deux jours, comme pour donner à croire que l'Armée von Hutier va tenter un vaste rabattement des armées françaises et marcher sur Paris. Pendant ce temps, sans doute, l'autre Armée d'attaque, sous les ordres du Général von der Marwitz, repoussera les armées anglaises vers leurs bases, et c'en sera fait de la coopération des Alliés...

Le Général Pétain et le Maréchal Haig, d'un commun accord, ont paré au danger en confiant au Général Fayolle, avec l'état-major du G. A. R. (groupe d'armées de réserve), le commandement de toutes les forces françaises et britanniques engagées entre l'Oise et Péronne : 3e Armée française à droite, 5e Armée britannique à gauche, en attendant que la 1re Armée française, rappelée de Lorraine, puisse s'intercaler entre les deux. Le G. A. R. a reçu pour mission de rétablir la situation en Picardie et de regrouper au minimum les forces franco-britanniques sur la ligne générale Péronne-Noyon.

Je dois retourner le 25 à Noyon, mais auparavant je vais à Verberie me présenter au Général Fayolle, car c'est auprès de lui et de son état-major que me conduiront maintenant mes missions de liaison. Les circonstances sont graves, je ne suis reçu que rapidement par le Général Fayolle et par son chef d'état-major, mais je puis causer plus longuement avec le chef du 3e Bureau, qui est un ami dont j'apprécie hautement le calme, la clairvoyance, le jugement froid et sûr. Il me dit, sans aucun pessimisme, sa conviction de la perte de Noyon avant la nuit. Mais on tiendra en deçà, il me le garantit avec tranquillité.

Je lui demande comment il conçoit personnellement la manœuvre du G. A. R. : « N'avez-vous pas la crainte d'être nettement débordés sur votre gauche? Continuerez-vous à jeter, bataillon par bataillon, vos unités en ligne, pour vous prolonger vers le nord? Ou préférerez-vous, quitte à perdre un

peu plus de terrain, regrouper vos unités à leurs débarquements et vous préparer une masse d'action susceptible de contre-attaquer l'ennemi en flanc? »

Mon ami me répond sans une seconde d'hésitation : « Lâcher un pouce de terrain? Combiner une savante manœuvre? Il ne saurait en être question pour l'heure. Nous courrons à la liaison avec les Anglais tant que nous aurons un canon et un homme pour l'assurer. Nous savons que les bataillons souffrent de ces conditions d'engagement : mais elles nous sont imposées par les circonstances et nous ne faillirons pas à notre mission. »

Je repasse par Compiègne où je m'arrête quelques instants avant de continuer sur Noyon. Je tiens à donner l'assurance que le G. A. R. remplira sa mission, toute sa mission.

Dans la conversation que je viens d'avoir, en effet, s'est posé et éclairé le problème du moment. Devant la ruée à visées divergentes des armées von der Marwitz et von Hutier, quelle sera la manœuvre du chef à qui vient d'être déléguée la redoutable responsabilité de conduire la bataille en son point le plus délicat? Se laissera-t-il intimider et se pelotonnera-t-il sur l'Oise pour y barrer les routes de Paris, quels que soient les dangers plus au nord? Ou aura-t-il l'intrépidité de ne laisser qu'un cordon sur l'Oise et de continuer *la course à la Somme* pour ne pas perdre le contact avec nos alliés? Le Général Fayolle et son état-major feront tout pour couvrir Paris et pour se souder aux Anglais.

Le Général Pétain, sûr de son Lieutenant, confirme et définit ces missions complexes. Il n'hésite pas à déterminer leur ordre d'urgence : d'abord maintenir solide l'armature de l'ensemble des armées françaises et ne pas laisser couper le G. A. R. du reste de nos forces ; ensuite, si possible, conserver la liaison avec les forces britanniques.

On a quelquefois critiqué cette formule, oubliant la hauteur de vues et la fermeté de décision des hommes qui l'ont conçue ou qui ont eu à la mettre en pratique. On n'a pas voulu voir que, s'ils jalonnaient leur chemin, ils avaient l'irréductible volonté d'atteindre leur but. Le Général Fayolle était un chef à qui l'on pouvait dire : articulez d'abord et organisez les forces considérables mises à votre disposition, en les appuyant au bloc inébranlé du front français, et faites ensuite au mieux

pour courir à la liaison britannique, bien que celle-ci s'éloigne indéfiniment au nord. Formule logique, formule complète, formule qui valait surtout par celui à qui elle était remise comme une consigne solennelle.

Les faits sont là pour achever de convaincre ceux qui aiment à critiquer les mots. J'ai été l'agent de liaison du G. A. R. et je n'ai pas eu d'autres missions que de courir toujours à gauche, de voir comment s'effectuaient les débarquements et l'engagement des unités arrivant à la bataille, de suivre la mise en œuvre, à l'aile gauche, des grandes unités, et de la 1re Armée qui venait prolonger la 3e Armée. J'ai constaté que toutes les forces françaises remontaient au nord, toujours au nord. Le 25, à la tombée de la nuit, au moment où le Général Pellé quittait, presque le dernier, la malheureuse ville de Noyon, je m'engageais parmi des convois et des troupes qui se hâtaient vers Lassigny, vers les routes de Roye, vers Montdidier.

Peut-on vraiment prétendre que, dans cette nuit tragique du 25 au 26 mars 1918, les Français et leur Commandement n'aient songé égoïstement qu'à se replier sur eux-mêmes et à couvrir leur capitale?

Je me rappelle au contraire avoir entendu dire par le Général Fayolle que le Commandement français a sauvé la situation en organisant cette *course à la Somme* non seulement avec les divisions venant du centre et de l'est du front français, mais en faisant accourir du nord le 36e Corps comme pour mieux concrétiser l'idée de « fermeture ».

Que d'émotions vécues et de graves décisions prises en de tels moments !... La voie d'invasion séculaire, la vallée de l'Oise, est ouverte à l'ennemi : les divisions épuisées du 5e Corps y restent seules engagées et, derrière elles, le G. Q. G., déjà presque sous le canon, est contraint de brusquer son départ. Au nord, la Somme est forcée et Amiens menacée : la 5e Armée britannique s'éclipse à l'heure où notre 1re Armée commence à peine ses débarquements. Le Général Fayolle ne garde que deux Divisions, les 1re et 35e, pour étayer le 5e Corps. Il prescrit à la 3e Armée de s'étirer vers le nord-ouest avec toutes les autres Divisions qui lui arrivent en renfort, 53e, 38e, 77e, 67e, 70e, 36e. Le Général Pétain intervient pour que le Général

Humbert maintienne le plus longtemps possible son Q. G. à Montdidier, c'est-à-dire à l'extrême gauche de son front, et je l'y trouve encore le 26, presque sous le feu du canon de campagne. Les unités qui peuvent être immédiatement débarquées, la 56e Division venant de l'est comme avant-garde du 6e Corps, la 133e Division venant du nord comme avant-garde du 36e Corps, sont jetées sur les plateaux à l'est de Montdidier et de Moreuil et engagées sur des fronts immenses, aux ordres du Général Debeney qui s'installe à Maignelay avec l'état-major de la 1re Armée. La cavalerie est appelée sur ces mêmes plateaux, sous les ordres du Général Mesple, pour y boucher tant bien que mal les trous laissés béants par nos trop rares bataillons et pour tenter d'accrocher vers la Somme la droite de la 5e Armée britannique. Si bien que, le 26 mars vers midi, la liaison se rétablit dans la région de Chaulnes, les Français ayant pris spontanément à leur compte plus de cinquante kilomètres de front de bataille.

Ce n'est pas tout cependant. Le Général Pétain a préparé la mise en mouvement de tout ce que le rail et la route peuvent absorber : les 29e, 15e, 169e, 162e, 12e, 166e, 163e, 45e, 152e, 127e, 17e, 59e, 11e, 154e, 129e, 31e, 64e, 65e, 18e Divisions, la 2e Division de cavalerie à pied, la Division marocaine, et il les dirige presque en totalité, non sur la 3e Armée qui s'appuie à l'Oise, mais sur la 1er Armée qui *marche à la Somme*. Au total, il a amené, pour le 26, dix-sept divisions d'infanterie et quatre divisions de cavalerie, qui se sont successivement engagées de la droite à la gauche ; il assurera dans les sept jours qui suivront le débarquement de vingt et une autres divisions d'infanterie et de deux divisions de cavalerie ; et je n'énumère pas les nombreuses formations de toutes armes qui s'ajoutent à ces unités.

Voilà comment, parcourant sans arrêt pendant quatre jours les routes du quadrilatère Lassigny-Roye-Moreuil-Montdidier, assistant au prodigieux effort de ces troupes d'infanterie et de cavalerie qui se sont sacrifiées pour prolonger indéfiniment notre aile gauche, voilà comment j'ai vécu personnellement la légende des Français se retirant sur Paris !

Qu'une pareille légende ait pu s'accréditer chez nous, c'est ce qui m'a toujours rempli de stupéfaction et d'indignation. Je

veux bien admettre que les mots de certains ordres aient pu prêter à discussion, encore que j'en aie donné une explication qui me paraît irréfutable. Mais est-ce sur des mots qu'on juge les hommes en de telles heures? Les peut-on comprendre autrement que par leurs actes sur le champ de bataille où leur volonté s'est imposée? Je prétends avoir saisi, sur place, l'esprit de ces journées. J'en ai pénétré la beauté. Je la dis avec mon cœur. Je crie la gloire des chefs français qui ont conçu, des états-majors et des services français qui ont résolu de redoutables problèmes, des officiers et des corps de troupe français qui ont fait l'impossible, couvrant Paris, couvrant Amiens, conservant intacte l'ossature de nos armées, les soudant aux armées britanniques malgré l'éloignement de celles-ci.

Ce sont des journées de gloire française.

***

En rentrant à Compiègne, le 26 dans la soirée, je n'y trouve plus qu'une épave du G. Q. G. On est parti dans la journée, parce qu'il devenait ridicule de vouloir faire fonctionner un grand quartier général dans les conditions d'insécurité où nous avait placés la chute de Noyon. Déjà la plupart des bureaux et services fonctionnent à Provins, mais nos communications téléphoniques avec eux sont précaires, et c'est encore de Compiègne, où sont restés quelques officiers autour du Général Pétain et du Général Anthoine, Major général, que l'on actionne les groupes d'armées.

Parmi ces chantiers déserts, nous ne nous comptons plus qu'une dizaine d'ouvriers, et nous avons l'illusion, dans un inconfort dont nous sommes déshabitués, de nous être rapprochés de l'action. Nous sentons d'ailleurs battre dans nos artères la fièvre des combattants, et nous sommes littéralement harassés par ces journées d'émotions intenses. Pendant toute cette nuit encore, le Colonel Dufieux se refuse à prendre le moindre repos : il est là, depuis le 21 mars, devant ses cartes et ses tableaux d'ordre de bataille, ne voulant pas être relayé, ne cédant à personne la moindre charge de son écrasant labeur, prenant sur place de sommaires repas, ne dormant pas ; le sommeil cherche à le terrasser au milieu

même des instructions qu'il transmet au téléphone, mais il se réveille et se relance lui-même sous l'aiguillon d'une énergie qui me paraît surhumaine.

J'ai dit que nous ressemblons à une épave, en cette ville désolée et abandonnée de Compiègne, que nous quittons définitivement le 27 au matin. La figure est exacte : nous sommes la fin du G. Q. G. tel qu'il a vécu depuis le mois d'août 1914 jusqu'à ce jour, d'un G. Q. G. d'où partait l'influence dominante pour la conduite générale de la guerre. Il y a maintenant un Chef au-dessus du Commandant des armées françaises : c'est le Général Foch, qui vient de recevoir à Doullens la mission de coordoner les opérations des armées alliées sur le front occidental et qui, dans quelques jours, recevra le titre de Commandant en chef des armées alliées en France.

Le Général Pétain et son état-major sont les premiers à se féliciter d'une aussi importante décision, car, dans la crise des derniers jours, ils ont souffert plus que qui que ce soit du séparatisme menaçant de la Somme. Ils vont s'appliquer désormais à faire, eux aussi, besogne d'exécutants, sous l'impulsion d'une volonté supérieure.

Pendant que le G. Q. G. s'installe à Provins, le Général Pétain veut demeurer à proximité de la bataille. Il s'établit les 27 et 28 en P. C. provisoire à Beauvais, afin de s'y trouver auprès du Général Foch, puis dans son train spécial qu'il fait garer au mieux des circonstances entre Beauvais et Chantilly. Chaque jour, nous devrons aller lui rendre compte de ce que nous aurons vu, nous qui continuerons à assurer la liaison avec les 1re, 3e et 6e Armées ; personnellement, je serai chargé de missions auprès du Général Fayolle (G. A. R.) et auprès du Général Debeney (1re Armée), fonction qui me restera dévolue jusqu'à la fin de la guerre.

Les premières instructions verbales du Général Foch prescrivent de « tenir » à tout prix sur les plateaux à l'est d'Amiens, de « refouler » l'ennemi vers l'est sur les plateaux du Santerre et d'assurer en toute éventualité la liaison avec les Anglais.

J'ai montré que, dans l'esprit et dans les faits de la manœuvre française, ces volontés du Généralissime étaient accom-

plies d'avance en ce qui concerne les deux idées de résistance et de liaison : l'afflux de nos réserves permet, dans ces derniers jours de mars, d'en achever la réalisation.

Mais il y a une idée nouvelle et qui va s'affirmer d'ailleurs dans les directives écrites du Général Foch, le 30 mars et le 3 avril : celle de « refouler » l'ennemi et de reprendre l'offensive. Le Généralissime la prêche sur place, auprès du Maréchal Haig, du Général Rawlinson qui va prendre le commandement de la droite britannique, auprès du Général Pétain, des Généraux Fayolle et Debeney commandant le G. A. R. et la 1re Armée.

Les Armées françaises vont se trouver aux prises avec les plus graves difficultés pour mener à bien cette dernière mission. Depuis le 21 mars, en effet, elles ont allongé leur front de 100 kilomètres et amené de l'Oise à la Luce : 1 état-major de groupe d'armées, 2 états-majors d'armée, 11 états-majors de corps d'armée, 35 divisions d'infanterie et 6 divisions de cavalerie. D'autres apports vont grossir encore cette dotation. En outre, le Général Micheler, avec l'état-major de la 5e Armée retiré du front du G. A. N., vient s'installer à Méru, derrière la 3e Armée, et le Général Maistre, avec l'état-major de la 10e Armée ramené d'Italie, vient s'établir derrière la 1re Armée. Le G. Q. G. dirige, aux premiers jours d'avril, de nouvelles divisions et de nombreux éléments de toutes armes vers le nord de l'Oise pour alimenter ces quatre armées, de façon à placer : 8 corps d'armée et 30 divisions d'infanterie au G. A. R. (3e et 1re Armées); 3 corps d'armée, 9 divisions d'infanterie et 3 divisions de cavalerie à la 5e Armée; 2 corps d'armée, 4 divisions d'infanterie et 3 divisions de cavalerie à la 10e Armée; 1 corps d'armée et 2 divisions d'infanterie sur l'Oise. Le 5 avril, nous aurons ainsi au nord de l'Oise, pour les 100 kilomètres sur lesquels nous venons de nous engager et qui représentent à peu près « le sixième » du front total dont les armées françaises ont la garde : 14 états-majors de corps d'armée, 2 états-majors de corps de cavalerie, 45 divisions d'infanterie, 6 divisions de cavalerie, soit presque « la moitié » de nos ressources globales.

On conçoit que, dans ces conditions, le Général Pétain n'ait aucune hâte de tenter des entreprises où il risquerait « l'usure »

de ses propres forces, en les lançant à l'attaque contre un ennemi en plein succès et en possession de tous ses moyens. Il est convaincu que notre heure n'a point sonné et il l'écrit au Général Fayolle : « Le moment n'est pas encore venu de passer à une contre-offensive de grande envergure, mais il y a lieu de procéder à des offensives partielles. » Celles-ci devront viser à réaliser une avance à l'est d'Amiens, en liaison avec la 4e Armée britannique, et à reprendre le champ d'observatoires de Boulogne-la-Grasse, au sud-est de Montdidier.

En transcrivant et en transmettant ces ordres, nous avons nettement l'impression, à notre 3e Bureau, que notre Commandant en chef est soucieux d'éviter toute entreprise hasardeuse et de conserver ses réserves pour parer à une autre aventure : il ne peut évidemment pas croire que le Haut-Commandement allemand s'obstinera à engouffrer tous ses moyens dans le désert de la Somme et ne cherchera pas à réaliser quelque opération fructueuse vers des fronts où il puisse nous trouver moins riches en réserves. Logiquement, Ludendorff doit tenter au moins une diversion sur notre front Aisne-Champagne, ne serait-ce que pour y retenir les Français et se trouver ainsi plus libre d'accentuer sa poussée sur les Anglais. La diversion attendue se produit le 6 avril : mais elle n'est pas d'envergure ; elle ne vise qu'à dégager les hauteurs de la rive gauche de l'Oise, d'où notre artillerie a une action gênante sur les communications de von Hutier ; et, trois jours après, elle se termine par notre repli sur l'Ailette sans que nous ayons eu à engager une seule réserve.

Aussi, lorsque l'ennemi prolonge et accentue le 9 avril son action principale contre le front britannique, en faisant attaquer les positions de la Lys par sa VIe Armée du Général von Quast, les Français vont être encore disponibles pour aider leurs alliés. C'est notre 2e Corps de cavalerie qui remonte à marches forcées vers le nord afin d'être prêt à couvrir Hazebrouck. Ce sont nos 133e, 28e, 34e, 39e, 154e Divisions qui, en moins de huit jours, viennent se mettre en bataille à l'extrême gauche du front britannique, dans cette région du Kemmel déjà pénétrée du sang français qui y a généreusement coulé en novembre 1914. C'est la 10e Armée, du Général

Maistre, qui remonte du sud au nord de la Somme, vers la région de Doullens, prête à renforcer les armées anglaises soit à leur gauche soit en leur centre. C'est un Détachement d'armée du nord français, dit D. A. N., qui s'organise sous le commandement du Général de Mitry, pour englober et encadrer nos forces des Flandres, dont le Général Foch se propose d'accroître l'importance.

Je ne saurais dissimuler que notre étonnement est grand, au 3e Bureau du G. Q. G., d'avoir à alimenter encore cette bataille : nos effectifs et nos moyens matériels ne sont pas supérieurs à ceux de nos alliés (compte tenu des ressources énormes dont ceux-ci disposent encore sur le sol de la métropole ou des Dominions), et nous tenons plus de 600 kilomètres de front, alors qu'ils n'en tiennent plus 200 kilomètres.

Mais le Général Foch, encore que ce contraste lui soit représenté sous les formes les plus variées, n'en tient apparemment aucun compte. Généralissime, il met d'autant plus de générosité à secourir les Anglais, qu'il le fait par appel au dévouement de ses propres compatriotes. Il conduit la bataille pour la gagner, il s'élève au-dessus des difficultés d'exécution, et il prend ses réserves où il les trouve, sans s'inquiéter de leur nationalité. Les armées du Maréchal Haig ont eu un moment de découragement après la douloureuse épreuve de la fin de mars et elles n'en sont point remises : il faut les soutenir, afin que, le jour venu des grandes ripostes, elles soient à même de jouer le rôle de premier plan que leur assigne déjà la volonté du Généralissime. C'est à cet avenir lointain qu'il faut penser, pour comprendre les mois d'avril et de mai.

Le 30 avril, nous avons : au D. A. N., à l'extrême gauche du front britannique, 10 divisions d'infanterie et 3 divisions de cavalerie ; et à la 10e Armée, derrière le centre du front britannique, 4 divisions d'infanterie (dont les 46e et 47e divisions de chasseurs, retour d'Italie).

L'arrivée du 2e Corps italien derrière notre G. A. N. n'est qu'une compensation insuffisante à ces charges écrasantes. Aussi notre Commandant en chef sent-il s'accroître son souci de la conservation des effectifs. Il ne lui suffit plus de voir les unités américaines s'instruire et s'entraîner peu à peu,

dans des conditions qui ne permettent pas d'en espérer un rendement utile avant plusieurs mois. Il voudrait pouvoir utiliser immédiatement la force qu'elles représentent : dans une suite de conversations et de correspondances avec le Général Pershing, il presse celui-ci de lui donner des hommes, de faire passer l'infanterie en priorité dans l'organisation des transports, d'envisager la possibilité d'une sorte d'amalgame qui permettrait d'entretenir à pleins effectifs les divisions françaises grâce à l'appoint des soldats d'Amérique. On gagnerait ainsi le temps nécessaire à la formation des états-majors et des techniciens, et les Américains pourraient tenir immédiatement leur place dans la bataille.

Le Général Pershing est ému et, parfois, presque convaincu par ces invitations pressantes. Il obtient de son gouvernement que l'infanterie soit amenée en France par priorité. Mais, en définitive, il reste avant tout le champion de son idéal national : il veut entrer en ligne avec une armée américaine constituée et, en dépit de quelques concessions de détail qu'il saura faire généreusement aux heures critiques, il ne consentira jamais à l'amalgame. Il donnera ses divisions constituées, dès qu'elles seront prêtes à aller au feu, avec l'impatience nettement affirmée de les grouper sous ses ordres directs quand elles seront assez nombreuses pour former une armée.

Contre notre attente, le Haut-Commandement allemand ne semble pas vouloir entreprendre immédiatement de nouvelles attaques. Il s'obstine vers les buts qu'il n'a pu atteindre en Picardie et dans les Flandres, nous entraînant dans une lutte d'usure, où, tout compte fait, il a plus à perdre que nous : car les apports américains nous assurent maintenant une réserve d'hommes inépuisable. Le Commandement français va utiliser cette suspension inespérée des opérations pour réorganiser ses forces si brutalement engagées dans la bataille et pour préparer les actions offensives prescrites par le Général Foch, — tout en essayant de garantir le G. A. N. contre l'orage qu'il entend gronder.

(La fin prochainement.)

★ ★ ★

BATAILLES DE NOYON ET DE L'AVRE

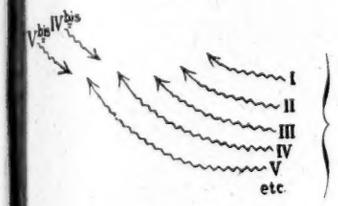
(21 mars — 3 avril)

Front allemand le 21 mars avant l'attaque.

— — le 3 avril.

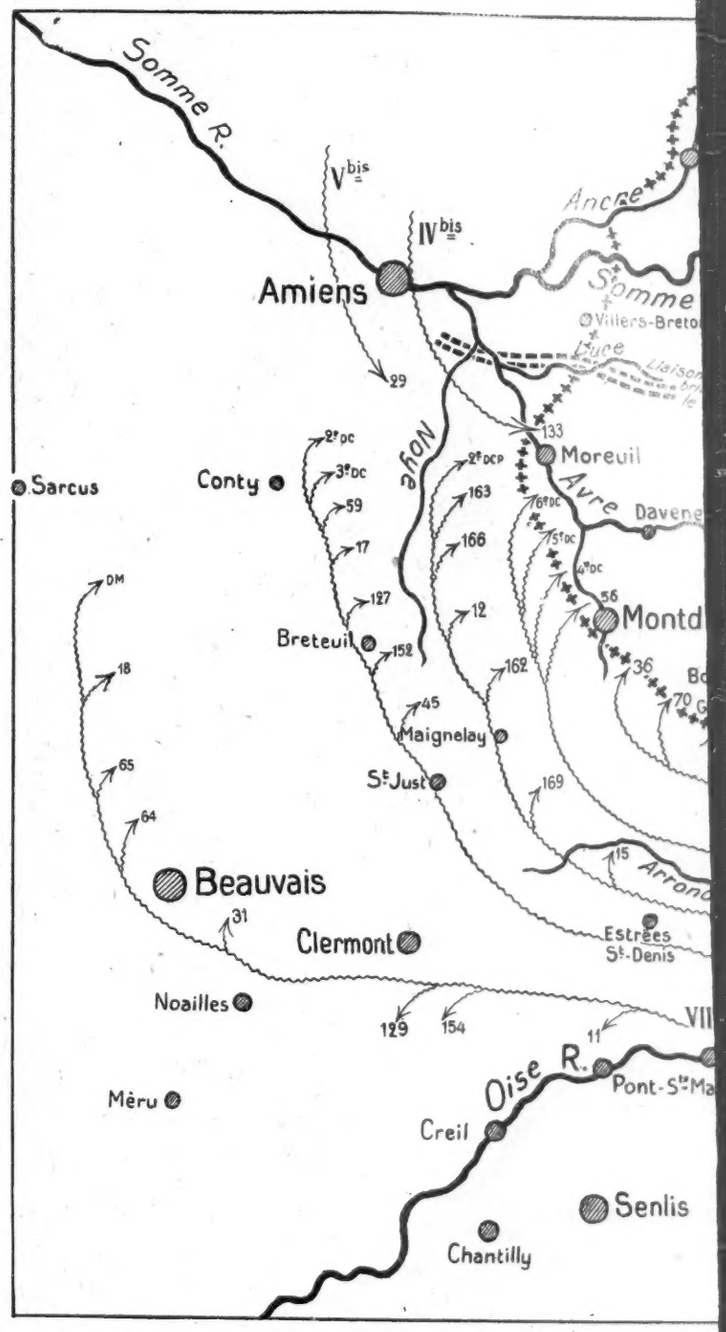
COURSE A LA SOMME

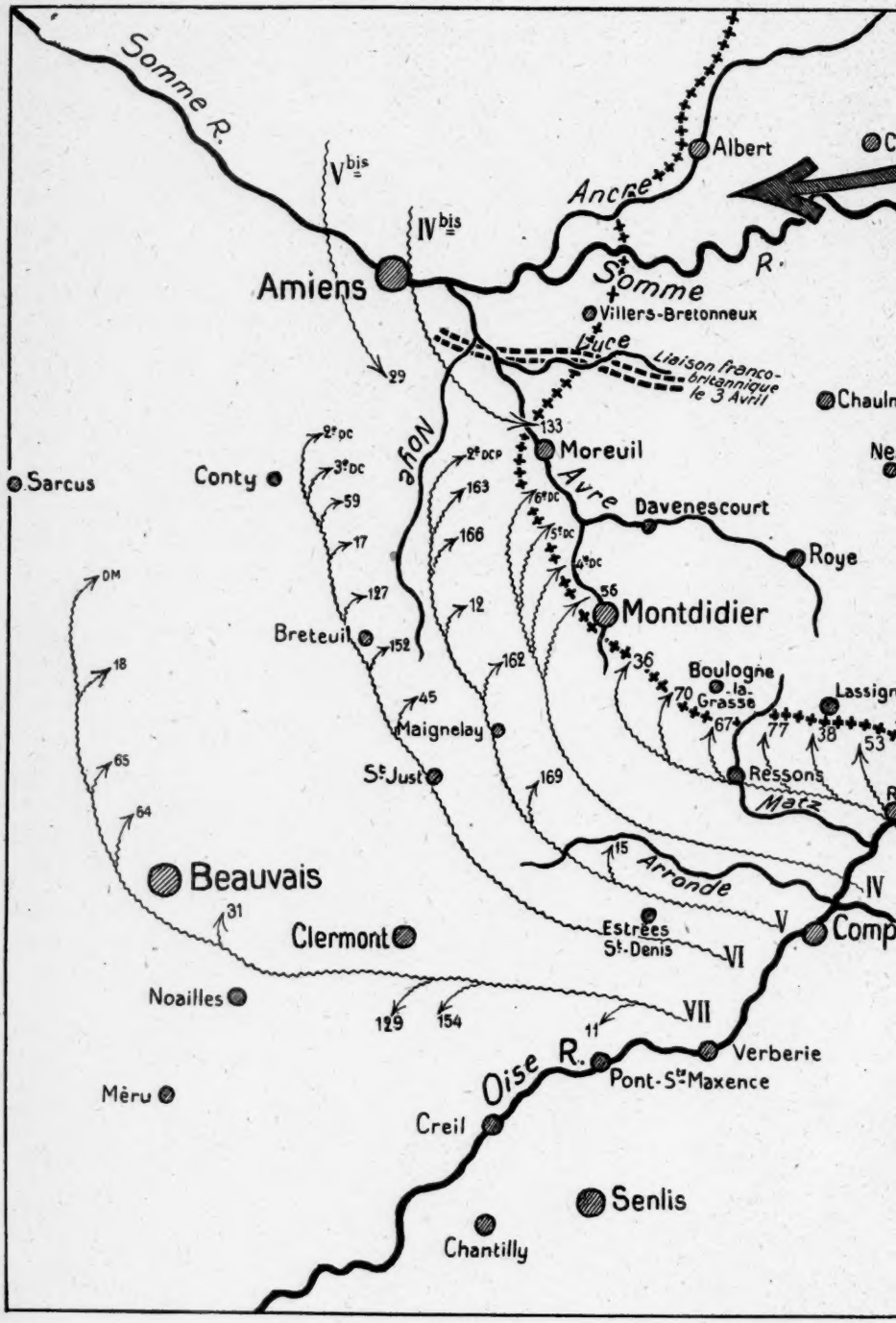
SCHÉMA INDIQUANT LA SUCCESSION DES COURANTS DE DIVISIONS ARRIVANT EN RENFORCEMENT

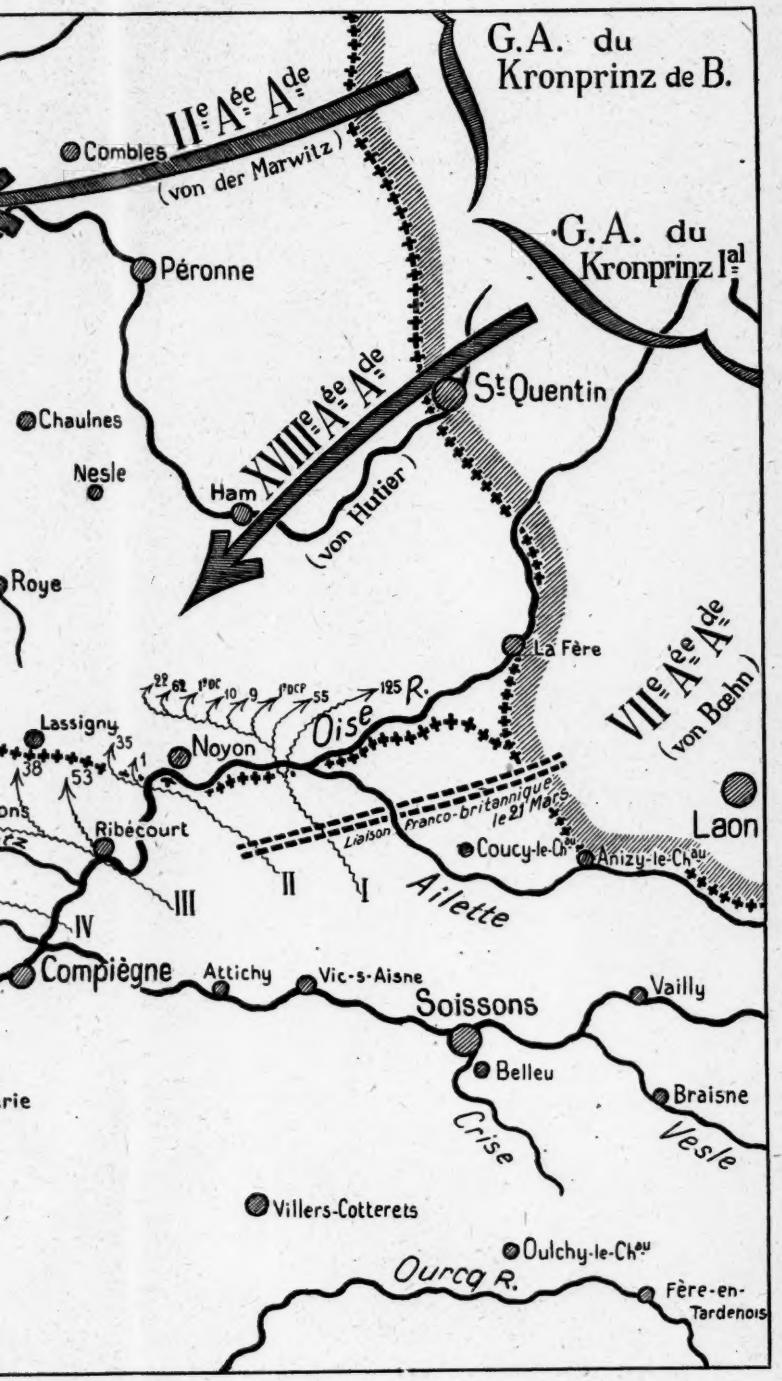


I, II, III, IV, V, etc. : courants arrivant de l'est.

IVbis, V^bis : courants arrivant du nord.




Somme R.
Albert
Ancre
Somme R.
Amiens
Villers-Bretonneux
Luce
Liaison franco-britannique le 3 Avril
Chaulnes
Noye
Moreuil
Avre
Davenescourt
Roye
Sarcus
Conty
Montdidier
Breteuil
Boulogne-la-Grasse
Lassigny
Maignelay
St Just
Ressons
Marc
Arronde
Beauvais
Clermont
Estrées St-Denis
Noailles
Verberie
Oise R.
Pont-Ste Maxence
Méru
Creil
Senlis
Chantilly


G.A. du Kronprinz de B.
IIe Aée Ade
(von der Marwitz)
Combles
Péronne
G.A. du Kronprinz Ial
St Quentin
XVIIIe Aée Ade
(von Hutier)
Chaulnes
Nesle
Ham
Roye
La Fère
VIIe Aée Ade
(von Bœhn)
22
62
1DC
10
9
1DCP
55
125
R.
Oise
Lassigny
35
38
53
1
Noyon
Ribécourt
Liaison
Franco-britannique le 21 Mars
Coucy-le-Ch.au
Anizy-le-Ch.au
Laon
III
II
I
Ailette
IV
Compiègne
Attichy
Vic-s-Aisne
Soissons
Vailly
Belleu
Braisne
Crise
Vesle
Villers-Cotterets
Oulchy-le-Ch.au
Ourcq R.
Fère-en-Tardenois

CHARLES BAUDELAIRE

Le dernier de ces grands sacrements positivistes où Auguste Comte a déployé une si profonde imagination religieuse et politique est le sacrement de l'incorporation, l'équivalent de ce jugement des morts que les Grecs avaient cru trouver chez les Égyptiens. Plusieurs années après la mort, quand une vie passée apparaît avec un recul suffisant, le sacerdoce positiviste incorpore ou non l'homme au Grand Être, à la réalité subjective de l'humanité. C'est à peu près cette fonction qu'accomplit tant bien que mal, lors du centenaire des écrivains, un pouvoir spirituel bénévole, un sacerdoce sans mandat. On instruit un procès d'incorporation au Grand Être littéraire. Parfois procès paisible où la machine judiciaire fonctionne avec une régularité terne, mais parfois aussi cause célèbre où le réquisitoire et les plaidoiries soulèvent, au vent des coups de manche, de grandes passions publiques. Ce procès d'incorporation a commencé pour Baudelaire bien avant son centenaire, qui pourrait bien le terminer, et il a pris parfois les proportions d'une cause célèbre.

Il y a eu un véritable duel entre la critique qualifiée, mandatée, généralement universitaire, d'une part, et l'opinion littéraire, d'autre part : j'entends par opinion littéraire le goût et le jugement des professionnels de la littérature. Au premier abord cela rentre dans un cas assez ordinaire, l'opposition de deux générations, les autorités officielles représentant,

comme cela est nécessaire, la génération plus ancienne. Mais il y a aussi quelque chose de différent et quelque chose de plus, qui ne saurait être mis en lumière qu'au fur et à mesure que les grands caractères de l'œuvre de Baudelaire, la nature de son originalité, la nouveauté de son frisson, nous apparaîtront.

I

Les Fleurs du Mal et les *Petits poèmes en prose* ont été, comme tous les recueils de poésies, écrits au gré de l'occasion et de l'imagination, mais ces occasions suivaient certaine voie de la fortune, cette inspiration soufflait d'un certain point, le sentiment de la composition artistique survenait pour préciser et compléter cet ordre naturel, et ce n'est pas sans raison que Baudelaire écrivait à Alfred de Vigny : « Le seul éloge que je sollicite pour ce livre est qu'on reconnaisse qu'il n'est pas un pur album, et qu'il a un commencement et une fin. »

A plus forte raison Baudelaire en eût-il dit autant des *Poèmes en prose* qui étaient d'abord intitulés *le Spleen de Paris*, et dont on pourrait unir artificiellement les deux titres en celui de *Poèmes de Paris*. Ils se terminent sur un épilogue en vers, vers qui sont d'ailleurs parmi les plus plats et les plus faibles qu'il ait écrits, et qui placent à l'horizon du livre une dernière image de ce Paris où il a puisé sa nourriture et ses visions.

> Le cœur content, je suis monté sur la montagne
> D'où l'on peut contempler la ville en son ampleur,
> Hôpital, lupanars, purgatoire, enfer, bagne...

Il avait ébauché sur le même thème pour *les Fleurs du Mal* un épilogue dont le brouillon garde une belle envergure. Et les *Poèmes en prose*, dans la dédicace à Arsène Houssaye, s'ouvrent ainsi : « Quel est celui de nous qui n'a pas, dans ses jours d'ambition, rêvé le miracle d'une prose poétique, musicale sans rythme et sans rime, assez souple et assez heurtée pour s'adapter aux mouvements lyriques de l'âme, aux ondulations de la rêverie, aux soubresauts de la con-

science? C'est surtout dans la fréquentation des villes énormes, c'est du croisement de leurs innombrables rapports que naît cet idéal obsédant. Vous-mêmes, mon cher ami, n'avez-vous pas tenté de traduire en une chanson le cri strident du vitrier, et d'exprimer dans une prose lyrique toutes les désolantes suggestions que ce cri envoie jusqu'aux mansardes, à travers les plus hautes brumes de la rue? »

Les Fleurs du Mal et les *Poèmes en prose* réalisent à peu près un tel programme. Presque tous ces poèmes pourraient porter le titre d'une section des *Fleurs du Mal*, *Tableaux parisiens*, tableaux pittoresques, mais surtout tableaux intérieurs, mise à nu d'une âme dans une grande ville, mise à nu de l'âme d'une grande ville. C'est là non pas le frisson nouveau, mais la situation nouvelle que Baudelaire a créée à la poésie. C'est là le principe d'un renouvellement que nous commençons seulement à apercevoir en quelque ensemble et quelque suite.

La vie urbaine avait beau être jusqu'au XIXe siècle la vie ordinaire des poètes et de leurs lecteurs ; une sorte de convention tacite, fondée d'ailleurs sur une loi profonde, paraissait l'exclure de la poésie. Bien plus, nous voyons, aux grandes époques de la vie urbaine, la poésie repoussée d'autant plus violemment hors de la ville que la ville fournit davantage au poète et à l'homme leur vie intellectuelle et morale. Lorsque cette vie intellectuelle et morale du monde grec a pour centre les grandes cités cosmopolites, Alexandrie et Syracuse, naît de ces cités la poésie pastorale. Lorsque la même place est occupée par la Rome d'Auguste, la même poésie des bergers, des champs, de la nature fraîche apparaît avec les *Bucoliques* et les *Géorgiques* de Virgile. Et, au XVIIIe siècle français, au moment le plus brillant de la vie de société, de la vie parisienne, reviennent les bergeries, doublées du retour à l'antique. André Chénier et Trianon s'appellent et se complètent.

N'exagérons d'ailleurs rien. La pastorale et la bergerie fleuriront dans la vie urbaine par le besoin même de cet *alibi*, qui est une des sources profondes de la poésie. Mais il n'en est que l'une des sources. A *l'alibi* s'opposera fréquemment l'occupation forte et ardente d'un temps et d'un lieu, comme

le vagabondage provoque le goût contrasté ou alterné des racines, comme un idéalisme appelle un réalisme. Rome, qui a réalisé la plénitude de la vie urbaine, a fondé aussi une poésie urbaine originale, autochtone, la *satira*, — *satira tota nostra*, qui s'achève en Perse et Juvénal. La différence entre l'épigramme alexandrine et l'épigramme de Martial nous fait assez bien mesurer la qualité et la nouveauté de ce qu'il y a de poésie urbaine dans la littérature latine impériale.

On ne trouverait, semble-t-il, rien de tel — ou peu de chose — dans notre âge classique. Montaigne fait profession d'aimer Paris jusque dans ses verrues, mais Paris et ses verrues ne paraissent fournir que très accidentellement un lieu moral à la poésie du XVIIe et du XVIIIe siècle. Le pittoresque superficiel et laborieux des *Satires* de Boileau ne saurait venir ici en ligne de compte plus que l'agréable causerie de celles d'Horace. Le seul poète chez qui on trouverait déjà quelque crayon de l'urbanisme baudelairien (et d'autres choses baudelairiennes encore) serait peut-être, à ses heures, Saint-Amand.

Or c'est une chose remarquable que la tradition classique, aidée de son bras séculier la critique classique, se soit tenue si obstinément en défiance et en lutte contre les inspirations urbaines de la poésie. Ou plutôt, après tout, c'est moins remarquable que naturel et qu'honorable. Évidemment la vie urbaine, en ce qu'elle présente de nouveau et de particulier, peut être appelée artificielle et corrompue. L'idée d'une vie artificielle et corrompue, opposée à la vie naturelle et saine, est une de celles qui doivent être portées et mûries le plus spontanément par le grand arbre complexe qu'est une grande ville civilisée. Et c'est en effet celle qui s'est traduite dans la nature latine. Juvénal est plus proche de Théocrite qu'il ne semble ; s'ils occupent deux branches différentes, ils sont bien portés par le même arbre, celui de la grande ville méditerranéenne. Et Baudelaire met à l'horizon de la ville et de la vie parisiennes le même horizon de nostalgie.

Nous avons, il est vrai, nations corrompues,
Aux peuples anciens des beautés inconnues :
Des visages rongés par les chancres du cœur,
Et comme qui dirait des beautés de langueur ;

Mais ces inventions de nos muses tardives
N'empêcheront jamais les races maladives
De rendre à la jeunesse un hommage profond.
— A la sainte jeunesse, à l'air simple, au doux front,
A l'œil limpide et clair ainsi qu'une eau courante.

(Et il se trouve encore que la langue et le style de ces vers significatifs sont singulièrement plats.)

Mais qu'elle soit présentée avec une bonne ou une mauvaise conscience, sur le plan de la satire ou de la complaisance (beaucoup plus indiscernables qu'il ne semble au premier abord) la déformation urbaine de la nature humaine sera toujours regardée avec une défiance jalouse par la pure et authentique tradition classique. Les *Poètes latins de la décadence*, de Nisard, œuvre à la fois critique et allégorique où l'auteur retrouve et stigmatise sous des masques antiques ses contemporains, peuvent passer à cet égard pour typiques. On y voit les formes d'une littérature en décadence fleurir spontanément sur les matières en décomposition qu'accumule la culture d'une grande ville cosmopolite. Et pourtant lorsque Nisard en avait, ici, aux poètes romantiques, nous croyons qu'il se trompait et que ses traits érudits, barbelés de latin, tombaient à côté du but.

Les romantiques ont suivi ici la grande voie classique, ont tourné le dos aux raffinements et aux complexités urbaines, ont pratiqué une poésie à prototype homérique, celle qu'on appelle, de façon bien arbitraire, la poésie éternelle. C'est avec vérité que Jules Lemaître, cherchant la meilleure caractéristique de Lamartine, l'appelle un grand poète aryen : poétiquement il a vécu dans la famille, les sentiments aérés et lumineux, la plénitude solide et saine des fleurs et des fruits, des corps et des âmes. Hugo a resplendi de santé, de nature exubérante et directe. Il y a dans la poésie de Musset beaucoup moins de corruption et de complexité que de flot oratoire et de sentiments simples grossis par une belle rhétorique

Musset se trompe, il n'est pas si coupable...

et la suite des vers de Voltaire sur Gresset, qu'on peut transposer. Vigny d'une part, Gautier de l'autre, bien qu'ils con-

duisent par deux chemins différents à Baudelaire, ont construit leur poésie dans des décors qui n'ont presque rien de la grande ville baudelairienne, le premier dans celui d'une nature spiritualisée, le second dans celui d'un magasin d'antiquités ou d'un atelier de peintre.

En passant de tous ces poètes romantiques à Baudelaire, on passe d'un décor de nature à un décor de pierre et de chair. Écrivant dans *Rêve parisien* un songe d'un monde idéal, il le décrit ainsi :

Le sommeil est plein de miracles !
Par un caprice singulier
J'avais banni de ces spectacles
Le végétal irrégulier.

Et, peintre fier de mon génie,
Je savourais dans mon tableau
L'enivrante mélancolie
Du métal, du marbre et de l'eau...

Et tout, même la couleur noire,
Semblait fourbi, clair, irisé ;
Le liquide enchâssait sa gloire
Dans le rayon cristallisé.

C'est le « rêve de pierre » auquel il compare la beauté ; c'est la pierre fondamentale de sa vision. Son monde idéal est figuré comme une architecture, parce que son monde réel est une architecture, une nature urbaine, c'est-à-dire une nature qui n'est plus une nature. « J'ai toujours pensé qu'il y avait dans la nature florissante et rajeunie quelque chose d'affligeant, de dur, de cruel, — un je ne sais quoi qui frise l'impudence. » Ne croyons pas que ce soit là le thème de la *Maison du Berger*, de la *Tristesse d'Olympio* et des autres pièces romantiques. Pour les romantiques la nature constitue un orchestre, rend une musique divine qu'ils cherchent à incorporer tout entière à leur œuvre. Cette musique est triste et pathétique comme toute musique profonde, mais elle vient de la réalité saine, éternelle, divine. Il y a dans cette poésie la crainte de la nature comme il y a la crainte de Dieu au fond de la religion, mais on voit le tournant par lequel cette crainte devient amour : ou plutôt amour et crainte sont des coupes

momentanées, des figures passagères de cette réalité surhumaine qui occupe tout le champ de l'âme religieuse ou poétique, et qui s'appelle ici Dieu et là nature. Mais on conçoit fort bien que la crainte de Dieu se tourne, dans un tempérament comme celui de Lucrèce ou de Nietzsche, en la haine de Dieu, qui en est à la fois le développement et le contraire. Pareillement la crainte religieuse de la nature, qui faisait partie, pour les grands lyriques romantiques, de leur familiarité avec la nature, est devenue chez Baudelaire la haine de la nature.

Haine de la nature qui fait le pendant et le miroir de cette violence à la nature que sont l'être matériel, la vie intellectuelle et morale d'une grande capitale. On ne s'étonnera pas de voir Baudelaire, en 1859, plein de colère contre le succès de *Mireille* et de Mistral, « poète patoisant cornaqué par Adolphe Dumas, — charabiaïsant ». A deux années de distance, presque aussi éloignés l'un que l'autre du romantisme, mais éloignés dans les deux sens opposés et formant par leur contraste une antithèse curieusement absolue, les deux livres, *les Fleurs du Mal* et *Mireille*, celui du poète parisien et celui du paysan de Crau, élargissaient sinon la poésie française, du moins la poésie de France jusqu'à lui donner une amplitude qu'on rêverait difficilement plus grande.

Deux extrêmes qui, éloignés du romantisme, y étaient après tout contenus en puissance, puisque *Mireille* réalise des tendances de la poésie lamartinienne et *les Fleurs du Mal* des tendances qu'on aperçoit facilement dans celle de Musset. Par cette magnifique transmission des pouvoirs qu'est l'article des *Entretiens* de 1859, Lamartine reconnaît et salue en *Mireille* la plénitude de nature patriarcale et aryenne, la flamme antique et le lait frais du foyer sacré, tout ce qui avait jadis brillé et ruisselé dans sa jeune poésie. Et Mistral de son côté lui offre *Mireille* comme le premier raisin de sa vendange. Mais Baudelaire, lui, a été crispé par sa vie et son art dans une attitude d'irritation et de défiance qui contraste encore bien absolument avec cette confiance rustique. Musset l'exaspère : « Excepté, dit-il, à l'âge de la première communion, c'est-à-dire à un âge où tout ce qui a trait aux filles publiques et aux échelles de soie fait l'effet d'une religion, je n'ai jamais

pu souffrir ce maître des gandins ; son impudence d'enfant gâté qui invoque le ciel et l'enfer pour des aventures de table d'hôte, son torrent bourbeux de fautes de grammaire et de prosodie, enfin son impuissance totale à comprendre le travail par lequel une rêverie devient un objet d'art. » Il est curieux de voir que c'est là exactement le vocabulaire et les métaphores qu'emploient au sujet de Baudelaire ceux qui ne peuvent le souffrir. Les « collégiens hystériques dont il fait la pâture », selon Brunetière sont ceux-là mêmes, qu'il figurait, selon son aveu, à l'âge de la première communion, et qui le lisent précisément alors comme il lisait Musset. Et Brunetière continue : « Ce n'est qu'un Satan d'hôtel garni, un Belzébuth de table d'hôte. » Il nous apprend ensuite que « cet homme fort était doué du génie même de la faiblesse et de l'impropriété de l'expression », et enfin que le prendre pour modèle, c'est « échanger contre les songes d'un malade le véritable objet de l'art ». Évidemment nous ne porterons pas plus sur Musset le jugement de Baudelaire que sur Baudelaire le jugement de Brunetière, et, dans l'un et l'autre cas nous ne prendrons, non plus que les songes d'un malade pour le véritable objet de l'art, les accès d'une humeur atrabilaire pour un sain jugement critique. Mais ce vocabulaire interchangeable repose certainement sur des analogies.

Non certes sur des affinités d'art, et la répulsion de Baudelaire lui était assez naturelle : il n'y a aucun rapport entre la riche facilité oratoire de Musset, la grande nature créatrice qu'il a portée au théâtre au moins autant qu'en poésie, et cette inspiration avare qu'il plaît à Baudelaire de tourner en sobriété, en pureté et en condition de l'objet d'art. Mais l'un et l'autre, nés d'un romantisme exaspéré, témoignent pareillement d'une réaction contre le romantisme, — cette fameuse réaction contre le romantisme qui est à peu près aussi ancienne que lui et sans laquelle nous concevons à peine le romantisme, de même que nous ne la concevons pas elle-même sans romantisme. « Souvenez-vous, écrit Baudelaire, du mot profond de Leconte de Lisle : « Tous les élégiaques sont des canailles. » Et si cela nous renseigne sur ce qu'on entendait au Parnasse par la profondeur, cela nous rappelle aussi les rêves à nacelles, les amants de la nuit, des lacs, des cascatelles auxquels Musset

déclare son mépris. Entendez que l'un et l'autre détestent, chez les poètes qu'ils n'aiment pas, un manque de sincérité, et qu'à ce cœur flottant dans des vêtements blancs, des voiles souples et des vapeurs, ils veulent que leur poésie substitue un cœur « mis à nu ». Il n'est pas défendu de voir là un rappel de Racine, de retracer dans ce passage d'un romantisme aux *Nuits* et aux *Fleurs du Mal* ce qui fait en 1667, pour un public cornélien et romantique, la nouveauté d'*Andromaque* (les rangs étant, bien entendu, maintenus entre des œuvres si inégales), passage d'un dehors à un dedans, d'un décor à une musique, d'une nature à un cœur.

Mais il n'y a pas d'âme sans chair; encore faut-il à ce dedans, à cette musique, à ce cœur, un dehors, un décor, une nature appropriés. Cet élément matériel sur lequel appuyer la vie spirituelle, c'était pour la tragédie racinienne cette forme de la société humaine qui s'appelle la vie de cour, cette concentration des valeurs, de la beauté, de la vie d'un pays en un petit espace, autour d'un roi, tout ce qui arrive à sa perfection dans les vingt premières années du règne personnel de Louis XIV. Or Paris, comme capitale, tient au XIXe siècle en Europe et dans le monde la même place que la cour de Louis XIV au XVIIe siècle. Il est non la seule capitale, ni la plus grande, ni la plus riche, il le cède en quantité à d'autres métropoles; mais il est la seule où l'homme vive profondément la vie propre d'une grande capitale, la seule où cette vie pousse tous ses fruits spirituels, la seule où les puissances de la durée, du sol, du climat soient réunies, comme sur une côte bourguignonne, pour donner à ce vin la plénitude de qualité. De même que la vie de cour a produit au XVIIe siècle une poésie psychologique, de même il était naturel que la vie d'une capitale produisît au XIXe siècle une poésie qui épousât les mêmes fibres, qui se construisît contre des ancêtres et des ennemis analogues, qui rencontrât des résistances de même ordre. C'est cette poésie qui commence à peu près avec Musset et s'achève — dans la mesure où on peut parler ici d'achèvement — avec Baudelaire.

***

Qu'est-ce qu'une capitale? Une forêt d'hommes. Un esprit fait pour rendre la poésie urbaine se sentira placé dans cette forêt d'hommes à la manière d'un poète romantique dans une forêt d'arbres et devant la nature. Baudelaire s'est fait l'artiste d'un sentiment que Descartes éprouvait déjà dans les villes actives de Hollande et qu'il expose fort bien à Balzac, dans une lettre qu'on rapprocherait curieusement de ces lignes : « Il n'est pas donné à chacun de prendre un bain de multitude : jouir de la foule est un art et celui-là peut faire, au-dessus du genre humain, une ribote de vitalité, à qui une fée a insufflé dans son berceau le goût du travestissement et du masque, la haine du domicile et la passion du voyage. » Certes, Baudelaire eût été incapable de faire vivre des foules, de devenir un poète ou un romancier de foules, c'est-à-dire de les créer esthétiquement. Mais la foule, forêt mobile comme le fleuve est un chemin qui marche, sert de milieu, de support et de paysage à la rêverie du poète, précisément dans la mesure où il est poète ; le dessin et la houle de la foule épousent la ligne et l'ondulation de la rêverie poétique et du vagabondage sensuel comme la courbe de la mer épouse la courbe inverse du rivage. « Multitude, solitude ; termes égaux et convertibles par le poète actif et fécond. Qui ne sait pas peupler sa solitude ne sait pas non plus être seul dans une foule affairée. »

Solitude sans cesse frémissante et au guet pour attirer sur elle les âmes pensantes qui la peupleront. C'est la femme suivie comme un sentier dans les bois, — un regard échangé, qui ne dure qu'un instant et où tient toute la possibilité et toute l'essence d'une destinée.

> Un éclair... puis la nuit ! — Fugitive beauté,
> Dont le regard m'a fait soudainement renaître,
> Ne te verrai-je plus que dans l'éternité?
>
> Ailleurs, bien loin d'ici ! trop tard, jamais peut-être !
> Car j'ignore où tu fuis, tu ne sais où je vais,
> O toi que j'eusse aimée, ô toi qui le savais !

C'est le dernier vers du sonnet *A une Passante*, et l'un de

ces vers qui nous font sentir de façon parfaitement claire l'empreinte par laquelle Baudelaire a dû irrémédiablement marquer les hommes dont la jeunesse a fait corps avec la vie d'une grande capitale, — c'est-à-dire d'abord tous les hommes de lettres. Il est certain que cela ne saurait être proposé à l'admiration des collégiens comme *les Deux Cortèges*. Mais les collégiens ne croient à la rencontre des deux mères que sur la foi de Soulary, comme ils croient au vase de Soissons sur celle de Duruy. Bien plus, ils n'ont pas besoin d'être retournés seuls à Robinson après y avoir été avec une bonne amie pour comprendre et admirer la *Tristesse d'Olympio*, pour en recevoir l'impression profonde : c'est que la *Tristesse d'Olympio* suit une voie largement frayée par toute la littérature et la poésie d'amour, et que pour suivre ce beau flot il n'est pas nécessaire d'avoir soi-même éprouvé l'amour, il suffit d'y porter cette disposition à l'amour qui appartient à tous les tempéraments et à tous les âges, — et les critiques ne disent pas autre chose lorsque, voyant dans ce poème la manifestation d'un lieu commun éternel, ils l'opposent aux originalités factices et aux bizarreries de Baudelaire. Mais un sonnet comme la *Passante*, un vers comme le dernier vers de ce sonnet, ne bénéficient pas de cette intelligence générale et innée. Aucune Chloé ne les ferait devenir à Daphnis. Ils ne pourraient absolument naître, ni être sentis, dans une vie de village ou de petite ville, ils ne peuvent éclore que dans le milieu d'une grande capitale, où les hommes vivent ensemble, l'un à l'autre étrangers et l'un près de l'autre voyageurs. Et, de toutes les capitales, Paris seul les produira comme un fruit naturel. Ce regard échangé avec cette passante, cette étincelle rapide du pavé parisien que rien évidemment de Virgile, de Racine ni de Mistral n'a encore enseigné au faiseur de fiches, et dont l'expérience est unique, une poésie unique aussi l'a trouvé, et ce vers de Baudelaire, qu'on n'aurait pas deviné avant, il vous hante après. Ses deux moitiés antithétiques sont croisées comme les deux regards mêmes, ne font qu'un vers, total et d'une résonance infinie, comme les deux regards n'ont fait, pour un instant, qu'une même lumière. Mais maintenant ce vers demeure consubstantiel à la poussière dorée du boulevard, un soir de juin. Pas de jour certes, où dix fois, après

un de ces regards où ont été liés un instant deux êtres qui ne se rencontreront plus, l'un d'eux ne sente le grand alexandrin monter de sa mémoire, remplir un vide, apaiser et compléter en lui quelque chose, associer cette étincelle à des millions d'étincelles, ce regard, qu'on a cru d'abord si dénué et si éphémère, à des millions de regards pareils qui font à cette soirée d'été sa substance humaine et sa lumière intelligente, le faire aller vers la vie avec une âme pour un instant libérée, équilibrée, et qui sait mieux.

O toi que j'eusse aimée, ô toi qui le savais !

Cette transposition de la nature à la ville, de la verdure à l'architecture, de la rue aux hommes est une transformation de décor qui évidemment implique bien une transformation de sentiment, mais non une transformation telle qu'on n'y reconnaisse pas les réalités perdurables de la sensibilité poétique. Une forêt, disions-nous, où les arbres sont des êtres vivants élargis en symboles et approfondis en mystères.

L'homme y passe, à travers des forêts de symboles
Qui l'observent avec des regards familiers.

Arbres et forêts qui pour l'âme du poète dégagent leur sens et leur musique à la saison où les feuilles tombent. On ne saurait comprendre la belle pièce des *Petites Vieilles* si on n'y voit précisément quelque *Feuille d'automne* transposée entièrement, toutes les proportions et toutes les notes étant conservées en un paysage urbain, où de l'humanité tombe en débris, avec le vieux rythme selon lequel, dans les vers des poètes, tombent les feuilles des arbres.

Dans les plis sinueux des vieilles capitales,
Où tout, même l'horreur, tourne aux enchantements,
Je guette, obéissant à mes humeurs fatales,
Des êtres singuliers, décrépits et charmants.

On a beau jeu de prendre en pitié ce froid mystificateur qui pense nous étonner en se donnant comme un suiveur de vieilles femmes.

Ah ! que j'en ai suivi, de ces petites vieilles !

Mais ce poème, Baudelaire, quand on songe à la sensibilité

particulière d'où naissent *les Fleurs du Mal*, ne pouvait pas ne pas l'écrire, et il n'en est peut-être pas dans son œuvre de plus central ni de plus typique. Il a porté comme son douloureux trophée non pas un trésor indéfini de sensations possibles, comme Hugo, non pas une densité de vie intérieure comme Vigny, mais ce qu'on pourrait appeler une épaisseur de souvenirs, telle qu'il paraît vivre dans une paramnésie continuelle,

(J'ai plus de souvenirs que si j'avais mille ans.)

souvenirs qui se confondent en lui avec ces odeurs, comme celle d'un « vieux flacon qui se souvient », ces odeurs où il paraît retrouver toute une durée immémoriale brusquement révélée,

Ce grain d'encens qui remplit une église,
Ou d'un sachet le musc invétéré,
Charme profond, magique, dont nous grise
Dans le présent, le passé restauré !

Dans une chevelure, ténébreux filet, toute une durée pareille se prend, s'accumule, dégorge son cours inépuisable.

O boucles ! ô parfum chargé de nonchaloir !
Extase ! Pour peupler, ce soir, l'alcôve obscure
Des souvenirs dormant dans cette chevelure,
Je la veux agiter dans l'air comme un mouchoir.

La langoureuse Asie et la brûlante Afrique,
Tout un monde lointain, absent, presque défunt,
Vit dans tes profondeurs, forêt aromatique...

Le poète porte en lui une durée vivante que les odeurs éveillent et révèlent et avec laquelle elles se confondent. Mais si elles le manifestent de la façon la plus originale, les odeurs ne sont pas seules à posséder ce privilège : la musique, la peinture, — les *Phares* — aussi. Non la nature, qui, au sens de verdure et de paysages que lui donnaient les romantiques, n'existe presque pas pour Baudelaire (la banlieue de Victor Hugo et de Paul Fort n'a pas de place en sa poésie) ; mais bien cette antinature, ce paysage de choses humaines qu'est la ville. Cette ville, comme l'âme du poète, elle est une durée, une forme invétérée de la vie, une mémoire. Ne lui demandez pas des figures de fraîcheur, une jeunesse, et cette aurore

toute neuve qui se lève chaque matin sur la mer. Demandez-lui une durée. Mais n'allez pas chercher cette durée dans ses pierres comme un froid archéologue, dans quelque *Notre-Dame de Paris* comme un romantique. C'est en réalités humaines qu'elle éclate à l'âme du poète. S'il a aimé dans la beauté féminine l'artifice et le fard, dans une Jeanne Duval on ne sait quelle nuit immémoriale, quelles primitives ténèbres chaudes de la chair et du sang, ce ne sera là qu'un symbole ou une approximation de cette durée vraie, vivante, consubstantielle à la vie et à l'être de Paris, la durée de ces êtres très vieux et froissés, qui lui paraissent devoir former, comme la capitale même, des blocs, des bancs inépuisables de souvenirs. Dans ces *Petites Vieilles*, la ville se révèle comme une chose qui dure, de même que la forêt en automne quand les feuilles tombent et font de la pourriture dans le brouillard.

Mais moi, moi qui de loin tendrement vous surveille,
L'œil inquiet, fixé sur vos pas incertains,
Tout comme si j'étais votre père, ô merveille !
Je goûte à votre insu des plaisirs clandestins.

Je vois s'épanouir vos passions novices ;
Sombres ou lumineux, je vis vos jours perdus ;
Mon cœur multiplié jouit de tous vos vices !
Mon âme resplendit de toutes vos vertus !

Ruines ! ma famille ! ô cerveaux congénères !
Je vous fais chaque soir un solennel adieu !
Où serez-vous demain, Èves octogénaires
Sur qui pèse la griffe effroyable de Dieu?

Èves octogénaires aussi naturelles au pavé d'une capitale que l'Ève du *Sacre de la Femme* (si magnifiquement à l'antipode exact de Baudelaire) l'est à la fraîcheur baptismale de la grande nature poétique.

Nous touchons ici le fond de cette poésie, le secret de sa nouveauté créatrice, qu'on peut injurier en toute honnêteté de cœur, mais qu'on ne peut pas nier en vraie honnêteté d'intelligence. Elle transpose les valeurs naturelles en valeurs urbaines, le paysage en humanité. Elle crée une poésie tout entière de Paris comme un Mistral crée une poésie tout entière de Provence. Elle correspond à un raffinement — appelez-le

maladif si vous voulez — de civilisation dans un vieux pays. Et nous ne devons pas nous étonner de cette courbe. Elle a des précédents. Elle est donnée dans l'être même de la poésie française. Je rappelais tout à l'heure Versailles et Racine. Brunetière (ne touchant ici qu'une partie de la vérité, mais la touchant bien) a montré fortement, le premier je crois, une des raisons pour lesquelles Racine eut tant d'ennemis parmi les gens de cour, révolta beaucoup de bons esprits par l'âpreté réaliste avec laquelle il exposa la passion féminine toute nue, fut épuisé de dégoûts jusqu'à *Phèdre* qui l'acheva, — et je crois bien que si Brunetière a couvert *les Fleurs du Mal* de plus d'injures que les fameux sonnets n'en versèrent sur *Phèdre* et sur Racine, c'est un peu pour des raisons analogues. Voulant désigner dans son *Évolution de la poésie lyrique* un poète de la vie de Paris, il est allé chercher François Coppée! De même il était naturel que Quinault eût moins d'ennemis que Racine. Ce n'est pas évidemment qu'il faille pousser le manque de goût jusqu'à mettre Baudelaire au niveau de Racine ; il faut simplement s'expliquer par des lois analogues, autour de l'un et autour de l'autre, les répulsions, les résistances, l'accoutumance, la conversion des gens de goût, à mesure que les générations successives sont venues dégorger, de sources plus fraîches, dans les vieux réservoirs de la critique, des nappes de sensibilité nouvelle.

II

Toutes ces *Fleurs du Mal*, tout ce *Spleen de Paris* tournent autour d'une certaine forme de l'amour, celle qui appartient en propre au pavé d'une grande ville, et qui est, parlons net, la prostitution. Qu'on m'entende d'ailleurs bien. Les belles, pures et vraies formes de l'amour, sont aussi naturelles à la vie de Paris qu'à la vie de n'importe quelle ville ou campagne. Mais elles sont les mêmes à Paris qu'ailleurs, et, artistiquement, le décor de Paris ne leur convient pas plus qu'un autre. Peut-être même leur convient-il moins. La vie de Paris au XIXe siècle porte dans son air respirable (plus ou moins respirable) une sensualité physique qui, chez les raffinés plus

ou moins usés qui l'interprètent littérairement, tourne vite en une sensualité de l'âme, en une sensualité triste. Le monde de la galanterie, les parties du demi-monde ou du monde qui y touchent plus ou moins (et que les écrivains, pour plusieurs raisons, déforment et poussent du côté où elles penchent) tout ce qui est le propre d'une capitale et n'appartient ni à Quimper ni à Quarré-les-Tombes, en tant au moins qu'ils ne sont pas des « instars », voilà ce qui a cherché au XIXe siècle sa poésie, et qui ne l'a pas trouvée du premier coup. L'éloquence un peu creuse avec Alfred de Musset, l'idylle niaise avec Mürger s'y sont essayées ; et comme l'une et l'autre présentaient assez de convention et de vernis pour être acceptées du public bourgeois, comme *la Vie de Bohème* pouvait voisiner fraternellement sur les planches de l'Odéon avec *le Mariage d'Olympe*, la faveur publique s'est vite portée sur cette belle rhétorique à la Corneille, sur ces fadaises à la Quinault.

Avec Baudelaire il a bien fallu voir la vérité en face, considérer les formes corrompues que prend, non seulement du dehors mais du dedans, l'amour dans une grande ville ancienne et intelligente, voir telle qu'elle est et en dehors des conventions littéraires, selon la métaphore usuelle, la fleur éclose sur le fumier d'une vieille capitale. Car personne ne pourra nier, qu'il le déplore ou s'en loue (et Baudelaire fait alternativement l'un et l'autre) que cette vie ne soit éminemment artificielle, et le contraire d'une vie naturelle. Et c'est cet artifice qui, porté pour la première fois en pleine lumière et exprimé par un poète conscient, a donné *les Fleurs du Mal* et *le Spleen de Paris*.

Ceux qui vont répétant que la poésie de Baudelaire est artificielle, et qui l'injurient pour cela, abondent dans son sens. Elle est artificielle comme son objet, artificielle comme l'amour à l'analyse duquel elle s'applique. Accordons, si l'on veut, ses ennemis, ses amis et lui-même en disant : C'est un malheureux ! Mais si cet homme et cette poésie n'étaient qu'artificiels, ils n'existeraient pas. Si la vie de Paris n'était qu'artificielle, l'homme n'y tiendrait pas. Il y a une nature profonde et vraie qui sait bien s'annexer ses contraires apparents. Et l'amour ne prend dans les vers de Baudelaire une

résonance si profonde que parce qu'il touche, malgré tout, dans le cœur, une corde éternelle.

C'est un fait que Baudelaire ne paraît pas avoir connu d'autre forme de l'amour que celui qui roule son flot dans la rue parisienne. Laissons à la chronique le soin peut-être superflu de distinguer et d'envisager ses liaisons successives. Il a en tout cas assumé clairement en poésie, porté à une bonne conscience poétique (je ne dis pas morale !) l'élément de polygamie qui est dans l'air et dans la vie d'une capitale moderne : pluralité que symbolisent fort bien Jeanne Duval et madame Sabatier.

Manon Lescaut, Marion Delorme, Marguerite Gautier ont apparu au XIXe siècle (c'est ce siècle qui a fait le succès de l'œuvre de Prévost) comme des créatures aussi touchantes et intéressantes que les princesses passionnées de tragédie. Il y a eu là une lente mais sûre ascension; ce qu'on appelait au temps de Dumas fils le demi-monde s'est fondu dans le monde, en même temps que la galanterie, qui ne représentait alors aucune fraction de monde, est devenue le demi-monde et a poussé des pointes vers la conquête de la restante moitié. Baudelaire, pour toutes sortes de raisons, n'a pas épousé ce mouvement, qui est, au fond, sentimental et qui porte devant lui (voyez Musset) moins les fleurs du mal que la petite fleur bleue. Il n'a pas eu son Aïssé, mais bien sa Thérèse Levasseur, je veux dire, bien étrangement au-dessous de Thérèse elle-même, Jeanne Duval. Une mulâtresse stupide, vicieuse, alcoolique fut la compagne de sa vie, l'inspiratrice de quelques-uns de ses plus beaux vers. Baudelaire eût éprouvé probablement une sombre joie à lire ces lignes que Brunetière écrivait en 1887 : « Avec Stendhal, et pour d'autres raisons, mais entre lesquelles on trouverait plus d'une analogie, Baudelaire est une des idoles de ce temps, — une espèce d'idole orientale, monstrueuse et difforme, dont la difformité naturelle est rehaussée de couleurs étranges, — et sa chapelle une des plus fréquentées. » Baudelaire avait tiré Jeanne Duval de la prostitution parisienne comme une idole africaine, et nous n'avons pas besoin d'aller aux expositions très parisiennes d'art nègre pour savoir ce que l'extrême raffinement peut toucher et annexer de bestialité primitive.

Ce n'est d'ailleurs pas le lieu de chercher les raisons qui assurent, comme tout autre, l'empire sensuel d'une Thérèse Levasseur ou d'une Jeanne Duval. Il faut bien se faire holocauste pour renouveler la sensibilité d'un pays ou d'une époque.

Mais l'aspect particulier de ce « tableau parisien » que figure la vie sentimentale de Baudelaire, c'est un Sacré-Cœur au-dessus de ce Montmartre, c'est la figure de madame Sabatier au-dessus de celle de Jeanne Duval, c'est la double cime de ce Parnasse érotique, la double inspiration qui en coule, et qui donne à deux réalités, lorsque chacune est prise du point de vue de l'autre, la figure de deux nostalgies. Il est certain que les vers d'amour adressés à la Présidente sont aujourd'hui les plus populaires de notre langue, ceux que savent par cœur, non seulement les gens qui ont lu Racine, Lamartine et Hugo, mais d'autres certainement plus nombreux qui ne les ont jamais lus. Ils font toute la poésie de bien des étudiants et de bien des employés de commerce, ce qui ne les empêche pas de figurer dans celle des plus raffinés.

Leur source est aussi profonde que la source des vers qui disent la Vénus noire, mais plus facile à exposer au jour. Il est curieux que la psychanalyse ne se soit pas encore attachée au cas de Baudelaire, car je ne crois pas qu'il y ait un exemple plus caractérisé de ce qu'elle appelle le complexe maternel, le complexe d'Œdipe. Quelle que soit la part de sa maladie spéciale dans la formation ou la déformation de son génie, il faut reconnaître en plus, reconnaître surtout, diraient les psychanalystes, dans le fond de Baudelaire le retentissement du drame que fut le second mariage de sa mère. Il l'aimait profondément, et il fut jaloux avec une intensité de haine qui bouleversa à jamais sa vie intérieure. Son beau-père, le général Aupick, était une figure militaire parfaitement noble, un homme de loyauté et de devoir à qui on ne saurait reprocher quoi que ce soit envers son beau-fils. Mais le mari de sa mère personnifia pour Baudelaire, en même temps qu'un victorieux rival de tendresse, la famille, l'État, la société, la discipline, toutes les valeurs « hénaurmes » qu'il était beau d'immoler à l'Art. La révolution de 1848 consista pour lui à répéter aux combattants de février. « Tout cela n'est rien, c'est le général Aupick qu'il faut aller tuer. » Mais

Si le viol, la prison, le poignard, l'incendie
N'ont pas encor brodé de leurs plaisants dessins
Le canevas banal de nos piteux destins,
C'est que notre âme, hélas ! n'est pas assez hardie.

La haine dont il poursuivait son beau-père était le revers de cette tendresse pour sa mère, de cet amour trahi qui lui a inspiré la poignante *Bénédiction*. Un homme qui porte comme lui dans sa chair débile la mémoire de l'union invétérée à la chair maternelle, rêvera partout à la chaleur du sein.

L'homme a toujours besoin de caresse et d'amour.
Sa mère l'en abreuve alors qu'il vient au jour...

Et la forme supérieure et pure de l'amour devra prendre pour lui cette figure maternelle. La sensualité cérébrale de Baudelaire va ici assez précisément loin, et je ne crois pas que ce soit tomber dans l'arbitraire et les rapprochements forcés que de voir découler directement de cette source obscure les poèmes en apparence si étranges de la *Géante* et du *Léthé*. Mais surtout cette complexité de la maternité amoureuse se fixe sur celle qu'il appelle l'ange gardien, la Muse et la Madone. Madame Sabatier qui reçut, sans en connaître l'auteur, jusqu'à l'apparition des *Fleurs du Mal*, leurs plus beaux poèmes d'amour, du même âge que Baudelaire (elle était née en 1821), était une des plus belles femmes de son temps par la forme et la fraîcheur, « excellente, disait Flaubert, et surtout saine créature », qui savait présider (d'où son joli nom de Présidente) une assemblée d'artistes sans mêler de fadaises féminines à leurs entretiens, en plaçant seulement au milieu d'eux la pureté d'un corps qu'avait sculpté Clésinger, l'éclat d'un visage dont Ricard avait fait le portrait, l'autorité apollonienne que saluait Gautier quand il lui disait dans *Émaux et Camées* :

J'aime ton nom d'Apollonie,
Écho grec du sacré vallon
Qui dans sa robuste harmonie
Te baptise sœur d'Apollon.

Une de ces femmes dont la sensualité directe et discrète se mêle harmonieusement à la poésie et à la création de

l'œuvre d'art. C'est de cette santé, de cette maternité spirituelle, familière et plastique que Baudelaire devint profondément amoureux.

Et pourtant, aimez-moi, tendre cœur, soyez mère
Même pour un ingrat, même pour un méchant ;
Amante ou sœur, soyez la douceur éphémère
D'un glorieux automne ou d'un soleil couchant !

Courte tâche ! La tombe attend ; elle est avide !
Ah ! laissez-moi, mon front posé sur vos genoux,
Goûter, en regrettant l'été blanc et torride,
De l'arrière-saison le rayon pâle et doux.

Toucher, en une femme aussi naturelle et d'esprit aussi sain qu'Apollonie, la fibre maternelle, la toucher avec cette ferveur, cette délicatesse et cette musique, n'est-ce point même — et surtout — pour un déshérité comme Charles Baudelaire, le moyen le meilleur d'atteindre son cœur et d'obtenir de son amour tout ce qui dépend de sa volonté, de son intelligence, de sa pitié? Quand parurent *les Fleurs du Mal* et qu'elle s'en connut l'inspiratrice, madame Sabatier, non évidemment amoureuse mais ravie et reconnaissante, maternelle et fière, paya avec sa facilité naturelle, honnêtement et humainement, sa dette. On sait ce qui arriva, et l'aridité sentimentale que Baudelaire, au moment où un autre eût cru tous ses vœux comblés, découvrit soudainement en lui. Sa lettre de 1857 est claire, et les raisons, à partir de la première qui est la plus superficielle, s'enchaînent avec une logique croissante : « D'abord nous sommes tous les deux possédés de la peur d'affliger un honnête homme qui a le bonheur d'être toujours amoureux. Ensuite nous avons peur de notre propre orage, parce que nous savons, moi surtout! qu'il y a des nœuds difficiles à délier. Et enfin, il y a quelques jours, tu étais une divinité, ce qui est si commode, ce qui est si beau, si inviolable. Te voilà femme, maintenant ! — Et si par malheur pour moi j'acquiers le droit d'être jaloux ! Ah quelle horreur seulement d'y penser ! »

La peur de l'amour, l'horreur de la passion, l'impuissance d'aimer au sens plein et ordinaire du mot (et nous savons aussi quelles réalités physiologiques, voire médicales, comman-

dent, chez Baudelaire, tout cela) ne font que recouvrir peut-être un sentiment plus profond. Tout cet élément maternel, qui détermine chez le poète l'amour et qui contribue à l'idéaliser, refuse d'entrer dans les cadres habituels et prévus de la passion amoureuse. Il n'a pas de mots pour s'exprimer, pas de lit normal où couler, pas de bonne conscience où il puisse se satisfaire. A la façon dont il l'a connue enfant, on conçoit que Baudelaire ait horreur de penser à la jalousie. On comprend d'où venaient des paradoxes apparents comme celui-ci : « L'amour peut dériver d'un sentiment généreux : le goût de la prostitution ; mais il est bientôt corrompu par le goût de la propriété. » Ce que Brunetière commente ainsi : « Ne vous récriez pas ! il en serait trop heureux ; il veut dire simplement que la capacité générale d'aimer, qui est la sympathie, devient de l'égoïsme à deux, quand elle se détermine à un sujet particulier : l'observation n'est pas très neuve. » Le mot de Baudelaire, lié à toute une sensibilité d'artiste, et la glose pédantesque du critique, se ressemblent à peu près comme un violon et une boîte à violon.

Aimer une femme intelligente, dit à peu près Baudelaire, c'est se livrer à l'amour précisément contre-nature. Pareillement, après une unique et cruelle expérience, il jugea qu'aimer d'amour l'ange gardien, la Muse et la Madone, avoir pour maîtresse la Présidente, sorte de « mère » pour artistes au sens du compagnonnage (les Goncourt l'appelaient plus grossièrement une vivandière pour faunes) serait une sorte d'inceste. Dans la mémoire obscure de sa chair, dans sa durée inconsciente d'enfant et d'adolescent, tout cet ordre de sentiments s'était traduit par des bouleversements trop profonds pour que son âme n'en restât pas craintive et sa vie intérieure déséquilibrée.

La Présidente ne fut plus pour lui qu'une présence maternelle, qui éclaira son chevet à l'heure de la déchéance et de la mort. L'équivalent, baudelairien ou à peu près, de ce que les hommes appellent amour, il fallut qu'il fût, autour et au-dessous de cette église,

(Je veux bâtir pour toi, Madone, ma maîtresse...)

rejeté à la rue, à cette vie solitaire des capitales, à la volupté

stérile et idéale des foules. « Ce que les hommes nomment amour est bien petit, bien restreint et bien faible, comparé à cette sainte prostitution de l'âme qui se donne tout entière, poésie et charité, à l'imprévu qui se montre, à l'inconnu qui passe. » Il a cherché dans ces foules des images de sa stérilité. Il a goûté.

La froide majesté de la femme stérile.

Il a suivi cette veuve qui « sera rentrée à pied, méditant et rêvant, seule, toujours seule ; car l'enfant est turbulent, égoïste, sans douceur et sans patience ; et il ne peut même pas, comme le pur animal, comme le chien et le chat, servir de confident aux douleurs muettes ». Plus loin encore, dans le soufre de leur épouvantable royaume, il a suivi les *Femmes Damnées*, il s'est reconnu dans leurs groupes désespérés ; mieux que le Vase de tristesse et la Madone elles lui ont marqué son domaine infernal.

L'âpre stérilité de votre jouissance
Altère votre soif et roidit votre peau,
Et le vent furieux de la concupiscence
Fait claquer votre chair ainsi qu'un vieux drapeau.

Loin des peuples vivants, errantes, condamnées,
A travers les déserts, courez comme des loups ;
Faites votre destin, âmes désordonnées,
Et fuyez l'infini que vous portez en vous.

Si l'amour est, comme le dit Diotime, la production dans la beauté, nul ne le connut moins que Baudelaire, nul n'exigea plus âprement de toutes les formes de la beauté qu'elles eussent ce caractère commun, la stérilité, qu'elles aboutissent à de l'amertume et à de la cendre, qu'elles fussent non une « procession », mais une chute. « Celui qui s'attache au plaisir, c'est-à-dire au présent, me fait l'effet d'un homme roulant sur une pente, et qui, voulant se raccrocher aux arbustes, les arracherait et les emporterait. » Le monde moral implique invinciblement un haut et un bas. Baudelaire a senti sa chair et son âme, son corps et son cœur, entraînés par un poids, et il a pris conscience de ce poids. Le mal, pour lui, c'est le péché. Les poètes romantiques, à la suite de leur père, ont déve-

loppé et fait couler comme un fleuve lumineux un génie du christianisme. Baudelaire a cherché, non dans le décor de la nature, mais dans les ténèbres de la conscience, un génie du catholicisme.

III

Les Fleurs du Mal retrouvent et parcourent à nouveau un courant littéraire où Racine avait passé. Elles sont catholiques comme *Phèdre* était janséniste. Elles sont la poésie du péché comme *Phèdre* était la tragédie du péché. La Cythère de Baudelaire est colonisée par les mêmes passions et les mêmes dégoûts que la Trézène où Vénus attachée à sa proie la mène aux fureurs et à la mort.

Dans ton île, ô Vénus, je n'ai trouvé debout
Qu'un gibet symbolique où pendait mon image.
— Ah ! Seigneur, donnez-moi la force et le courage
De contempler mon cœur et mon corps sans dégoût.

Le plus sage et le plus doux des jansénistes, Le Nain de Tillemont, écrivait dans la préface de son *Histoire des Empereurs* : « Nous voyons dans Caligula, dans Néron, dans Commode et dans leurs semblables ce que nous serions tous, si Dieu n'arrêtait le penchant que la cupidité nous donne à toutes sortes de crimes. » Cette nature d'où sont sortis les Caligula, les Néron et les Commode, il lui fallait pour bouillon de culture une grande capitale et le pouvoir absolu. Baudelaire la voit fourmiller dans une capitale moderne à l'état d'ombres impuissantes et malheureuses. Son miroir d'abord et ensuite les figures croisées sur le boulevard lui révèlent ces Caligula, ces Néron, ces Commode au petit pied, que la société tient enchaînés dans leurs rêves. « Un Belzébuth de table d'hôte, un Satan d'hôtel garni ! », dit Brunetière en haussant les épaules. Et de quoi voudriez-vous qu'il fût le Satan? On marchera sur la queue du diable dans tous les escaliers d'hôtel garni, et au temps où il y avait des tables d'hôte, il y fréquentait aussi volontiers qu'à la taverne d'Auerbach. Mettons que vous ne l'y ayez pas rencontré,

Hypocrite lecteur, mon semblable, mon frère.

Il est une valeur chrétienne que Baudelaire partage avec d'autres romantiques, ou simplement, si l'on veut, avec des romantiques (il a flétri le « baragouin romantique » comme Musset, ce qui ne l'empêche pas, aussi bien que Musset et que bien d'autres, de fouler aux pieds le romantisme avec un autre romantisme) : c'est le sentiment physique de la mort, ou, si l'on veut, du cadavre. Victor Hugo, Gautier, Flaubert (voyez les œuvres de jeunesse et la correspondance) ont été littéralement hantés par l'idée de la décomposition de leur cadavre futur ou, plus précisément, par l'idée des vers qui le dévoreraient. Le robuste estomac poétique de Hugo digérait, en somme, paisiblement cette vision, mais les deux autres en sont restés empoisonnés jusqu'au bout. Ce matérialisme de confessionnal est mis en valeur par Baudelaire avec autant de sincérité et d'angoisse, et c'est une vue bien simpliste de parler ici de mystification macabre. Il y a même de la mauvaise foi à isoler la *Charogne* de la *Comédie de la Mort* et de l'*Epopée du Ver* et à crier *raca* sur ce seul poème, qui a au moins le mérite d'être plus sobre que les longs développements oratoires de Gautier et de Hugo. Cette préoccupation du cimetière qui n'apparaît guère dans la poésie spiritualisée de Lamartine et de Vigny, semble la marque de poètes à l'imagination plastique, commandés par la réalisation visuelle de leurs idées. Du même fond, elle est la marque d'un catholicisme sans Dieu, d'un génie du catholicisme, c'est-à-dire d'un christianisme ramené à la matière et à la pesanteur de ses images, privé de l'âme qui les allégeait et du mouvement qui les emportait au ciel.

Mais ce génie du catholicisme prend chez Baudelaire une autre figure plus importante, et qui le lie plus étroitement à une suite séculaire de générations littéraires. Il semble que depuis *les Confessions* de Rousseau, toute notre littérature personnelle soit sortie d'un meuble cultuel fracturé, d'un confessionnal renversé. L'auteur de *Mon cœur mis à nu* a donné aux *Fleurs du Mal* et au *Spleen de Paris*, souvent, un aspect de planche anatomique intérieure. Il a eu ce goût de la confession qui survit à la religion et qui ne passe pas en littérature sans certaines difficultés, sans certains droits assez lourds de douane à payer aux puissances embusquées sur le chemin,

aux passions et particulièrement à leur reine, l'Orgueil, et cette veine, dans les planches du vieux confessionnal traîné à la lumière, s'est fait un lit fort commode. Une *Confession* littéraire (genre poétique comme la *méditation*, l'*harmonie* ou *l'élévation*) est d'ordinaire (même et surtout chez Rousseau) un plaidoyer. Baudelaire a évité à peu près cette pente commode. Mais il ne l'a évitée qu'au bénéfice d'un autre geste, d'une autre figure de l'orgueil, qui est la mystification.

Ceux qui ne peuvent ou ne veulent comprendre se font ici beau jeu : ils englobent toutes les sortes de mystifications dans le même sac, qui est d'ordinaire la valise d'un voyageur de commerce, et ils n'ont pas de peine à prendre Baudelaire en pitié. Et il est bien certain qu'on a fait un sort exagéré à des plaisanteries de café. Dans une page de ses *Souvenirs littéraires*, Maxime Du Camp met en présence le pauvre poète mystificateur qui s'était teint les cheveux en vert (il est probable qu'il s'agissait simplement d'un remède contre une maladie du cuir chevelu dont Baudelaire était atteint), et le parangon de haute intelligence et de froide rectitude que le lecteur est prié d'admirer en le futur académicien. Et il est exact que ce prestige nous donne l'impression que l'un des deux était un sot. L'élément de mystification qu'il y a tout de même dans l'œuvre de Baudelaire est souvent une preuve, au contraire, de sa sincérité, qui peut se rapprocher des preuves analogues qu'on trouve chez Gautier et surtout chez Flaubert. Il y a là une figure de l'ironie qui n'est ni celle de Socrate, ni celle de Swift, ni celle de Voltaire, ni celle de Stendhal, mais qu'il faut savoir reconnaître, et où il n'est pas impossible de doser avec justesse des éléments positifs de triste vérité. En matière d'analyse intérieure et de confession, la sincérité tourne si vite à des formules apprises, à un poncif, à un mécanisme, son expression directe est si tôt écrasée et usée, qu'il est nécessaire de lui donner des expressions inverties, de lui tourner momentanément le dos, de la transposer sur un plan de fantaisie, de la retremper par cette gymnastique qu'est précisément l'ironie. En quoi l'ironie ou la mystification évidentes entament-elles l'accent saisissant et poignant de *l'Examen de Minuit* ?

La pendule, sonnant minuit,
Ironiquement nous engage

A nous rappeler quel usage
Nous fîmes du jour qui s'enfuit ;
— Aujourd'hui, date fatidique,
Vendredi treize, nous avons,
Malgré tout ce que nous savons,
Mené le train d'un hérétique.

Nous avons blasphémé Jésus,
Des dieux le plus incontestable...
Salué l'énorme Bêtise,
La Bêtise au front de taureau.

Enfin, nous avons, pour noyer
Le vertige dans le délire,
Dont la gloire est de déployer
L'ivresse des choses funèbres,
Nous, prêtre orgueilleux de la Lyre,
Bu sans soif et mangé sans faim !
Vite, soufflons la lampe, afin
De nous cacher dans les ténèbres.

Dix ans de la vie de Baudelaire, de vie gaspillée, rongée d'ennui et de remords, tiennent dans ces vers. La figure d'étrangeté et de mystification, le ton de catholicisme goguenard sont incorporés de façon parfaite à la plus âcre émotion, font leur partie dans cette symphonie de l'inutile, du renoncement et du vide, dans ce spectre d'une journée passée sur l'aride pavé parisien... Ces vers rythmés par les coups mêmes de la pendule qui sonnent minuit nous touchent plus que les crises de désespoir oratoire auxquelles se livre Musset quand il rentre chez lui dans le même état. Combien d'artistes les répètent aujourd'hui en se couchant, y trouvent le lit exact de leur mécontentement d'eux-mêmes et de leur sécheresse intérieure !

Qu'on appelle si on veut mystification la part de volonté, d'attitude et de décor qu'il y a dans le catholicisme de Baudelaire ! Cette mystification correspond à une réalité, elle fait partie chez Baudelaire de l'intelligence de son âme et de son art. Il voyait comme Flaubert dans la vie d'artiste non une cathédrale, mais une cellule de moine désaffectée.

Mon âme est un tombeau que, mauvais cénobite,
Depuis l'éternité je parcours et j'habite ;
Rien n'embellit les murs de ce cloître odieux.

O moine fainéant ! Quand donc saurais-je faire
Du spectacle vivant de ma triste misère
Le travail de mes mains et l'amour de mes yeux !

Telle est cette vie d'artiste que Baudelaire se reproche de pratiquer mal et dont les essais constituent cependant toute son œuvre et sa raison d'être : la conscience du péché, l'analyse de ce péché (faite, en proportions indiscernables, de *delectatio morosa* et de remords), la transmutation de cette conscience et de cette analyse en poésie. Tout cela se passe dans une cellule, une cellule qui a, comme celles des cénobites, épousé la forme d'un tombeau : car le vrai moine vit pour lui-même, il est retranché du monde pour faire son salut. Et faire son salut, pour Baudelaire comme pour Flaubert, c'est réaliser l'œuvre d'art. Et d'ailleurs un Hugo dans sa cage de verre de Guernesey, un Balzac en robe blanche dans sa chambre nocturne, un Flaubert dans son cabinet de Croisset ne feraient-ils pas avec Baudelaire quatre figures de moines, pareils aux quatre moines qui portent le gisant sur les tombeaux d'autrefois. Quel est ce mort? Est-ce bien un mort? On disputera longtemps encore à ce sujet.

En tout cas Baudelaire et Flaubert, en des siècles antérieurs, eussent fait des moines. C'est le moine qui dit en Baudelaire : « Être un homme utile m'a toujours paru quelque chose de bien hideux. » Entendez le salut par l'œuvre d'art, avec son exposant nécessaire d'inutilité et d'absolu. La beauté qui hait le mouvement, ses larges yeux aux clartés éternelles, appartiennent au même ordre que la froide majesté de la femme stérile. Ce goût de l'art conscient, travaillé, dur et pur comme les minéraux précieux, qui lui fait écrire sur *les Fleurs du Mal* la dédicace à Gautier et prendre en horreur Alfred de Musset, il est l'acte d'une âme tendue vers son salut et qui au-dessus des faiblesses et des chutes garde ses regards fixés sur ce diadème fait de lumière

Puisée au foyer saint des rayons primitifs,
Et dont les yeux mortels, dans leur splendeur entière,
Ne sont que des miroirs obscurcis et plaintifs.

Le dandysme dont il eut le culte (culte que sa pauvreté lui rendit cruel) et que certains de ses ennemis détestent en lui

autant que la mystification, n'est-il pas comme le vêtement de sa tendance artistique, un exercice qui fortifie la volonté et discipline notre extérieur, et aussi une réaction contre cette bohème qui devient à cette époque le poncif bourgeois de l'art? S'il s'établit une figure populaire de l'artiste, ce sera une raison pour que l'artiste ne veuille pas lui ressembler.

Enfin cette même imagination et cette même nature monacales se sont installées dans son sentiment terriblement égoïste de l'amour. Je n'entends ici égoïsme qu'au sens profond, celui de l'amour dans sa source et dans son essence : on sait, au contraire, avec quelle délicatesse et quel honneur Baudelaire se sacrifia pour la misérable Jeanne, et certains des pharisiens qui l'ont censuré si âprement auraient pu prendre auprès de lui de très précises leçons. Mais je veux parler de l'égoïsme transcendant qui refusait l'amour partagé, qui trouvait une beauté dans la froideur de celle qu'il aimait, et pour qui la femme fut tantôt la négresse et tantôt la madone, tantôt la bête de péché et tantôt l'ange, — mais jamais la compagne. « Avant tout, être un grand homme et un saint pour soi-même, voilà l'unique chose importante. » On sait comment il s'enfuit quand la madone descendue de l'autel vint dans ses bras. « Qu'est-ce que l'amour? dit-il, le besoin de sortir de soi. » Il refusa de sortir de lui, il ne connut de l'amour que le fantôme — les deux fantômes — l'Anteros des capitales.

Les murs blancs d'une cellule monacale sont comme autant de réflecteurs qui projettent sur la conscience la lumière du jour, la tiennent à l'état d'examen et d'inquiétude, lui dévoilent ses coins de péché. Je crois même que Baudelaire est le seul des poètes du XIXe siècle qui ait eu exactement, au même degré qu'un chrétien du XVIIe, cette notion du péché, principalement de la forme du péché à laquelle toutes les autres se ramènent comme toutes les preuves rationnelles de Dieu se ramènent à la preuve ontologique : le péché originel. Le péché n'est ni une faiblesse de l'intelligence, ni un instinct de la chair, mais un mal de la volonté. C'est la volonté mauvaise exactement contraire à cette volonté bonne qui fait, selon Kant, le tout de la moralité. Brunetière se moque de la banalité de vers comme ceux-ci :

Et le riche métal de notre volonté
Est tout vaporisé par ce savant chimiste.

(Il s'agit du diable.) M. Darlu, relevant dans une polémique la confusion grossière que fait ce critique entre notre nature animale expliquée par le darwinisme et le péché originel exposé par Pascal, conclut que Brunetière n'a pas le sentiment du péché. Rien de plus exact, et l'on pourrait ajouter que la déchristianisation du XIXe siècle (et du XVIIIe) peut se mesurer exactement à la perte de ce sentiment, perte qui atteint aussi bien les catholiques que les autres. Lorsque Baudelaire écrit : « La vraie civilisation n'est pas dans le gaz, ni dans la vapeur, ni dans les tables tournantes, mais dans la diminution des traces du péché originel », c'est-à-dire dans la guérison de la volonté (ce que Schopenhauer avait sur un autre plan senti de même façon), il parle un langage qu'il comprend, mais qui est compris de moins en moins. Dès lors, Brunetière et sa suite mettent tout sur le compte de la mystification, alors que pour Baudelaire c'est précisément cet instinct de la mystification qui se ramène à une figure du péché. La mystification baudelairienne n'a rien de commun avec la farce combinée à froid des Sapeck ; mais « l'esprit de mystification, qui, chez certaines personnes, n'est que le résultat d'un travail ou d'une combinaison fortuite », appartient, selon lui, à ces impulsions irraisonnées et subites qu'Edgar Poe met en lumière dans le *Démon de la Perversité*. A qui n'arrive-t-il pas de vouloir, l'espace d'un instant, une chose absurde, dangereuse ou perverse, sans raison, ou plutôt pour ces deux raisons combinées qu'elle est mauvaise et qu'elle est sans raison? A vous peut-être. Alors je comprends que le *Mauvais Vitrier* vous paraisse une mystification, mais la tragédie où on ne prouvait rien était aussi une mystification pour le géomètre, et probablement, lorsque l'auteur du livre sur l'évolution de la tragédie parlait de la faillite de la science, voyait-il dans la géométrie une mystification transcendante. Notre individualité, ce sont nos limites.

Dans cette nature catholique et monacale, où ne survivent, du catholicisme et du couvent, qu'un pittoresque sans nature et un sentiment sans dogme, l'idée d'un paradis doit répondre

à l'idée du péché. C'est même sous cette forme que Baudelaire a conçu l'amour, sa madone répondant à sa notion de paradis et sa négresse à sa notion de péché. En dehors des poésies inspirées par Apollonie, plusieurs pièces des *Fleurs du Mal*, qui sont parmi les plus belles, et en particulier la première, construisent, au-dessus de son enfer, un paradis du poète. Et l'auteur d'un excellent livre sur Baudelaire, M. Gonzague de Reynold, s'est plu, dirai-je amusé? à reconstruire *les Fleurs du Mal* sur le modèle de *la Divine Comédie*. Mais ces paradis du poète ne poussent pas spontanément sur la vie des capitales, et les vrais paradis baudelairiens, les paradis artificiels, ceux du haschich, de l'opium, de l'alcool seraient plutôt incorporés à leur enfer. Notons, d'ailleurs, qu'il s'agit surtout d'un enfer lui-même artificiel, et que les poisons que Baudelaire a chantés ou contés ont plus figuré dans sa littérature que dans sa vie.

Toutes ces raisons nous expliqueront peut-être que le procès de Baudelaire ait duré si longtemps, et que son centenaire corresponde à peu près à l'arrêt de l'opinion qui décide en sa faveur. Il est difficile de dire quel est le plus lu des poètes du XIXe siècle, mais il n'en est pas dont le public ait autant d'ampleur, de variété et d'épaisseur que *les Fleurs du Mal*, qui datent de plus de soixante ans.

Succès qui va au poète et non à l'écrivain. Les gens de goût qui voient en Baudelaire un mauvais écrivain n'ont pas tout à fait tort. Presque toutes les pièces des *Fleurs du Mal* fourmillent de platitudes et de chevilles, et Baudelaire serait de nos grands poètes celui qui écrit le plus mal si Alfred de Vigny n'existait pas. Notons que si son style poétique, comme celui de Vigny, est faible, Baudelaire toujours comme Vigny, et à la différence de Lamartine, de Hugo, de Musset, de Gautier, n'a pas de prose, je veux dire de style de prose : sa prose, simplement juste et correcte, n'est pas vraiment signée. Et le prestige sur les âmes est fait à peu près chez Baudelaire des mêmes éléments que chez Vigny : il n'a pas eu le même public, jusqu'à ces derniers temps du moins, mais il a agi sur son public de même façon. Qu'est-ce à dire, sinon que le mot de Bossuet sur les ouvrages bien écrits, les seuls qui passent à la postérité, n'est pas entièrement juste quand il s'agit des poètes, ou du moins doit être mis au point? La poésie est chose

vivante qui parle à l'âme et aux sens, et dont les prestiges ressemblent à ceux de l'amour. Il est une perfection de style (la perfection de Hugo par exemple, celui de nos poètes, avec Corneille, dont la maîtrise de style est la plus parfaite et la plus constante) que nous saluons et vénérons, mais qui ne nous séduit pas : la *Vénus de Milo*, qui, en marbre, traîne toutes les intelligences après soi, vivante n'y traînerait pas tous les cœurs aussi bien que la Parisienne pourvue du je ne sais quoi ; et Corneille, le plus beau styliste de notre théâtre, est aussi celui qui a subi le plus vaste déchet. En poésie comme en beauté féminine, la perfection n'est rien sans l'« agrément ». Et rien de plus complexe que l'agrément. Pour Baudelaire, comme pour Vigny, il est fait de vers pénétrants qui vont jusqu'au cœur, investissent une fibre de notre être, mêlent leur chair à notre chair, épousent par leur musique l'une de nos ondulations intérieures. Il est fait même, parfois, de la défaillance qui devient une beauté, ou qui contribue à la beauté, de la dissonance qui sur tant de faiblesses, d'impropriétés et de chevilles, suscite la pureté ou creuse les profondeurs de vers qui s'élargissent et palpitent comme des yeux infinis sur ces membres débiles et sur cette chair impuissante. Il est fait surtout chez Baudelaire de la fusion grandissante de cette poésie avec une forme de la vie qui s'impose de plus en plus à nous, qui transforme de plus en plus le dehors et le dedans de l'humanité : vie pressée, condensée, haletante et maladive des grandes capitales, affaiblissement des valeurs de calme, d'équilibre et de loisir, fièvre qui nous fait entasser dans notre durée les sentiments, les idées, les ambitions, comme nous entassons dans notre espace artificiel les hommes sur les hommes et les générations sur les générations. Il est fait encore de tout ce qui nous relie par notre inconscient à notre formation chrétienne, de ces misères d'un roi dépossédé qui engendrent incessamment dans cette foule comme dans notre âme l'ennui, l'inquiétude, forgent notre mauvaise conscience et notre tragique quotidien. Il est fait enfin de la séduction qu'exerce sur un Français l'intelligence critique unie à la flamme poétique : comme Boileau, comme Voltaire, comme Musset, ce poète de Paris est un enfant de Paris, à qui certains torrents des montagnes, cer-

taines eaux sacrées sont interdites, mais qui a reçu en partage le don de la lucidité ; qui, lorsqu'il a voulu faire le métier de critique, l'a fait supérieurement ; qui a tourné cette lumière critique sur lui-même, sur nous-mêmes, sur sa ville, sur la Ville, et dont la Muse malade, consciente et triste se lève, de la colline de Rastignac, au-dessus de la ville à quatre millions d'âmes, comme la figure de la poésie contraire, la Geneviève de la montagne opposée (de la rive gauche si on veut), lève la sienne au-dessus d'un paysage épuré et d'une nature pacifiée.

ALBERT THIBAUDET

L'OCCUPATION
DES PORTS DE LA RUHR

Le 8 mars 1921, les troupes françaises, belges et britanniques ont occupé les villes de Dusseldorf, Duisburg et Ruhrort. Acheminées au cours de la nuit par route, par camions automobiles, par voie ferrée et par voie d'eau, elles franchissaient le Rhin dès l'aube et se répandaient sur la rive droite, l'infanterie se dirigeant sur les carrefours importants et les sièges des grands services publics, la cavalerie appuyée par des détachements légers poussant ses avant-gardes et ses patrouilles sensiblement au delà de la zone à occuper. Les autorités administratives et municipales, immédiatement convoquées par le commandement français, recevaient des instructions précises et formelles : ordre de demeurer en place et de continuer à exercer leurs fonctions sous le contrôle et selon les directives de l'autorité militaire ; notification de l'état de siège ; désarmement immédiat et réduction de la police de sûreté. Aucun des fonctionnaires présents n'esquissait le moindre geste de résistance : elevés à l'école prussienne ils avaient été dressés de longue date à admirer et à respecter la force dans toutes ses manifestations.

Depuis plusieurs jours, la tournure prise par les pourparlers de Londres laissait prévoir l'imminence de l'occupation des trois villes rhénanes ; alors que les sphères dirigeantes de Berlin, aveuglées par leur incurable manque de psychologie, se flattaient peut-être de voir l'Entente reculer au dernier moment devant l'application des sanctions, les populations

intéressées nourrissaient si peu d'illusions que les mesures préparatoires à l'opération avaient été prises à la fois par les Français et par les Allemands. A Dusseldorf, les troupes alliées trouvent une atmosphère d'indifférence absolue ; la municipalité a fait évacuer à l'avance les casernes où logeait la police, si bien que dès le soir de leur arrivée les troupiers français peuvent cantonner dans les locaux occupés encore l'avant-veille par les gardiens patentés du germanisme. A Duisburg, ville essentiellement ouvrière, le premier bataillon français signalé fait son entrée entouré et escorté par une foule de curieux, « comme dans un village de France » ; la troupe arrive devant l'Hôtel de Ville, bizarre monument de style néo-gothique, et le piquet de garde s'installe sous le porche, entre deux effroyables figures de pierre, un Adam de cauchemar accroupi dans une posture invraisemblable et une Ève hideuse enlacée par un serpent cubique. Le maire de la localité, député au Reichstag, paraît aussitôt et s'informe avec une correction parfaite des desiderata du commandant du bataillon : les logements des officiers sont prêts ; en ce qui concerne les soldats, comme Duisburg ne possède pas de casernes, la municipalité propose de mettre à leur disposition quelques-uns des nombreux et confortables établissements de plaisir où l'Allemagne vaincue s'évertue à oublier les tristesses de l'heure présente. L'offre est acceptée, et bientôt c'est dans les cinémas, les dancings ou les salles de concert le pittoresque désordre d'une troupe qui s'installe et s'ingénie à aménager de son mieux son gîte de passage, sachant par expérience qu'il importe de ne rien négliger pas même le provisoire. Pendant ce temps, employés de la mairie et policiers, revêtus de leur uniforme semi-militaire, circulent en ville et apposent consciencieusement sur les murs l'affiche bilingue qui contient la proclamation du général Degoutte.

Vers le soir, par une délicieuse température printanière, les rues se remplissent de monde, bourgeois flâneurs, ouvriers et ouvrières ayant terminé leur journée, enfants circulant par véritables bandes, car en pays rhénan les familles sont nombreuses ; les troupes d'occupation sont encore consignées, mais les patrouilles ou les corvées qui circulent assez fréquem-

ment sont l'objet d'une curiosité dénuée de toute espèce de malveillance ; si elles demandent un renseignement on leur répond non seulement correctement mais même avec complaisance; une foule gaie et compacte stationne devant les autos-mitrailleuses et les chars de combat, et surtout devant les quatre gros tanks anglais dont les silhouettes trapues et massives s'harmonisent si parfaitement avec les tendances de l'esthétique allemande moderne.

Et la vie continue, normale et affairée. La transmission des pouvoirs s'est effectué sans aucune difficulté. Dusseldorf, avec ses 416 000 habitants, ses villas luxueuses, ses usines et ses puissants consortiums, est géré par l'autorité militaire française, sous la haute direction du général Gaucher ; Duisburg, Ruhrort et leurs abords relèvent du général belge Beaurain. C'est plus d'un million d'âmes qui du jour au lendemain vont être à la charge de l'administration alliée.

Cette attitude soumise, pour ne pas dire empressée, cette étrange indifférence à l'égard de la poussière soulevée par les pas de l'étranger vainqueur sont bien difficilement compréhensibles pour des Français ; elles forment en tout cas un éclatant constraste avec la dignité dont, au témoignage d'Hindenburg lui-même, nos compatriotes du Nord-Est ont constamment fait preuve pendant les rigueurs de l'occupation allemande. C'est qu'au cours de son demi-siècle d'existence l'œuvre artificielle de Bismarck n'a pas su acquérir encore la cohésion et le fier sentiment national d'une France forgée au brasier de souffrances et de luttes dix fois séculaires. Le Rhénan diffère encore beaucoup du Prussien dont l'éloignent ses traditions, sa tournure d'esprit et sa religion ; il est même resté nettement antiprussien jusque vers 1880, et seule la prospérité économique inouïe dont il est redevable, il faut bien le reconnaître, au régime impérial a pu amorcer l'amalgame de deux races qui s'affrontent dans leurs tendances les plus irréductibles et les plus profondes.

Les souvenirs napoléoniens ont conservé dans toute cette région une vitalité insoupçonnée de nous-mêmes et aujourd'hui encore ils évoquent chez les indigènes l'image, à coup sûr effacée dans ses détails mais bien accusée dans ses grandes lignes, d'une administration modèle et d'une ère d'ordre et

d'autorité succédant à l'anarchie confuse des petits États germaniques ; Dusseldorf surtout, qui porta pendant neuf ans, de 1806 et 1815, le titre de capitale du Grand-Duché de Berg, a gardé la mémoire de cette grande époque. Nous en avons eu, le jour même de l'occupation, une preuve assez caractéristique : le colonel de cavalerie qui marchait avec son régiment à la tête des troupes françaises venait de traverser la ville lorsque des ouvriers auxquels il demandait un renseignement lui ont spontanément montré la maison où Napoléon séjournait au cours de ses visites en Westphalie ; et depuis lors il est souvent arrivé à des officiers d'entendre parler dans des milieux très divers des vastes projets dont l'Empereur ne put qu'ébaucher la réalisation sur les bords du Rhin.

L'Empire allemand, ce grand parvenu de l'histoire, a les lacunes et les défauts inhérents à sa trop rapide fortune ; chez lui l'absence de vie parlementaire a entraîné l'absence de vie politique ; il n'a pas connu jusqu'ici le choc et l'équilibre des grands partis politiques car les partis, tels qu'ils existaient sous le régime monarchique, se groupaient en réalité autour de programmes d'ordre économique et social ; c'étaient d'une part l'aristocratie agrarienne et militaire, et la bourgeoisie appuyée sur les cartels et les organisations patronales, d'autre part la grande masse des ouvriers enrégimentée dans les syndicats disciplinés et puissants. Par suite les luttes intérieures tendent en Allemagne à prendre la forme de luttes de classes, et il peut arriver que ces luttes s'exaspèrent jusqu'à la haine et à la guerre civile : c'est ce qui s'est produit dans la Ruhr en mars et en avril 1920.

Sous le prétexte de rétablir l'ordre troublé par les communistes, mais en réalité pour asseoir solidement leur hégémonie dans une région qu'ils considéraient à juste titre comme le cœur de l'Allemagne, les partis réactionnaires et bourgeois ont organisé à cette époque une véritable expédition militaire et l'ont menée avec une impitoyable rigueur. En pleine période de pourparlers, et alors qu'un armistice était sur le point de se conclure, les petites troupes rouges qui tenaient la campagne avec un armement des plus rudimentaires, fusils, mitrailleuses et quelques canons légers démunis, ou peu s'en faut, de munitions, ont été brusquement attaquées avec toutes

les ressources de la technique moderne : canons lourds, minenwerfer et lance-flammes. Traquées de toutes parts, elles n'ont eu d'autre ressource que de se réfugier en territoire occupé par les alliés : l'armée régulière avait l'ordre de ne pas faire de quartier ; tous les prisonniers, et d'une manière générale tous les individus de l'un ou l'autre sexe convaincus ou simplement soupçonnés d'avoir pactisé avec les communistes, étaient fusillés sur place et sans jugement. Nous avons eu en mains des lettres atroces de soldats, et en particulier d'étudiants, relatant avec un calme stupéfiant l'exécution sommaire de « sœurs de la Croix-Rouge » capturées après le combat ; la ville de Duisburg que nous occupons a compté à elle seule 400 tués. De ces massacres, un commandant de l'état-major des troupes expéditionnaires a donné à l'officier français accrédité auprès de son unité une explication qui mérite d'être retenue : pendant cinq années de guerre, les pères étant mobilisés, les enfants avaient grandi sans surveillance ni contrôle; il en était résulté que beaucoup d'entre eux, plus ou moins abandonnés à eux-mêmes, s'étaient dévoyés, et comme l'Allemagne n'avait ni le temps ni la possibilité de reprendre cette éducation manquée, il ne restait qu'une solution : les supprimer. C'est ce qui a été fait.

On comprend que le souvenir de cette terrible répression ait laissé au cœur des ouvriers de la Ruhr des rancunes inassouvies. Pour eux, l'ennemi n'est plus aujourd'hui l'étranger qu'ils ont combattu en combat loyal et chez lequel ils ont pratiqué par ordre des destructions systématiques que dans le tréfonds de leur âme un obscur sentiment de justice condamne peut-être ; c'est plutôt le parti réactionnaire, le clan pangermaniste et « deutsch national » qui professe la doctrine essentiellement allemande de la destruction de l'adversaire, et qui, sous des prétextes reconnus mensongers, n'a pas hésité à la faire appliquer à ses propres compatriotes par les deux exécuteurs de ses hautes œuvres : l'armée et la police.

Mentalité antiprussienne, restes d'un atavisme inconscient, ardent désir de tirer vengeance des assassins de 1920, tout cela a grandement facilité notre installation dans la Ruhr. L'accueil que nous y avons reçu contraste d'une manière frappante

avec les difficultés de tout ordre rencontrées à Francfort il y a un an à peine. Les ouvriers rhénans s'intéressent avant tout aux questions sociales et se montrent disposés à accepter l'occupation étrangère, pourvu que la situation matérielle et économique de leur pays n'en souffre pas. Antimilitaristes, ils préfèrent aux militaires allemands les militaires français ; nous constituons à leurs yeux un moindre mal. Très jaloux des avantages que leur confère la remarquable législation ouvrière allemande, ils entendent n'abandonner aucune des conquêtes réalisées sous l'empire ou depuis la révolution; il a fallu pour les rassurer l'engagement de la part de l'occupant de se conformer à la loi de 8 heures et de n'entraver en rien l'exercice du droit de grève, tant qu'il n'en résulterait ni désordre, ni arrêt des services publics. Or non seulement l'autorité militaire a pu calmer toutes les inquiétudes, mais devant la soumission manifestée par la population, elle s'est jusqu'ici abstenue de faire usage des droits draconiens que lui confère l'état de siège : aucune restriction n'est venue limiter la liberté de réunion ou de circulation, les organisations socialistes conservent comme par le passé l'entière disposition de la Maison du Peuple. L'occupation alliée n'a apporté aucun élément de trouble dans la vie des cités rhénanes; et malgré la possibilité de revirements toujours à craindre de la part de groupements syndicaux dressés à suivre avec une extrême discipline le mot d'ordre de leurs chefs, on est en droit d'espérer que la tranquillité actuelle subsistera tant que nous pourrons assurer aux masses ouvrières du pain, du travail et le respect de leurs droits.

Nous avons cependant dans la Ruhr, comme dans le reste de l'Allemagne, des adversaires qui s'emploieront systématiquement à fomenter des troubles, et parmi ceux dont l'irréconciliable hostilité nous est acquise d'avance il faut compter en première ligne les fonctionnaires, l'Université et la police : les fonctionnaires, qui bien que recevant de nous leurs directives demeureront aux yeux des populations les représentants officiels et les porte-parole occultes de Berlin; l'Université, gardienne de l'esprit de 1813, Vestale du pangermanisme entretenant la flamme sainte de la haine au cœur des professeurs, des instituteurs et des étudiants ; la police de sûreté enfin,

institution étrange que la ténacité allemande est parvenue à conserver en dépit du traité de paix, armée d'élite se superposant aux 100 000 hommes de l'armée régulière et capable de fournir des cadres aguerris aux innombrables groupements soi-disant sportifs dont la subite floraison vient de couvrir en moins d'un an l'Allemagne tout entière. Cette police — la police verte comme on l'appelle d'ordinaire — a été désarmée et réduite de moitié dès notre arrivée ; ses membres nous obéissent, nous saluent, — et nous détestent. Ils apportent d'ailleurs dans l'accomplissement de leur tâche une conscience et une brutalité toutes prussiennes ; et c'était vraiment un spectacle peu banal que de contempler, le 16 mars dernier, ces militaires assurant avec leur morgue de sous-officiers allemands le service d'ordre à la revue de la garnison de Dusseldorf. Derrière l'alignement des policiers verts, raides et corrects, tout frémissants de haine contenue, une foule de plusieurs milliers de personnes contemplait dans un silence déférent l'alignement rigide des soldats et le céremonial, toujours si impressionnant pour des étrangers, que régla jadis l'Empereur pour la remise des croix de la Légion d'honneur. Les troupes françaises, massées sur l'avenue Hindenburg, avaient leur front jalonné par les trois monuments de bronze de Bismarck, du vieil Empereur Guillaume et du maréchal de Moltke. Les musiques chantaient : Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine ; et au loin l'écho des rivages du Rhin leur répondait.

*
* *

Cette opération si lestement enlevée donnera sans doute aux non initiés l'impression d'une simple promenade militaire. Et pourtant elle a exigé, comme chaque déplacement de troupes de toutes armes, une préparation serrée, méthodique et d'autant plus minutieuse qu'elle devait être effectuée par surprise, sans mouvements de concentration préliminaires, et sur un simple ordre d'exécution immédiate.

Depuis longtemps l'armée du Rhin avait été amenée à envisager la possibilité d'une extension de l'occupation alliée : pour des militaires vivant au contact immédiat des populations rhénanes et de leurs fonctionnaires, instruits grâce à de

solides études historiques de « l'admirable mauvaise foi » que la Prusse avait apportée après 1806 dans l'exécution du Traité de Tilsitt, et trop exactement orientés sur la mentalité de l'Allemagne pour ne pas être convaincus qu'elle allait mettre en œuvre des procédés analogues en vue de venir à bout du Traité de Versailles, la nécessité absolue d'en arriver un jour ou l'autre à des mesures de rigueur ne pouvait pas faire de doute. Il était donc indispensable de prévoir les ordres à donner le jour où la diplomatie ferait une fois de plus appel à la force, d'indiquer aux gouvernements alliés les points où l'application des moyens militaires devait présenter le maximum de facilité et d'efficacité, et d'adopter un dispositif permettant de faire face à toute éventualité, soit que les projets les plus étendus de l'armée fussent acceptés, chose possible, soit qu'ils fussent modifiés, chose probable.

Plus que jamais les considérations strictement militaires devaient céder le pas à des considérations d'ordre économique et politique ; c'est pourquoi, à la base des travaux relatifs aux sanctions on trouve une étude très complète et très générale de la rive droite, chaque subdivision géologique ou administrative étant envisagée d'abord dans tous ses détails, puis dans ses rapports avec l'ensemble. Pour chacune d'elles il a fallu déterminer avec le plus grand soin la balance de la production et des besoins, la nature et le rendement des établissements industriels, le développement du commerce, l'extension, la disposition et le débit des voies de communication : routes, voies ferrées, rivières et canaux. Il a fallu ensuite procéder à une évaluation très précise de la population, connaître son mouvement, son état d'esprit, son importance numérique et sa répartition après cinq années de guerre, le fonctionnement de son ravitaillement en matières de toutes sortes, sa capacité de travail, ses groupements économiques et sociaux, enfin évaluer les concours ou les résistances qu'une occupation éventuelle allait rencontrer. De toutes ces données il a été possible de déduire la valeur relative ou absolue des diverses régions de la rive droite et la répercussion que leur occupation exercerait sur le reste de l'Empire. Et tout de suite est apparue à l'armée du Rhin l'importance capitale, fondamentale, du bassin de la Ruhr; qui tient la Ruhr tient l'Allemagne, et

toute extension de l'occupation qui n'englobe pas la Ruhr risque de demeurer sans effet sur le gouvernement de Berlin.

La Ruhr a donc été signalée comme étant le point sensible de l'Empire. Mais en attendant les décisions du Conseil suprême, l'armée devait se tenir prête à procéder à une avance en un point quelconque du front : disposer à cet effet les troupes en profondeur de façon à pouvoir effectuer à un moment et dans une zone quelconque une concentration partielle, étudier et préparer à l'avance l'utilisation des moyens de transport par terre et par eau, constituer les dépôts de matériel et les stocks d'approvisionnement de toutes sortes qui seuls permettent aux armées modernes de vivre et de se déplacer.

Au début du mois de mars 1921 les sanctions se précisent. La conférence de Londres vient de décider que dans le cas où l'Allemagne refuserait d'accepter les conditions posées par la conférence de Paris, les troupes alliées occuperaient Dusseldorf, Duisburg et Ruhrort : programme qui s'écarte beaucoup des projets plus étendus étudiés par l'armée du Rhin, et nécessite une mise au point d'autant plus délicate que tout déplacement préalable de troupes est interdit. La première chose à faire est de déterminer les unités qui doivent participer à l'opération et de les alerter immédiatement ; elles comprennent du côté français la valeur de quatre régiments d'infanterie, un régiment de cavalerie, huit batteries, huit escadrilles, un groupe de chars de combat, trois compagnies du génie et une flottille fluviale. Parmi ces troupes, les unes partiront dès le premier signal, d'autres demeureront provisoirement en réserve à la disposition du commandement. Toutes sont parfaitement orientées sur leur rôle et leur itinéraire éventuels : elles connaissent les points à occuper, les ouvrages d'art à garder ; une liste leur a été remise contenant l'adresse et le numéro téléphonique des principales autorités administratives et des sièges des grands services publics. Par contre aucune d'elles ne doit faire mouvement avant l'heure, seules deux sections d'autos-camions ont été mises en route et stationnent déjà à pied d'œuvre.

Le ravitaillement est préparé de la façon la plus minutieuse : les soldats s'embarqueront avec quatre jours de vivres

et leur alimentation quotidienne sera assurée par des trains qui, chaque jour, prélèveront sur des stocks constitués à l'avance et transporteront jusqu'à la gare la plus avancée les rations du lendemain. Détail qui montre à quelle minutie il faut descendre : une partie des autos-camions est conduite par des Annamites et l'on prévoit pour ce contingent des rations spéciales de riz. Le ravitaillement en essence se fera par eau, grâce à la flottille fluviale ; le ravitaillement en munitions, par voies ferrées ; le matériel du génie sera fourni directement par l'armée, le service postal assuré par les soins du corps d'armée de Bonn. Les éclopés seront traités dans les infirmeries de cantonnement, les malades dirigés sur Dusseldorf où un détachement d'ambulance pénétrera en même temps que le corps d'occupation ; les évacuations ultérieures s'effectueront par chemin de fer ou par automobiles sur les hôpitaux fixes de la rive gauche. Des formations spéciales assureront, dès l'arrivée des troupes, la liaison avec l'arrière par télégraphe, téléphone et T. S. F.

Un commissaire militaire, secondé par quelques officiers spécialistes, est désigné pour prendre en main dès le premier jour la haute direction des chemins de fer de la zone nouvellement occupée ; un colonel reçoit la mission particulièrement délicate d'administrer les districts où nous allons pénétrer, et d'assurer avec un personnel de fonctionnaires foncièrement hostiles et récalcitrants le bon fonctionnement de tous les services publics.

Dans la soirée du 7 mars l'armée du Rhin est avisée d'avoir à procéder immédiatement à l'occupation projetée. Il lui suffit d'envoyer un ordre d'exécution laconique : « Le jour J est le 8 mars. » Le sort en est jeté, automatiquement les troupes sont découplées ; ce n'est que dans quelques heures que l'on connaîtra le résultat de l'opération et qu'il sera possible de porter remède aux imperfections et aux incidents de toute nature que la préparation la plus minutieuse n'aura jamais la prétention d'éliminer entièrement.

Et c'est ainsi qu'à la base d'une opération assez simple et qui n'a mis en jeu que des effectifs peu importants, on retrouve néanmoins une œuvre de prévision lointaine, tout un travail d'état-major minutieux et délicat, que seul peut mener à

bonne fin un personnel étroitement spécialisé, longuement exercé, procédant avec une méthode rigoureuse dans une atmosphère de calme et de confiance réciproque : travail de longue haleine, toujours insoupçonné des exécutants, dont seules les fautes et les lacunes apparaissent au grand jour, et qui approche d'autant plus de la perfection qu'on en parle moins et que son action demeure moins visible.

***

Les troupes du corps d'occupation comptent un certain nombre de soldats originaires des régions libérées. Plus d'un sans doute, évoquant l'image des cités françaises impitoyablement ravagées, aura réprimé un sursaut de colère au spectacle de Dusseldorf, la ville luxueuse, étalant la prospérité intacte de ses larges avenues modernes et le charme de ses grands parcs ombreux ; plus d'un aussi a dû éprouver un serrement de cœur à contempler du haut du pont de Duisburg l'infinie succession des usines en pleine activité, barrant l'horizon entier du faisceau continu de leurs cheminées.

Le bassin minier et industriel de la Ruhr est moins grand que la moitié d'un de nos départements. Sa population s'élevait en 1909 à onze millions d'âmes, elle doit approcher aujourd'hui de quinze millions — plus du tiers de la population de la France entière. Ses gisements carbonifères atteignent par endroit une épaisseur de 1 500 mètres et se prolongent à des profondeurs considérables sur la rive gauche du Rhin ; on en extrait annuellement 110 millions de tonnes de charbon, plus de deux fois et demie la production française d'avant-guerre. Cette houille a attiré le minerai et toute la région a fini par se transformer en une immense usine, dont le centre est à Essen, et qui produit dans l'année environ 10 millions de tonnes de fonte, trois fois plus que la France. Autour de l'industrie du fer se sont agglomérées les industries chimiques, colorantes, textiles, la fabrication du papier, tout ce qui vit du charbon et bénéficie de l'incroyable développement des moyens de transport.

Le pays est en effet couvert d'un réseau ferré d'une extrême densité qui continue à augmenter de jour en jour ; en ce

moment même les Allemands sont en train de construire de nouvelles voies de raccord et de quadrupler plusieurs grandes lignes, afin d'arriver à déverser leurs produits en Hollande sans avoir à emprunter la rive gauche du Rhin et le territoire belge. Les marchandises lourdes peuvent également être transportées par eau, grâce à de gigantesques travaux de terrassement et de rectification qui permettent aux bateaux de haute mer de remonter le Rhin sans rompre charge, et ont transformé la rivière de la Ruhr en une série de plans d'eau ramifiés à l'intérieur des terres à la demande des besoins industriels.

Le centre de toute la navigation fluviale est le port de Duisburg-Ruhrort; œuvre récente, entièrement artificielle, conçue et exécutée par une race méthodique, laborieuse, et qui voyait grand. Aujourd'hui encore trop de Français peut-être ignorent que Duisburg était au moment de la guerre le port le plus important du monde; qu'avec ses 36 millions de tonnage il dépassait le Havre, Londres et New-York, et que ses installations et son trafic, loin de demeurer stationnaires, croissaient d'année en année. Tout y paraît colossal : l'enfilade des bassins creusés de main d'homme et qu'allaient compléter d'autres bassins plus vastes encore ; les quais charbonniers avec leurs 45 kilomètres de développement ; les écluses longues de 175 mètres capables de soulever en une seule fois, par un mécanisme électrique d'une extrême rapidité, un train de péniches avec son remorqueur ; les chalands qui chargent 2 000 et même 3 000 tonnes ; les 23 « Kippers » qui, saisissant dans leurs griffes d'acier un wagon rempli de charbon, le pèsent, le transportent par les airs au-dessus d'un bateau amarré dans le port, le font basculer, le vident et le renvoient, sans que l'ensemble de ces multiples opérations nécessite plus de 8 hommes de manœuvre et de 2 à 3 minutes de temps.

Quand on songe que rien de tout cela n'existait il y a trente-cinq ans, on ne peut qu'apprécier à sa valeur l'effort des hommes qui ont ainsi violenté la nature, discipliné les eaux et fait surgir du sol ces énormes bâtisses industrielles qui prennent dans l'air du soir des aspects de forteresses féodales. Et l'on s'explique que l'empereur Guillaume II, assistant à l'éclosion de ce monde nouveau qui était l'œuvre de son règne, ait pu

être saisi d'un vertige d'orgueil et se croire appelé, ainsi qu'il l'a dit lui-même, « à conduire son peuple vers de triomphantes destinées ».

Quelque sommaire que soit cet aperçu, il aide néanmoins à comprendre l'importance vitale du bassin de la Ruhr. L'Allemagne a concentré dans cet étroit espace la majeure partie de son industrie métallurgique; elle en tire les deux tiers de sa production houillère totale, et ce charbon qui infuse la vie à toutes les artères de l'Empire lui est d'autant plus indispensable que loin d'être, comme celui de la Haute-Silésie, grevé d'hypothèques au profit de nations voisines, il sert couramment de monnaie d'échange pour obtenir de l'étranger un certain nombre de denrées alimentaires et de matières premières nécessaires au peuple allemand. Une suspension même momentanée du travail dans la Ruhr aurait pour conséquence immédiate le ralentissement, sinon l'arrêt, des transports, la cessation des échanges, la paralysie de la nation tout entière.

Après l'armistice nous nous sommes arrêtés au seuil de cette région riche entre toutes ; aujourd'hui nous en tenons la façade. Ce serait néanmoins une erreur de croire, ainsi que l'ont fait beaucoup de bons esprits, que du seul fait de l'occupation des ports rhénans nous allons disposer d'un moyen d'action complètement efficace, puisque nous aurons la faculté de limiter et au besoin d'arrêter le transport du charbon par voie d'eau. En réalité voilà bientôt dix-huit mois que le Traité de Versailles nous a conféré le contrôle de la navigation du Rhin. Il nous était donc depuis longtemps loisible de régler à notre volonté le trafic rhénan en amont de Dusseldorf ou en aval de Duisburg, et les nouvelles sanctions, si elles nous donnent de plus grandes facilités, ne nous accordent à ce point de vue que ce que nous possédions déjà. Du reste les chemins de fer de la rive droite sont tellement développés qu'en dépit de leur médiocre rendement ils parviendraient sans doute à assurer l'expédition de la plus grande partie de la houille qui partait normalement par voie d'eau.

Par contre, en autorisant la constitution d'une barrière douanière, la conférence de Londres nous a mis en mains un instrument d'une extrême puissance, mais d'un maniement singulièrement délicat.

La Ruhr constitue en effet un tout qu'il est à peu près impossible de dissocier. Ses grands industriels, les Krupp, les Thyssen, les Stinnes ont cherché, pendant les années qui ont précédé la guerre, à faire de leurs entreprises des organismes complets sur lesquels ils régneraient sans conteste et à réaliser des ensembles industriels capables de se suffire à eux-mêmes. Ç'a été l'origine de ces fameux « trusts verticaux » qui groupent dans une même main toutes les installations nécessaires à une industrie déterminée : les mines qui extraient le charbon et le minerai, les hauts fourneaux qui donnent la fonte, les fours et les convertisseurs qui donnent l'acier, toute la série des usines qui travaillent le métal jusqu'à le transformer en produit fini. La Ruhr s'est couverte d'établissements industriels parfois très disséminés appartenant aux grands consortiums, et dont chacun a son rôle spécial et limité. C'est ainsi que d'une manière générale la fonte, l'acier et les produits demi-finis se fabriquent dans le voisinage des mines, tandis que le produit fini est terminé dans la région de Dusseldorf ; à Dusseldorf également fonctionne le « Stahlverband » qui réglemente le marché de la fonte et de l'acier. La plupart de ces établissements dépendent étroitement les uns des autres, de telle sorte que si, par exemple, les batteries de hauts fourneaux de Rheinhausen sur le Rhin qui fournissent toute la fonte de la maison Krupp venaient à s'éteindre, la fameuse usine d'Essen avec ses 50 000 ouvriers serait obligée de s'arrêter.

Or, il se trouve que si nous établissons un cordon douanier en bordure de notre zone d'occupation actuelle, la plupart des grands consortiums verront leurs usines réparties de part et d'autre de la ligne de démarcation. Ce sera le cas des établissements Krupp, Thyssen, Phoenix, Haniel, de bien d'autres encore. Seul, par suite des bizarreries de la limite qui a été fixée à notre avance, Hugo Stinnes échappe à peu près complètement à notre emprise : le roi non couronné de l'Allemagne a la presque totalité de ses usines en territoire non occupé.

Jusqu'ici aucune décision n'est intervenue pour fixer le fonctionnement et la réglementation du système douanier ; nous nous sommes bornés à prendre une série de mesures

préparatoires : installation sur les routes de postes fixes et de postes mobiles, études en vue de la création de gares douanières. Il est hors de doute que la solution de ce problème d'une exceptionnelle gravité préoccupe au plus haut degré les dirigeants de l'Allemagne et exercera sur la conduite qu'ils tiendront dans l'avenir à notre égard une influence décisive. Un régime douanier mal étudié ou brutalement prohibitif peut amener la dislocation de la moitié de l'industrie allemande avec son cortège de lock-outs, de ruines et de troubles. Un régime trop doux sera inopérant : dans le fragment de la Ruhr que nous venons d'occuper, notre rôle se réduirait en fin de compte à monter la garde pour le roi de Prusse, à assurer le bien-être de ses sujets et à faciliter la rentrée de ses impôts. A égale distance de ces deux extrêmes un système judicieusement conçu et intelligemment appliqué, utilisant le mouvement industriel sans le comprimer, outre qu'il nous fait bénéficier automatiquement du relèvement économique de nos ennemis, nous donne la possibilité d'imposer nos conditions aux grands patrons et de faire travailler la métallurgie allemande au profit de la France, en un mot nous met en état d'exploiter l'Allemagne vaincue.

Et telle paraît bien être la solution à rechercher. L'exploitation du vaincu par le vainqueur est une de ces rudes lois de la guerre qu'il faut savoir regarder en face, loi qui trouve d'ailleurs sa justification dans ce fait qu'elle est en dernière analyse la rançon toujours incomplète de destructions à jamais irréparables. Depuis le barbare exploitant jusqu'à l'extrême limite les forces d'un adversaire réduit en esclavage jusqu'à Bismarck annonçant, bien après 1870, que dans la prochaine guerre on ne laisserait aux vaincus que « les yeux pour pleurer », tous les peuples victorieux ont, sous une forme appropriée à leur époque et à leurs nécessités, utilisé le rendement et le travail des nations que la défaite avait mises à leur merci. L'Allemagne ne doit pas échapper à cette conséquence rigoureuse de son agression. Si la valeur de ses richesses mobilières est hors de toute proportion avec l'étendue des ravages dont elle s'est rendue coupable, du moins possède-t-elle de prodigieuses richesses immobilières et aussi cette richesse incomparable qui explique et entraîne toutes les autres et

que rien ne peut remplacer : une population nombreuse et féconde. La formule qui nous permettra d'exploiter à notre profit ces ressources pratiquement inépuisables est, pour des causes très diverses, singulièrement difficile à trouver ; il semble que notre récente avance dans la Ruhr et l'établissement d'une ligne douanière aient mis une solution pratique à notre portée.

L'armée a pour rôle de permettre au gouvernement de poursuivre la réalisation de ses buts politiques. Le jour où on le lui demandera, elle occupera toute la Ruhr et prendra possession d'un organe qui commande la vie de l'Allemagne entière et dont la compression risquerait de déterminer dans tout ce vaste organisme des troubles mortels. Là s'arrête sa tâche. Tout incomplète qu'elle est, l'occupation actuelle met entre nos mains un gage précieux, dont une avance complémentaire extrêmement faible augmenterait encore la valeur ; une législation douanière bien étudiée peut nous donner un incomparable moyen d'action sur les grands industriels qui sont aujourd'hui les maîtres avérés de l'Allemagne et le pilier de la résistance au Traité de Versailles ; mais il est indispensable de leur bien persuader que nous demeurerons en place jusqu'au paiement intégral de notre créance, et qu'aucune considération ne fera fléchir notre volonté. La crainte est le commencement de la sagesse : encore faut-il savoir l'inspirer.

UN AVEYRONNAIS

L'ÉDUCATION FRANÇAISE AU MAROC

C'est un bien curieux assemblage ethnique qu'une ville marocaine. Les races qui la peuplent se retrouvent sans doute dans le reste de l'Afrique du Nord, mais nulle part ailleurs elles ne sont aussi nettement réparties, aussi diverses dans leurs habitudes et leurs tendances.

Au cœur, au centre historique de la ville se pressent les terrasses de la *Médina*, de la cité musulmane : c'est là, dans les rues étroites, dans les souks éclatants, dans les belles demeures secrètes et sous les voûtes des mosquées, que se réfugie l'âme du pays. A l'ombre de la médina, s'entasse, terriblement active sous de faux airs apeurés, la cité juive, le *Mellah*. Au delà des remparts, s'étale la ville française, traversée de larges avenues, semée de parcs et de places singulièrement vastes, peuplées d'avenantes villas dont la blancheur étincelle parmi les arbres et les fleurs. Enfin, en bordure de cette ville neuve, s'allongent généralement des rues ouvrières, où fourmillent des étrangers, Italiens, Grecs, Maltais, Syriens, Portugais, mais surtout Espagnols.

Il n'est pas besoin de séjourner depuis longtemps au Maroc pour comprendre l'impossibilité, au moins momentanée, d'appliquer un même traitement à des groupements aussi différents. Il est clair qu'au Maroc l'ordre et la prospérité dépendent avant tout de l'habileté qu'on apportera à utiliser chacun d'entre eux dans le sens et la mesure de ses goûts et de ses ressources.

Or, c'est assurément l'école qui doit avoir le rôle le plus actif dans cette répartition du travail collectif, dans cette préparation des forces marocaines. Elle se tromperait grandement, semble-t-il, si elle rêvait de fondre, du jour au lendemain, dans le même moule ces âmes diverses : son pouvoir, si considérable qu'il soit, est limité; après tant d'expériences sous toutes les latitudes, elle sait aujourd'hui quelles résistances le sang des races est capable d'offrir aux meilleures tentatives d'éducation et quelle prudence exige l'appréciation des résultats scolaires. Le temps est passé où l'on croyait que toute science est bonne et qu' « instruire pour instruire » est une formule sans danger : il y a, en réalité, autant de problèmes scolaires qu'il y a d'écoles ou, du moins, de races scolaires, et ce n'est pas jouer sur les mots que chercher pour chacun de ces problèmes une solution spéciale.

Voici, d'abord, les indigènes proprement dits, ceux qui nous ont précédés dans la disposition et la mise en valeur du pays. Nous les appelons Arabo-Berbères, pour bien marquer leur double origine et leur double caractère. Ils sont musulmans, à des degrés différents, il est vrai; mais le titre de musulman seul importe, car l'orgueil religieux compense ce que la foi peut avoir de défaillant. Ils sont doués de qualités très réelles : intelligence et finesse, sens de la beauté des formes et de la noblesse des sentiments, âpreté au gain qui n'est peut-être pas très séduisante au premier abord, mais qui combat en eux le goût du repos et de la rêverie. Ils ont derrière eux des siècles et des siècles de véritable histoire. Ils ont été formés par une civilisation vraiment digne de ce nom, bien supérieure aux barbares contrats sociaux de l'Afrique noire ; sans doute cette civilisation garde-t-elle maint souvenir des sociétés primitives, et les institutions nées de son rayonnement sont-elles fort éloignées de nos formules à nous ; mais quelle force originale et quelle fécondité !

Par malheur pour elle, cette civilisation s'est développée dans l'isolement ; elle a vécu repliée sur elle-même ; elle a redouté les courants d'air, qui, loin de l'affaiblir, l'auraient revivifiée ; elle ressemble à ces larges roses qu'on voit parfois dans la cour étroite des maisons arabes et qui ne gardent

de leurs couleurs que la pâleur délicate d'un visage de malade. Enfermée entre la barre de ses côtes et le cirque de ses montagnes, elle a vite été dépassée par le mouvement du monde moderne ; elle a bien essayé de lutter ; elle a même tenté, par à-coups, de s'adapter aux conditions nouvelles de la vie; mais elle a eu beau mettre au galop sa mule caparaçonnée de rouge et barrer la route: l'automobile a bousculé la mule et poursuivi son chemin.

Or, aujourd'hui, nous avons pris en main les destinées des Arabo-Berbères. Allons-nous, sous prétexte de les armer pour la lutte, les moderniser de la tête aux pieds, faire table rase de leurs institutions traditionnelles et poser en principe qu'étant plus avancés qu'eux dans la voie des vérités pratiques, nous devons les amener à nous ressembler en tous points? Un tel dessein serait le fait d'esprits singulièrement étroits : d'abord parce qu'il est désormais bien démontré qu'avec la meilleure volonté du monde on ne peut faire entrer un même système d'idées et de sentiments dans des têtes que les mains patientes de la nature et de l'histoire ont pétries différemment, autrement dit, parce que l'assimilation est une lamentable utopie, parce qu'elle reste, même dans les cas les plus brillants, toujours en surface et présente pour tout le monde beaucoup plus de dangers que d'avantages; ensuite, parce que tout n'est pas mauvais dans la civilisation des Arabo-Berbères, parce qu'elle doit à son essence et à sa durée d'être remarquablement adaptée à un milieu très spécial et qu'on ne démolit jamais sans péril l'œuvre des siècles.

Voici donc à quels termes se ramène pour nous le problème arabo-berbère : fournir aux indigènes les moyens de continuer à vivre dans l'atmosphère du monde moderne, développer leur activité et la munir de formules et d'outils qui lui permettront le rendement nécessaire, tout en maintenant leurs pensées et leurs habitudes extérieures dans les voies qui leur conviennent; vivifier sans déraciner, éclairer sans dépayser, et laisser en eux l'impression que nous voulons leur bien au moins autant que le nôtre.

Il suit de là que nous commencerons par imposer à notre enseignement des tendances rigoureusement pratiques ; nous le ferons servir directement à l'apprentissage d'un métier et

au rajeunissement de l'activité locale ; mais, pour éviter que ce réveil ne bouleverse toute la vie sociale, nous ne ferons pas sortir l'élève de son milieu, nous le cultiverons sur place, nous lui demanderons de ne produire que les fruits qu'il aurait produits sans nous, mais plus abondants et mieux venus. Ainsi sommes-nous amenés à distinguer un enseignement pour l'élite sociale et un enseignement tout populaire : le premier s'adresse à une aristocratie généralement cultivée, raffinée même, mais arrêtée dans son développement intellectuel par l'emprise de disciplines toutes médiévales et menacée dans son existence matérielle par des méthodes économiques que sa nonchalance a jusqu'ici négligées ; il consistera, cet enseignement pratique pour élite sociale, en un apprentissage systématique de l'administration et du commerce, professions traditionnelles des Marocains notables. Le second, l'enseignement populaire, qui s'adresse à une masse pauvre et profondément ignorante, variera avec le milieu économique : dans les villes, il dirigera vers les métiers manuels européens (notamment les métiers du bâtiment) et vers les vieux métiers d'art indigènes, qui sont si intéressants à tous égards et qu'il importe de réveiller ; dans les campagnes, il dirigera vers l'agriculture, l'arboriculture et l'élevage ; sur la côte, vers la pêche et la navigation. En somme, les enfants, en passant par l'école, ne seront pas détournés des occupations traditionnelles de leurs familles ; ils seront simplement amenés à perfectionner leurs moyens de production, à augmenter, pour leur plus grand bien et le plus grand bien du pays, leur utilité première.

Il est vrai que cet apprentissage, pour être vraiment fructueux, suppose un enseignement général, destiné à ouvrir l'esprit des jeunes indigènes plutôt qu'à le meubler, mais là encore nous demeurons en liaison étroite avec le milieu d'origine et nous nous efforçons d'éclairer sans dépayser. Nous relions tous nos enseignements aux choses et aux gens qui entourent l'enfant, aux idées qu'il apporte de chez lui : nos leçons de langage et nos leçons de choses portent exclusivement sur la vie locale, nos exercices de calcul ne sortent pas des limites des besoins journaliers et, au lieu de se perdre dans les rencontres de trains ou le coupage des vins, s'appliquent aux petits budgets domestiques du Maroc, à la vente des

moutons, à la récolte de l'orge et des olives, etc. ; notre histoire et notre géographie, tout en se souciant de donner une idée de la puissance française, s'occupent surtout du Maroc et ne s'adressent d'ailleurs qu'aux grands élèves ; nous utilisons méthodiquement le folklore local, notre dessin emprunte ses motifs aux arts indigènes, etc. Surtout nous évitons de heurter les coutumes et la religion, nous nous défendons de toute intention rationaliste, nous laissons place, dans nos emplois du temps, à l'enseignement religieux. En un mot, notre enseignement général chausse des babouches et va son petit train sans effaroucher personne, sans bousculer ce qui peut rester en place, sans badigeonner de bleu, blanc, rouge, la mosaïque charmante des médersa.

Il est vrai encore que, pour attacher nos élèves à la France et pour faciliter leurs rapports avec les Français, nous leur enseignons la langue française, mais pour attacher à la France sans détacher du bon sens, ce français que nous enseignons est tout usuel ; il ne fait appel qu'à des notions immédiatement pratiques, il ne loge pas dans l'esprit des indigènes, si différent du nôtre, une dynamite d'idées exotiques, que nous trouvons, nous, toutes simples, mais qui bouleverseraient soudainement les habitudes logiques de nos élèves et feraient d'eux de farouches et dangereux déséquilibrés. Aux petits, il fournit le vocabulaire de la vie domestique et du métier ; aux grands, il permet la rédaction d'une lettre d'affaires, d'un rapport ; à tous, il donne, grâce aux méthodes qu'il exige, des habitudes d'observation, de mesure, de précision ; il est non seulement utile pour la facilité qu'il apporte dans les rapports sociaux, mais proprement éducatif.

Ces quelques principes, rigoureusement observés du haut en bas de notre échelle scolaire, se traduisent par les institutions suivantes : pour l'élite sociale, des écoles des fils de notables, qui donnent un enseignement tout élémentaire, et des collèges musulmans, qui préparent aux carrières administratives et commerciales ;

Pour les classes populaires des villes, des écoles dites urbaines, qui sont destinées au préapprentissage manuel et dont les meilleurs élèves passeront dans les écoles professionnelles ;

Pour les classes populaires de la campagne, des écoles dites rurales, qui, pourvues de jardins et de plantations, sont destinées au préapprentissage de l'agriculture et de l'élevage et dont les meilleurs élèves passeront dans les fermes-écoles;

Pour la côte, des écoles maritimes, qui orienteront leurs élèves vers la pêche et la navigation;

Nous distinguons sans cesse, on le voit, entre le préapprentissage, qui incombe à l'école primaire et consiste surtout en une orientation de l'enseignement général vers les occupations locales, et l'apprentissage proprement dit, qui est confié à des institutions spéciales, ateliers placés sous notre contrôle ou écoles professionnelles. Mais notre grand souci, c'est que l'école indigène ne fabrique pas des bons à tout et bons à rien ; c'est qu'à sa sortie l'élève trouve tout de suite l'emploi de son activité et ne soit pas un de ces faux savants, un de ces déclassés, incapables d'effort utile et nourris de prétentions, qui, en d'autres colonies françaises ou étrangères, ont parfois fait apparaître l'enseignement des indigènes comme un instrument de trouble social.

A côté des Arabo-Berbères musulmans, au milieu d'eux, voici un autre groupement indigène : les Israélites ; tandis que ceux-là représentent un élément dominateur, mais d'activité ralentie, les Israélites constituent un élément d'allure humble encore, mais d'activité intense.

Ils sont d'origines diverses et représentent l'apport d'émigrations successives, dont la plus ancienne semble dater de la destruction du temple de Jérusalem, et la plus récente, de la grande persécution espagnole du XVIe siècle. Mais toutes leurs collectivités présentent au Maroc des caractères communs, qui sautent aux yeux et résument sous un aspect nouveau l'histoire de la malheureuse race pourchassée.

Plus indulgents que les autres peuples, les Marocains ont laissé les Israélites s'installer à demeure dans les villes, mais les ont parqués dans des quartiers réservés, dans des mellah, dont le nom seul évoque une étrange symphonie d'odeurs violentes. Rues tortueuses, étroites, encombrées d'immondices, chambres obscures où s'entassent des familles grouillantes, voûtes et casemates où jamais n'est entré le moindre

rayon de soleil et dont les pierres sont imprégnées d'humidité comme des éponges, cage étouffante, écœurante, anémiante : quel milieu physique pour une race qui déjà a tant souffert dans sa chair et que viennent affaiblir par surcroît les unions précoces, l'abus de l'alcool, la grossièreté de la nourriture ? Et comment s'étonner que dans les mellah on rencontre, parmi les tout jeunes gens, tant de boiteux, tant de difformes, tant de demi-aveugles, tant de misérables qui n'ont qu'une peau malsaine sur des os minces et contrefaits? Le relèvement physique, voilà la première besogne qui s'impose en faveur des Israélites du Maroc.

L'abaissement moral n'est pas moindre que la misère physique ; il est, d'ailleurs, le fruit d'une politique dûment concertée. En accueillant les Israélites, les Marocains ont agi à la fois par intérêt et par bienveillance naturelle, mais ils ont pris toutes précautions pour n'être point absorbés par les nouveau-venus. Ils leur ont imposé, à l'égard des musulmans, un véritable code de respect extérieur ; ils ont réglementé la couleur de leurs vêtements, leurs modes de transport, leur résidence, les manifestations de leur vie publique ; ils les ont sévèrement maintenus dans leur triste rôle de parias ; ils ont fait de leurs hôtes méprisés ces silhouettes sombres, peureuses, courbées sous l'avalanche toujours prévue des injures et des coups et qui ne se redressent un peu que dans l'ombre familière du mellah. Cependant certains de ces réprouvés, pourvus d'une exceptionnelle hérédité de patience et d'habileté, parvenaient à s'enrichir et prenaient dans la vie économique du pays une place discrètement prépondérante ; d'autre part, notre administration a fait cesser la pillerie périodique des mellah et garanti les Israélites comme les autres indigènes contre les exactions, les abus de pouvoir, les réglementations humiliantes. Et soudain un papillon sort de l'humble chrysalide noire, un papillon que grise la brusque lumière et qui, mal préparé à son bonheur, deviendrait vite un papillon nouveau-riche et jeune-israélite, en somme un très vilain et très gênant insecte. Une entreprise de relèvement moral pourrait, semble-t-il, atténuer cette transition pleine de dangers.

Enfin, la nonchalance musulmane et la sécurité française

n'ont pas permis à tous les Israélites du Maroc de s'enrichir. Il reste dans les mellah un nombre considérable de familles qui vivent misérablement et dont les haillons ne cachent nulle avarice. C'est que les Israélites n'ont guère qu'une corde à leur arc : le commerce, et que le commerce, pour demeurer possible, est profitable pour une minorité seulement ; c'est que, par défaut de liberté plutôt que par éloignement personnel, les Israélites se sont peu livrés jusqu'ici à des occupations vraiment productives et d'un rendement régulier, comme l'agriculture et l'industrie. Or, l'Israélite, une fois stabilisé, peut, comme tout autre, réussir dans ces professions paisibles et sûres : il y a là un moyen de le sauver de la misère matérielle et de lui rendre, avec le sens du présent, le sentiment de sa dignité.

On voit que les données du problème israélite sont fort différentes de celles du problème arabo-berbère : les uns, péchant par imprévoyance, se sont laissé déborder par la vie moderne, et nous devons faire passer en eux, sans compromettre leur équilibre, un renouveau d'activité ; les autres, condamnés à l'inquiétude perpétuelle par les tyrannies de l'histoire, pèchent par excès de prévoyance, s'épuisent à se garantir l'avenir par des spéculations qui, heureuses, les laissent inférieurs à leur fortune, ou qui, malheureuses, les replongent dans l'avilissement. Ainsi se dégagent les grandes lignes de notre devoir en ce qui regarde les Israélites du Maroc : les sauver de la misère physique et morale que des siècles de servitude leur ont imposée ; réparer leur dignité sans exalter leur orgueil ni exciter leurs appétits et varier leurs modes d'activité en vue du bien commun.

Il faut donc avant tout qu'à l'école franco-israélite une place très large soit réservée à l'enseignement de l'hygiène usuelle et à l'éducation physique. Il est nécessaire qu'un temps considérable soit régulièrement consacré à de minutieuses visites de propreté, à des mouvements de gymnastique, à des exercices de grand air, à des inspections médicales, à des mensurations et des pesées périodiques, etc... Il importe que des cantines scolaires soient organisées partout et donnent le goût d'une nourriture saine. En résumé, faire disparaître les tares physiologiques, substituer des individus bien plantés

à cette foule pitoyable d'efflanqués et d'obèses, tel doit être le premier objet de cet enseignement.

L'éducation physique, on le sait de mieux en mieux, est déjà, à elle seule, productrice de moralité; un homme dont le sang circule bien et dont l'estomac digère des cailloux est rarement un méchant homme, un mécontent, un égoïste forcené; mais, pour plus de sûreté, on doublera cette éducation physique d'une éducation morale tout aussi rationnelle. On s'efforcera de redresser ces échines courbées, mais en veillant à ce qu'elles ne s'écartent pas de la verticale en sens inverse ; à cet effet, tout l'enseignement sera comme enveloppé d'une morale virile, fondée sur le sentiment de la dignité personnelle et de la responsabilité, toute tendue au développement des qualités de modestie, de franchise, de droiture, de bienveillance ; on n'abusera pas des leçons de morale proprement dites, mais les mille incidents de la journée scolaire, les moindres manquements à la discipline, les chicanes entre camarades, les exercices de classe, serviront à loger dans la conscience des élèves quelques solides principes et peu à peu modifieront leurs habitudes.

Parallèlement à cette éducation morale, et pour la renforcer, on entreprendra une éducation esthétique des jeunes Israélites. L'intention peut paraître étrange et prétentieuse, mais il est aisé de la justifier : opprimés depuis des siècles, perpétuellement inquiets du lendemain, les Israélites du Maroc ont fait porter tout leur effort sur l'acquisition d'une richesse mobile, l'argent, qui ne craint pas les déménagements et risque moins que tout autre bien dans les pillages; ils n'ont jamais senti la possibilité d'une stabilisation durable, ils n'ont jamais connu une sécurité suffisante pour se livrer à des occupations désintéressées, pour se donner, comme les autres peuples, un art original, une littérature, une architecture; le sens de la beauté leur est étranger, alors qu'on le trouve très développé chez les Musulmans. Or, les goûts esthétiques sont nécessaires à l'équilibre moral ; ils détournent de la recherche des intérêts immédiats et de l'égoïsme ; ils entretiennent dans l'âme une noblesse dont s'imprègnent toutes nos actions.

Il semble donc qu'en cultivant chez les jeunes Israélites le goût désintéressé du beau, en habituant leurs yeux au

spectacle des belles choses, leurs oreilles aux caresses de la musique et de la poésie, on puisse leur faire admettre une conception nouvelle de la vie, ouvrir leur cœur à des émotions bienfaisantes et hausser leurs regards vers les horizons moins terre à terre.

Ainsi, tandis que, pour les Arabo-Berbères, on se préoccupe surtout de maintenir et, au besoin, de restaurer la tradition, tandis qu'on donne le pas à l'apprentissage de la vie pratique sur les acquisitions générales de l'esprit, — pour les Israélites Marocains on envisage une transformation complète des habitudes mentales, un renouveau de vie physique et de vie morale, une intensification de l'éducation générale. Ce qui ne veut pas dire, d'ailleurs, qu'on songe le moins du monde à toucher aux conceptions religieuses, aux coutumes, aux institutions traditionnelles, — toutes choses infiniment respectables et qui, loin de nous gêner, doivent nous aider dans cette œuvre de remoralisation.

Pour les mêmes raisons de relèvement, et aussi pour combattre la misère matérielle et la concurrence excessive, on s'efforce de donner à l'enseignement primaire israélite des débouchés assez différents de ceux qu'il avait jusqu'ici; sans doute aurons-nous, comme couronnement de cet enseignement, des cours commerciaux, où les adolescents prendront l'habitude de la comptabilité régulière et de la bonne foi en affaires, mais comme il serait intéressant d'endiguer le torrent des vocations commerciales et de diriger ces jeunes gens actifs, débrouillards, merveilleusement prompts à s'adapter, vers des métiers de production ! Bientôt de grandes écoles professionnelles feront des meilleurs élèves israélites des ajusteurs, des mécaniciens de premier ordre, des ébénistes ; qui sait même si certains d'entre eux, sûrs de trouver enfin la définitive sécurité de la terre promise, ne demanderont pas mieux que de peupler des écoles d'agriculture? Beaucoup d'Israélites marocains possèdent déjà de la terre, peut-être leurs fils songeront-ils à la cultiver.

Quant aux filles, on en fera d'abord de bonnes ménagères, propres et soigneuses, munies de solides notions de puériculture et d'hygiène, puis, à celles qui voudront gagner leur vie, on ouvrira des ateliers de couture, de lingerie, de brode-

rie, de soierie, etc. Comme les jeunes Musulmanes que nous attirons dans les écoles-ouvroirs et les ateliers de tapis, elles contribueront à l'activité générale et à l'enrichissement du pays, mais dans un domaine qui leur sera propre et qu'elles pourront étendre sans avoir à redouter la concurrence.

Après le vieux Maroc des Médina et des Mellah, voici le jeune Maroc, le Maroc des Européens. C'est de lui qu'on serait tenté de parler d'abord, tant est marquante sa vitalité, tant sa puissance de rayonnement apparaît supérieure à celle de l'élément indigène.

Il y a là un phénomène de peuplement tout à fait exceptionnel ; on dirait, vraiment, que l'Europe Sud-Occidentale ait attendu l'ouverture du Maroc pour y jeter d'un coup son trop-plein de population. En 1907, il n'y avait au Maroc, en dehors de Tanger, que quelques centaines d'Européens ; aujourd'hui leur chiffre dépasse 100 000, et chaque bateau apporte de nouveaux immigrants. Un pareil résultat n'a été atteint en Tunisie qu'après vingt-cinq ans d'occupation.

Ces Européens, bien entendu, ne sont pas tous des Français. A peu près la moitié d'entre eux se compose d'Espagnols, d'Italiens, de Grecs, etc., poussés au Maroc par l'appétit, et non point, en général, par le désir d'y représenter une idée nationale et de propager l'influence de leur pays. Il y a bien, parmi eux, quelques personnalités importantes, des commerçants de belle envergure, des industriels, mais la masse consiste en de braves gens de petite surface, ouvriers du bâtiment, ouvriers agricoles, tenanciers de boutiques modestes, qui travaillent dur, ont bon estomac et pensent volontiers que la patrie est là où le pain quotidien n'est pas une légende.

Ce sont des éléments d'une rare activité, d'un rendement certain, dont nous ne pourrions guère nous passer pour le moment, et qui sont susceptibles d'amélioration. Ce vieux bassin méditerranéen, autour duquel la civilisation a tourné depuis les origines comme l'ombre d'un cyprès autour de son fût, a vraiment produit un singulier peuple de colonisateurs, petits ou grands, mais toujours prêts à mettre la voile sur les pays neufs, acharnés à vivre sous le plus dur soleil, capables de grands labeurs et merveilleusement prolifiques.

Ces éléments étrangers, mais productifs, allons-nous les regarder de travers, les tenir à distance, chercher à les éloigner? Ou, plus machiavéliquement, allons-nous les utiliser à titre provisoire et avec l'intention secrète de nous en débarrasser le jour où nous pourrons nous passer d'eux? Une politique aussi défiante, aussi étroite, serait certainement fâcheuse, et il est même douteux qu'elle soit possible. Il y a mieux à faire, en tous cas, que de décourager ou d'employer incomplètement cet apport d'énergie : il faut l'absorber, le franciser.

Dira-t-on qu'un tel programme est une illusion de nation décadente? Mais l'exemple de l'Algérie et la crise de la Guerre sont là pour prouver le contraire. Avant le Maroc, l'Algérie a été envahie par toutes sortes de populations méditerranéennes qui semblaient fort éloignées de nos mœurs et de nos préférences nationales : peu à peu, cependant, ces réfugiés ont pris goût à nos modes d'activité, à la régularité et à la largeur de vues de notre administration, à la sécurité de notre vie coloniale ; ils ont senti, plus ou moins obscurément, la valeur propre du génie français, en qui l'ardeur méditerranéenne se tempère de réflexion occidentale et qui, comme tout ce qui est équilibré, séduit par son harmonie même ; puis, un jour d'août 1914, un jour d'angoisse où chacun a dû s'interroger franchement sur ses devoirs, il leur a fallu se demander comme nous si la France pouvait disparaître du monde, et pas plus que les vieux Français de France, les nouveaux Français n'ont hésité : d'un coup de poing ils ont enfoncé la chéchia, et ils sont partis, nous savons comment !

Les données du problème néo-français sont donc parfaitement claires : incorporer à la nation française, absorber dans notre culture et nos mœurs les divers éléments européens qui sont venus gagner leur vie au Maroc et qu'une incontestable parenté rapproche naturellement de nos conceptions et de nos goûts.

Pour ceux-là, nous ne prévoyons pas d'écoles à part, puisque nous les sentons plus près de nous que les autres, et que nous prétendons les absorber, les assimiler totalement. Pour la plupart, il est vrai, ils ne parlent pas français, mais la difficulté n'est pas grave, quand il s'agit d'enfants : au bout d'un an de fréquentation scolaire, le jeune Sanchez ou le jeune

Rinaldi vous chante la *Marseillaise*, avec un léger accent qui peut fort bien passer pour du provençal ou du gascon.

Tout le problème consiste, en somme, à attirer ces enfants à l'école et à les retenir. Rien de plus simple, quand leur gouvernement n'installe pas d'écoles à côté des nôtres, mais, même si cette concurrence se déclare, nous pouvons compter sur toutes sortes d'avantages : d'abord, la supériorité de notre enseignement, qui est incontestable, et que les parents savent fort bien démêler ; puis l'utilité de connaître la langue française en pays français ; enfin, nous pouvons recourir à des concessions, comme les cours de langues étrangères qui témoignent de notre largeur de vues, et à des appâts, comme les récompenses spéciales aux élèves étrangers, les cantines gratuites, l'apprentissage de métiers rémunérateurs.

Restent les vrais Français, les Français tout faits, si l'on peut dire, colons, commerçants, industriels, officiers, fonctionnaires, que la faim, en général, n'a pas chassés au Maroc, mais qui, dans notre pays casanier, où la vaillance se mêle étrangement à la crainte du lendemain, incarnent les traditions d'audace et le goût de l'aventure.

De par cette origine, ils sont déjà, en général, d'une qualité choisie : à part quelques aventuriers qui sont venus ici en passant par le Klondyke et l'Australie, qu'on retrouve partout où l'ordre ne fait que de naître et qui, d'ailleurs, s'éliminent d'eux-mêmes assez rapidement, les Français qui vivent au Maroc font apparaître, ou bien une exceptionnelle énergie, le désir d'une action utile, dans tous les cas, et désintéressés ou non, la clairvoyance, le mordant, l'esprit de sacrifice d'une avant-garde.

Ces vertus d'élite, il faut veiller à ce qu'elles se conservent intactes. Bien mieux, il faut les renforcer, les développer, les compléter, communiquer aux uns l'énergie physique et morale qui leur fait encore défaut, pourvoir les autres d'une culture d'esprit et de sentiment qu'ils n'ont pas reçue de leur milieu d'origine. En somme, les représentants directs de la France au Maroc n'ont le droit d'être inférieurs en rien aux autres éléments de population; c'est à eux que doit revenir, non seulement par privilège de conquête, mais aussi par droit de valeur

et de mérite, le rôle dominant dans l'administration et l'économie du pays; ils sont les chefs, les cadres tout indiqués pour les opérations de toute nature qui se mènent ici, et rien de ce qui peut augmenter leur valeur propre ne doit être négligé.

A vrai dire, cette formule très générale ne signifierait pas grand'chose, si l'on ne prenait soin de la serrer d'un peu plus près : à se laisser prendre, par exemple, par un souci de réalisation immédiate, on serait tenté de donner aux Français du Maroc une valeur surtout marocaine, c'est-à-dire d'orienter exclusivement leur culture et leur activité dans le sens de l'exploitation des ressources locales, de rompre brutalement avec les habitudes et les tendances métropolitaines, en un mot, de former des générations de Français marocains pour qui la France ne serait qu'une seconde patrie ; mais ce serait là dépasser le but et favoriser la naissance d'un particularisme local, qui subordonnerait vite à de petits intérêts l'existence du Protectorat. Au contraire, à prendre directement dans les conceptions métropolitaines l'idée de supériorité, on se contenterait de développer la culture intellectuelle des Français du Maroc selon les formules classiques, on les pousserait en foule vers les examens universitaires, on négligerait de les appliquer méthodiquement à la connaissance du pays, et l'on obtiendrait en fin de compte des échantillons nouveaux de ce type insupportable : coloniaux qui méconnaissent et méprisent les colonies et la vie coloniale, pionniers de pacotille qui traînent sous le soleil d'Afrique une mélancolie d'exilés et des jérémiades de malades imaginaires, bavards impuissants qui vivent à la surface du pays, qui ne voient rien, ne comprennent rien de ce qui se passe autour d'eux et pour qui l'œuvre admirable entreprise par la France hors de son territoire est une fantaisie politique.

Il y a donc un juste milieu à déterminer entre ces deux attitudes, et c'est pourquoi les données du problème français ne sont pas aussi simples qu'elles paraissent d'abord; elles peuvent, en somme, se ramener à ceci : donner aux Français du Maroc le maximum possible de valeur morale, intellectuelle et physique, de telle sorte que leur valeur sociale s'impose d'elle-même et leur réserve le rôle éminent dans tous les domaines de l'activité locale; les intéresser méthodiquement au déve-

loppement du pays, tout en maintenant fortement la liaison avec la France, de telle sorte qu'en travaillant au Maroc, ils ne cessent jamais de travailler pour la Patrie.

Sans doute sommes-nous obligés de maintenir une forte liaison entre nos programmes et les programmes métropolitains : certains de nos élèves rentreront en France au cours de leurs études, voire en cours d'année scolaire, et les familles n'admettraient guère qu'il y eût solution de continuité entre les cours du Collège de Rabat et ceux du lycée de Poitiers ou de Nancy ; d'autre part, beaucoup de nos élèves, même parmi ceux dont les familles sont définitivement fixées au Maroc, chercheront à passer par des écoles spéciales, Polytechnique, Saint-Cyr, l'Institut agronomique, etc., et nous n'avons pas le droit de les placer, sous couleur d'adaptation, en état d'infériorité à l'égard de leurs concurrents métropolitains. Nous demeurons donc, bon gré, mal gré, rivés au ban de la galère classique, et c'est peut-être dommage.

Pourtant bien des libertés nous restent : c'est à nous d'en user avec astuce, pour réaliser l'essentiel de nos intentions et pour éviter à la fois l'esclavage et la révolte. Par exemple, l'enseignement primaire n'est pas, autant que le secondaire, tenu en lisière par des programmes d'examen ; même dans le secondaire, il est mainte matière que le baccalauréat dédaigne et que nous pouvons traiter à peu près comme nous l'entendons ; enfin, les programmes métropolitains eux-mêmes prescrivent l'adaptation au milieu et nous laissent une marge appréciable. Si bien que, sans partir en dissidence, nous pouvons donner à notre enseignement français la forme et le fond qu'exige le bon sens.

L'adaptation au pays, qui commande ces diverses solutions, suppose avant tout, c'est bien clair, la connaissance du pays. Or, le pays marocain et ses habitants sont assez mal connus, sauf de quelques initiés qui se taisent ou qu'on n'écoute guère. On vit en général sur de fausses évidences, des racontars, des idées approximatives qu'on se transmet sans contrôle. On dit au nouvel arrivant : les Arabes font ceci, pensent cela, ou bien : le Maroc ne sera jamais que ceci, ou deviendra cela... et l'on conclut d'un ton péremptoire : on devrait, il faudrait,

si j'étais le Résident Général... Et ces discours, que le nouvel arrivant reprend à son compte, rappellent tout à fait les savantes manœuvres des stratèges de petit café.

Il semble, d'autre part, qu'un enseignement ainsi isolé soit condamné à végéter s'il ne se donne un couronnement scientifique, s'il demeure dans le sous-bois de ses menues besognes scolaires, s'il ne provoque tous ses membres et tous ses voisins à l'enrichir de connaissances nouvelles, s'il n'établit en lui un courant de sève descendante et montante qui l'épanouit dans sa ramure et le consolide dans ses racines.

C'est pour répondre à ce double besoin qu'on a prévu au Maroc, non point un enseignement supérieur (l'institution serait sans doute prématurée et risquerait d'être toute en façade), mais une organisation des recherches scientifiques relatives au pays. A l'Ecole Supérieure de langue arabe et de dialectes berbères de Rabat, sont venus s'ajouter un Institut des Hautes Etudes Marocaines, dont le fonctionnement rappellera à la fois celui des divers Instituts français installés en pays étrangers et celui du Comité des Travaux historiques et scientifiques du Ministère de l'Instruction publique, et un Institut Scientifique assez analogue à ceux qui existent dans les colonies hollandaises de l'Insulinde ou en Indo-Chine.

On peut donc espérer qu'à bref délai les principaux problèmes géographiques, ethnographiques, historiques, économiques qui restent en suspens seront posés en termes clairs et que la solution en sera poursuivie avec méthode. Le « milieu » physique et humain sera connu de mieux en mieux et l'école, entre autres institutions, verra nettement dans quelles voies elle doit s'engager pour ne produire que des effets utiles.

Jamais on ne se souciera trop vivement de l'adapter aux conditions locales : au lieu d'un programme par groupe d'écoles, c'est presque un programme par école qu'il faudrait dans les pays qui, comme celui-ci, s'ouvrent à notre action, et c'est d'ailleurs dans cette nécessité de concevoir et de suivre une « politique » scolaire que réside le principal attrait, l'attrait si puissant, de l'enseignement colonial.

GEORGES HARDY

D'APRÈS RENÉ LEYS[1]

René Leys s'excuse de m'avoir quitté brusquement :

— Il fallait bien, *mes* policiers hésitaient à *le* prendre. L'affaire est faite.

Et, négligemment :

— Oh ! une histoire de rien du tout : un eunuque accusé d'avoir un peu trop parlé et qu'on n'osait pas arrêter dans le Palais. J'ai pu faire donner mes policiers, ici. Personne ne le réclamera.

— Croyez-vous qu'on ait remarqué votre intervention un peu... vive?

— Pas du tout. Ils admettent d'un Européen toutes les fantaisies... Croyez-vous qu'un Chinois regarderait, en plein théâtre, ces femmes, comme nous?

Nous regardons en effet avec une insistance toute latine une loge de balcon emplie de visages connus, empâtés de fards et de blancs, lustrés de cosmétiques, et des poitrines engoncées de soie gris tendre et bleu mourant, de mauves crus, de vert « couleur du ciel après la pluie ». Ce sont nos belles de l'autre soir ; les jolies policières, étalant leurs grâces triomphantes à dix pieds au-dessus des fronts rasés qui houlent au parquet et à l'orchestre. C'est beaucoup plus charmant à regarder que la scène et ce neveu qui pleurniche toujours.

Non. Il est parti à bout de voix. Mais ceci, ceci que René Leys

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 mars et du 1er avril 1921.

me dit être l'apothéose du vieux drame déroulé huit jours durant, est tout d'un coup possible à contempler : voilà bien des couleurs, des formes, des lueurs et des gestes aux courbes magnanimes. Je ne veux rien comprendre à ce qui se passe là : des pétards éclatent comme un tonnerre familier, une foudre de cuisine... des génies paraissent dans la flamme et, tournant le dos, s'en vont tranquillement. Je ne sais point ce que cela signifie. Je regarde, je regarde... et voici un grand homme tout vêtu de rouge, masqué de rouge, qui, tenant un sabre dans chaque main, s'apprête à lutter terriblement, on ne sait encore contre quoi...

C'est une escrime pourfendant le vide ; un duel dont un seul combattant est visible ; ses deux poings armés jouent entre eux, s'évitent, s'attaquent ; les deux tranchants se croisent et s'esquivent... un choc d'acier? non : une pirouette, un bond, trois moulinets et, immobile, fixé par un coup d'orchestre, il dresse face au ciel son visage rouge, emprunté, ses deux bras dont les lames ont tranché des milliers d'écailles dans l'air. Cet air est peuplé de génies qu'il vient de mettre à mal, je le suppose... je le sens... j'ai raison, car voici l'incarnation, le défilé batailleur de ces génies qui commence... L'Homme Rouge...

— C'est, — me souffle dans l'oreille René Leys, — c'est le professeur des acteurs impériaux, le chef de la scène, au Palais.

Bien, bien. Je regarde. L'Homme Rouge est aux prises avec un incarné : un guerrier noir, caparaçonné de jaune, le visage atrocement peint, le dos hérissé de flèches de combat et de drapeaux, les sourcils relevés et prolongés du nez aux tempes... Un embonpoint de héros, — l'attitude rythmique et dansante d'un être invincible et terriblement sûr de lui.

L'escrime recommence : pas plus de chocs, mais des feintes, des sauts. Un silence d'armes effrayant dans le combat de l'orchestre de soie, de bois et de bronze déchaînés... Voilà : le guerrier noir et jaune est vaincu, blessé à mort : il penche la tête, reçoit le coup sur la nuque... puis s'en retourne dans la coulisse à petits pas, figurant dont la tâche est finie...

A un autre. Celui-ci est d'autre couleur. Non moins belle. Il combat plus vaillamment, mais il doit être vaincu de même : il reçoit le coup, il s'en va.

C'est ainsi que, par six fois, l'Homme Rouge aux poignets tourbillonnants fait des feintes, tourne et virevolte, pare un coup, en donne un autre et cependant, — est-ce fatigue réelle? est-ce parfaite attitude dans un rôle qui tuerait un de nos athlètes? — paraît faiblir, et peu à peu, devant le dernier ennemi, reculer.

Peu importe ce qui se pense et se passe là. — Pourtant, dessous ces gestes, s'il y avait, par aventure, un drame! — une action tendue vers un but! Si cela n'était que péripéties ménagées vers... je ne sais quoi!

Plus tard, j'interrogerai René Leys. Mais, de lui-même, il parle, et assez inopinément :

— Vous avez remarqué l'assaut du quatrième? Il a été d'un « mou ». Et il est arrivé un peu tard sur les « pointes »!

Il voit le spectacle en connaisseur. Pour moi, je regarde, je regarde éperdument.

Voici plus : les géants combattants de toutes les couleurs se sont tout d'un coup résolus en un seul homme, au visage d'argent, au visage bardé de lames et traits d'argent, le corps gonflé, le geste métallique... Celui-là, l'Homme Rouge reçoit encore son attaque, et le vainc.

Survient enfin le Génie au visage d'or; c'est un gros soleil porté sur des épaules, et qui danse en éblouissant.

Celui-là ne peut être dit vaincu : il éclate d'un coup de pétard qu'on lui jette sous les pieds, et s'en va, du même pas que les autres.

On peut croire le drame résolu : le héros rouge a triomphé; le voici, haletant, couvert de sueur, soufflant et hurlant sa victoire dans des cris...

— Est-ce fini? Déjà!

— Non, — dit René Leys, — attendez. J'espère qu'il sera meilleur dans sa défense contre les monstres.

Et, confidentiellement :

— Il a manqué la parade du « cinq ».

Je reconnais en René Leys le parfait habitué de théâtre; le drame qui se joue n'est rien : qu'il s'agisse de l'*Hamlet* humain de Shakespeare ou de l'autre si mignonnement travesti par Ambroise, qu'il s'agisse du grand dieu Brahma dans *Lakmé*-Léo-Delibes, ou de la grande soupe en famille de

Louise, apologie du Peuple Souverain, — le parfait habitué de théâtre néglige ces nuances dans le détail du livret, pour s'en tenir au fond : la vertu de la grosse chanteuse, le port de voix du ténor éculé escamotant une « attaque » difficile...

Mais... mais... quelle pénétration de la vie chinoise, — mieux encore, pékinoise, — ce garçon n'a-t-il pas atteint, pour rester sensible, au fort d'un spectacle à faire éclater les orbites, aux seuls dessous du théâtre où il me mène !

Moi, je regarde de plus en plus : voici les monstres annoncés. D'abord, un grand diable symétrique, s'inversant, bout par bout, à volonté, avec deux visages, mais non placés à la manière de Janus. On ne sait vraiment sur quels pieds ou quelles mains il peut danser ! L'Homme Rouge, un peu surpris, lutte avec un double à-propos.

Vient ensuite une boule vivante et ramassée, sans tête ni bras, qui se défend et se sauve en roulant sur son ventre total. Ensuite un monstre élastique dont les bras, le tronc, les jambes se dilatent pour frapper ou se ravalent pour éviter les coups. Puis, un monstre à tête de tortue, cuirassé d'écailles ; un autre qui figure un coquillage marin ; puis une roue inhumaine lancée sur les rais de ses bras et jambes multipliés par la vitesse... Enfin, ce Géant Bonasse qui va tout écraser, car il est deux fois gros comme les autres...

L'Homme Rouge prend son élan ; et, d'un formidable coup vertical, le tranche en deux du crâne à l'entre-jambes. Et je vois, je vois les deux moitiés gigantesques se séparer, clivées par une coupe abominablement moelleuse, sanglante et blanche ! — et partir en guerre, chacune de son côté contre le Héros Rouge, qui, de deux sabres, les bras en croix, tient en respect le monstre divisé... qui s'en va, comme les autres...

Je vais enfin respirer... Non. L'Homme Rouge, resté maître de la scène, n'ayant rien de plus à pourfendre, regarde autour de lui, défiant le vide, en proie tout d'un coup à une peur extrême.

Il est épuisé. Assis par terre, le torse penché, jambes écartées, il regarde et il a peur. Si l'on pouvait savoir de quoi ! Il a grand'peur. Il ne lutte plus... Il voudrait s'enfuir... il ne peut. Il saute sur lui-même... puis il tombe, se rassoit et

tout d'un coup se prend à s'agiter d'un épouvantable tressautement vertical.

— On ne dirait pas qu'il a cinquante-deux ans, — dit René Leys. — C'est fini. Mais avant de partir, laissez-moi...

— Attendez...

Il est insupportable aujourd'hui.

— Je vous ai promis de vous montrer le moyen que j'ai trouvé pour...

— Attendez. Vous êtes insup...

— Tenez : à droite, à toucher la scène, dans la loge du patron du théâtre...

Bon gré, mal gré, j'aperçois une femme mandchoue en grand costume; minaudant avec des gestes connus... Encore une... policière? Bien, bien.

Et je reviens de force au spectacle. Et je regarde ; je regarde éperdument. L'Homme Rouge, seul au milieu de la scène qu'il a pourtant vidée de ses monstres comme un ventre de poisson cuit, est au comble de son épouvante ! Assis toujours jambes écartées, il tressaute sur les fesses dans une mimique effrénée, impossible à expliquer, impossible à imiter... et retombe, et ne bouge enfin plus.

Cette fois, oui. Je veux bien m'en aller. Sortons vite.

Oh ! que ce grand air est bon !

30 juin 1911.

Il y a plus longtemps que de coutume, trois jours entiers. Je ne l'ai pas revu. Il a compris sans doute que ses leçons de pékinois m'importaient moins que ses leçons de vie pékinoise, qui ne peuvent, sans surmenage, se donner quotidiennement. Ou bien il mène en dehors de ma maison et de moi son jeu compliqué. J'en ai quelque jalousie. D'abord il me plaît. Je commence à l'accepter, voire avec la négligence affectueuse que l'on a pour celui qui se fait attendre de la veille au lendemain. Il me faudrait faire effort pour le peindre, si j'avais jamais à le peindre, et pourtant il est beau dans l'action, le mouvement libre dans l'air, à cheval, ou chevauchant une histoire au galop, avec moins de volubilité que de domination contenue de l'acte et de ce qu'il dit. Et il est impos-

sible d'oublier le persistant de son regard d'ombre, dilaté brusquement.

Comme si je l'attendais, j'ai fait disposer ce soir la grande chaise et mon fauteuil, dans ma cour, tiède du chaud soleil de tout ce jour... comme pour des confidences encore...

Autour de moi, dans le ciel, du tonnerre. Le tonnerre dans l'arène renversée... ; le tonnerre qui, depuis de longs jours, ne se résoud pas à fulgurer, mais roule dans le cirque horizontal ses courses de chars du bruit menant sans crever leurs manèges !

Je l'attends. Que peut-il perpétrer cette nuit? Qu'a-t-il fait de la nuit dernière? Je me surprends à l'épier avec la générosité d'un aîné prêt aux indulgences ; efficace bien plus qu'un père ! — L'épicier, là-bas dans sa lune de mélasse, peut considérément se reposer sur moi. Oui, monsieur, je veille sur votre fils. Du moins j'en compte plus jalousement que vous les absences... je crois le comprendre et l'aimer plus que vous.

C'est bien ça : j'aime ce garçon nerveux et décidé. Ce qu'il me dit est parfait d'anecdote et de ton. Ce qu'il fait, — ou bien me regarde peu, — ou fait partie de ce que j'ai décidé d'aimer le plus au monde : les gens qui vivent au Palais, successeurs — un peu éteints — de Celui qui régna et qui mourut au fond du Dedans du Palais ! Lui-même, qui les évoque, et les extériorise fait donc partie de mon plan du Palais. Ce raisonnement vient tout droit buter sur ce mur rebondissant ; j'aime amicalement ce garçon nerveux et vivace, cet animateur, ce montreur d'ombres...

... « Mon ami ! c'était mon ami ! » De quel ton il a dit cela, sur le propos du mystérieux disparu... le seul, le seul mâle, l'épuisé de plaisirs officiels, le maître d'eunuques et de femmes...

Et puis, quand il m'a raconté que le « frère de son ami, le Régent », il entendait le défendre contre tout, le sauver...

Pourquoi donc ne serais-je pas « son ami »? Il n'ose pas : quinze ans d'âge et les distances européennes... Il n'ose pas. C'est donc à moi de décider.

Quand il reparaîtra chez moi (s'il lui arrive jamais de reparaître...), je lui proposerai donc, logiquement, de devenir,

s'il le veut bien, « mon ami ». Je sais d'avance qu'il nourrira ce mot de toutes les vertus que j'y place...

Je sais que peu de gens auront jamais, dessous un ciel aussi lourd, échangé de telles confidences... Serait-ce du ciel qu'il me faut espérer la résolution de ceci? Il ne vient pas. La nuit est veuve. A des gouttes qui flaquent sur mes dalles, je sens enfin que toute la nue se détend, et qu'il pleut. — Il pleut enfin !

Alors, nu sous un vêtement de soie impalpable, de soie chinoise pour l'été, je reçois la grande averse, et, rafraîchi, je m'en vais — enfin — dormir, détendu.

16 juillet 1911.

Il est à peu près l'heure du dîner que je retarde inconsciemment tous les jours. Le voici qui se fait annoncer, et s'excuse avec empressement. J'excuse tout; j'ai tout compris : il se prépare un nouvel attentat. Après la bombe, quoi? le poignard? ou bien le...

Comme il s'agit peu de cela ! J'ai parlé vite : il achève froidement :

— Je suis très occupé par mes élèves. Nous sommes en pleine période d'examen. Soixante copies à corriger en deux jours !

Je m'incline, désappointé, devant le bon professeur revenu. On mange sans appétit par ce crépuscule brûlant.

Va-t-il, pour conclure, me prendre pour exutoire des amours de son père? pour témoin de sa carrière d'orphelin manqué répudiant l'auteur ingrat de ses jours?

Il m'épargne cette avanie... De nouveau, nous baignons dans le silence tiède de la nuit, et sa voix changée prend le timbre de fer d'une certaine cloche que je sais, rouvre une certaine porte que j'ai déjà franchie grâce à lui...

Il dit, comme en écho de mes paroles :

— Après la bombe, le poignard. Vous ne pouviez croire si bien dire. C'est arrivé voici deux jours... C'est... la véritable raison de mon absence... J'ai juré de ne pas en parler...

Il attend l'effet, sur moi, de ces mots. Moi, j'attends simplement la suite de ces mots.

— Sauf à des amis sûrs et qui m'aideraient au besoin.

Un ami... sûr ! J'exprimai déjà la décision d'être un ami pour lui. Et je suis sûr de moi, par principe (ou la vie serait impossible !) Quant à l'aider au besoin, — pourquoi pas?

Il semble que mon silence lui suffise, comme un aveu discret d'enrôlement.

— Maintenant, je puis vous le dire. Il y a longtemps qu'« ils » préparaient ça. Je n'eus la certitude que vingt heures avant... Enfin, c'est passé.

Et il soupire, s'arrête, reprend, parle parfois très bas. Quel minutieux et logique récit ! C'est vraiment d'une belle maîtrise policière. La jeune vierge de Ts'ien-men-waï, persistant à se refuser toujours, par ordre, au deuxième fils du Prince Ts'i, cet amant en expectative d'emploi multipliait les promesses : lingots d'argent fin, perles mortes, corail faux, nécessaire à toilette européen en métal anglo-exportation enfin voiture franco-pékinoise à quatre roues et à ressorts, toute attelée, signée du carrossier-maquignon bien connu. Rien n'y faisait. Tout à coup l'amoureux s'est décidé : il offrait à sa Pure et Belle Paracubine de devenir en se donnant à lui non pas concubine de dixième rang, non pas de cinquième, non pas de deuxième, pas même de premier... mais, princesse, mais bien mieux que princesse ! de devenir...

— Impératrice, — criai-je moi-même comme un hourra.

Je m'interromps. — Mais il existe une Impératrice ! falote il est vrai : Long Yu.

René Leys continue et convient qu'il s'en est fallu de bien peu. Sans doute devait-on, tout d'abord, se débarrasser du Régent. On avait trouvé l'homme pour cela. Et, pour gagner une nuit sur les bénéfices de l'affaire, le Prince annonçait à sa belle, avant-hier, que le Régent serait mort avant son entrée au Palais pour le Grand Conseil au matin du vingtième jour de la sixième lune.

— Donc, hier matin?

— Exactement.

Le reste s'enchaînait de lui-même. Prévenu dans le restaurant « de l'arc de Triomphe de l'Est », par l'envoi d'un certain mouchoir de soie rose, René Leys faisait donner aussitôt ses meilleurs policiers : pas un n'avait découvert la moindre trace irrégulière dans l'escorte de la garde désignée ce jour-là ;

pas le moindre indice dans les rues, pas le moindre fil, même électrique, sous les ponts...

Cependant, au moment où le Régent, descendu de voiture, passait à pied la voûte du Tsi-ming-Kong, on a remarqué, à deux pas derrrière lui parmi les gardes de la porte...

— Qui a remarqué?

René Leys ne s'arrête pas. *On* a remarqué un individu qui ne s'inclinait pas avec le geste d'un officier bien appris. *On* s'est précipité sur lui, on a fouillé ses manches et on l'a désarmé — car il portait un couteau de cuisine — et mis en prison, au secret.

— Et le Régent, quelle attitude?

Car il est toujours agréable de recueillir ce qui est dit face au danger...

— Le Régent n'avait rien vu : il va toujours les yeux baissés, ce qui est la démarche de cérémonie. Il a bien fallu lui rendre compte...

Je serais curieux d'avoir été celui-là qui lui annonça la chose... le danger. Ou encore celui qui, le premier, soupçonna l'homme au couteau, et se jeta sur lui. Qui était-ce? le chef d'escorte? suivrait-il le Régent jusque dans son Palais? Si c'est lui, je donnerais beaucoup pour avoir son récit, quand il sera bien ivre...

René Leys reste songeur un moment plus long que de coutume. Vais-je ignorer? Enfin, de sa bonne voix confidentielle :

— Oh! je n'ai aucun mérite! Il me suffisait d'être prévenu à temps. L'homme était reconnaissable à ce fait que son couteau dans la manche le gênait pour s'incliner. En lui prenant le poignet au passage comme pour l'avertir, j'ai senti qu'il cachait une arme. Quant à raconter la chose au Régent?... oh! personne ne voulait s'en charger. Il a bien fallu que j'y aille...

C'est donc lui. C'est vraiment lui. Mais, le Régent?

— Quand il m'a vu, en dehors de l'heure habituelle, il s'est douté... il est devenu vert. J'ai dit : « Ça n'a aucune importance, c'est fini. » Il m'a regardé. Je crois qu'il n'osait pas demander ce qui était fini. Il a compris que j'étais intervenu, et m'a serré la main.

— Comment, le Régent vous remerciait comme aurait fait Sadi-Carnot! Il sait donc donner une poignée de main?

— Je veux dire qu'il m'a serré le pouce, — rectifie René Leys. — Je lui avais appris pourtant à donner une poignée de main. Mais il oublie toujours quatre doigts.

C'est bien ça. Je sais ce qu'il me plaisait de savoir. Je tiens la main du Régent dans la mienne, ou plutôt hors de la mienne. J'ai la face du Régent devant moi. Cet homme, gonflé d'importance imposée, officielle... je n'ai rien à savoir de plus. J'ai vécu vraiment, un instant de la vie la plus intime du Palais.

Ce René Leys ! quel merveilleux metteur en scène ! Mieux : quel homme de théâtre ! Quel acteur ! Ce qu'il a joué n'est pas loin du dénouement le plus brave... non pas au moment où il s'accrochait à l'homme armé du couteau... Mais ces dangers avant le drame, et la vengeance, après l'attentat même avorté. Je voudrais, comme un bon juge, tirer immédiatement tout au clair :

— Qu'est-ce qu'on a fait de l'homme au couteau?

— En prison dans le Palais. Personne ne s'en doute.

— Qui est-ce? Un officier mécontent? Un fidèle du Prince? Un prince...

— Non. Un cuisinier auquel on avait fait des observations.

— Oh ! Comment savez-vous ! Il a tout avoué?

— Il n'a rien avoué. Il est payé pour ne rien dire. Il ne dit rien.

— Et la question?... Enfin, comment savez-vous son origine ?

— Par son couteau. Je vous l'ai dit, c'est un couteau de cuisine dont il avait l'habitude de se servir.

— Nous touchons à l'évidence même, à la logique éclatante de l'évidence. Rien ne remplacerait la certitude que voici : l'attentat, dénoncé vingt heures à l'avance par la belle policière et Vierge-Maîtresse ; la promesse de son futur amant, instigateur de l'attentat. Celui-ci, second fils d'un Prince fort bien en cour, est difficilement « accusable ». Nul doute qu'il n'ait obéi à des motifs d'un ordre très éminemment supérieur. De quel ordre? Quels furent ses motifs?

René Leys ne répond pas. Je persiste :

— Notez bien, si je vous parais indiscret, c'est que je songe à l'avenir : vous venez de sauver la vie au Régent. Vous avez

donc gravement déplu à ceux qui prétendaient la lui faire perdre. Vous ne craignez rien pour vous?

Ma question semble impliquer René Leys en une subite torture... N'y aurait-il point songé? Quel enfant? Décidément il faut penser à lui. Il faut veiller sur lui. Surtout, il faut prévoir...

— La police du Régent vous couvre-t-elle complètement?

— Non. Puisqu'on s'en prend à lui-même.

— Alors, d'où viennent ces « histoires »...

— Je vous l'ai déjà dit : du Dedans. Mais je tiens le moyen d'y pénétrer...

— Enfin!

— Je vous l'ai montré, au théâtre. Vous avez vu, dans la loge du régisseur, à droite de la scène, cette femme mandchoue...

— Il y en avait beaucoup au théâtre!

— Cette femme était un homme, un acteur!

— Eh bien?

Je m'étonne que mon grand policier se laisse prendre à une femme. Depuis que des touristes, des missionnaires et des académiciens parcourent la Chine, — le moindre journaliste n'ignore pas que les rôles de femmes en Chine, au théâtre, et parfois ailleurs, sont fort bien tenus par des hommes, plus fins, plus minces, plus élégants.

Mais il explique :

— Ce qui est remarquable en cet acteur, c'est d'avoir, lui, le premier, sous la dynastie mandchoue, obtenu de jouer en costume contemporain, en costume de femme mandchoue.

— Comment a-t-il obtenu?

René Leys prend un temps :

— En jouant le même rôle au Palais.

Et, de toute la nuit, je ne puis en tirer un mot de plus. Lui aussi, on dirait qu'il joue un rôle, et que son rôle est fini.

3 août 1911.

Cette fois, c'est à mon tour de lui raconter « mes histoires », (j'allais dire « mon roman » si le mot n'était décidément périmé par trente années d'abus et les viols répétés de l'école naturatiste), enfin... mon entrevue, ma causerie muette et à défaut

de souvenirs, mes « espoirs », le tout ayant pour objet la jeune dame Wang.

C'est donc chez elle, reçu par elle, malgré les coutumes et les rites, que je passai la dernière soirée. Certes, nous n'étions point seuls. Il y avait des fils, des filles et des gendres, des enfants de divers lits, mais — fort heureusement pour sa jeunesse — ne sortant pas du sien ! Ils se sont retirés d'assez bonne heure, bien avant le repas qu'il eût été inconvenant d'absorber en famille, femmes et mâles mélangés.

C'est donc à moi, l'étranger, qu'ils ont pieusement laissé le soin de commettre l'inconvenance.

Certes, j'espère bien, en son temps, ne pas y manquer. Reste donc, en présence, sur trois côtés de la table parfaitement carrée et laquée, — elle, moi, le mari. Je mets celui-ci le dernier. Non point, certes, par une ironie facile et usagée : on n'est jamais certain de ne jamais devenir mari, à son heure. Simplement, le brave homme tient, de lui-même, à occuper cette place. Il va et vient discrètement, parlant bas, très honoré de me voir ainsi à sa table, et franchement flatté... (combien, c'est à s'y tromper) de voir le soin que je prends au convoisinage de dame Wang et les attentions progressives de madame Wang pour moi.

Cela se borne, tout d'abord, à des échanges de bouchées : de menus morceaux de viande qui vont et viennent au bout des bâtonnets, d'une assiette à l'autre...

Chercheur « d'impressions », ou rédacteur en quête de copie, je ne manquerais point de noter les noms bizarres épinglant des saveurs et des nuances d'un fumet classique, très étudié, très commenté, très évolué. J'ai mieux à faire : la jeune maîtresse de maison, moins officiellement peinturlurée, plus intimement parée, se présente sous des aspects féminins enfin discernables.

D'abord, sa toilette de saison, — qui est l'été, — n'est composée que de lignes minces ; verticales mais souples ; droites, mais ondulées au moindre geste ; presque au moindre souffle. Une étoffe à peine opaque où l'air filtre et rafraîchit la peau : un tissu de crins légers, posés sur de la batiste. Une blouse à col échancré, tout rond, d'où part un cou sans anatomie visible, sans muscles et sans maigreur : une mouvante et vivante

colonne ronde, tout à fait le « cou du ver blanc ». Sous la blouse, des seins discrets, précis dans leur angle. Enfin des jambes indiscutablement longues. Je m'attarde, afin de mieux mesurer...

Après le repas, la nuit commence. La nuit, faite dans la meilleure société de promesses, d'aventures, d'essais et de refus. Certes, grâce au mari-professeur, mon entretien se prolonge. Madame Wang a compris déjà que rien de sa personne ne me déplaît et, — mieux que des mots bégayés et sans doute ridicules, — l'attention, la politesse exagérée, même européenne, que je lui prête, lui traduisent mes plus momentanés sentiments. Même, — le vin de roses ou de maïs aidant aux illusions brèves, — j'en arrive à me demander si la... suite serait possible (la nuit et le mari aidant) si, entre l'étranger, accueilli ou toléré que j'ai conscience d'être, et cette jeune femme mandchoue, si... quelque chose ne pourrait exister, au prix de gestes ou de mots, ou d'argent, — autre chose que ce qui se passe et va passer : un obscur état de désir ou d'ironie.

Ah ! si j'étais romancier, que la chose serait vite réglée ! Vite ! un 3,50 en 300 pages !

Mais je tiens à résoudre, même provisoirement, ce problème : un Européen, et, précisons, un Français nubile et normal, peut-il prétendre à la pleine possession d'une jeune Mandchoue, nubile également, puisque mariée officiellement et décorer cette possession du nom d'« amour » (sans préjuger des mauvais emplois supposables du mot).

— René, mon ami René, qu'est-ce que vous en pensez? Un Européen nubile et normal peut-il aimer une Chinoise? Exactement, une Mandchoue. Et surtout, peut-il en être « aimé »?

J'interpelle ainsi, familièrement, le confident muet de toute cette histoire. Ce confident semble n'avoir rien compris. Il s'étire, il bâille, il bâille à la fois de la bouche et des yeux, puis les contracte, les ferme, se réveille enfin comme s'il sortait d'un autre rêve que du mien et répond avec une négligence ennuyée :

— Je n'en sais rien.

Puis, sa voix change tout d'un coup. Il s'étire, se redresse, me regarde, avec un *certain* regard que j'ai appris à connaître. Et, lentement, profondément :

— Je vous remercie, mon ami, de m'avoir appelé votre « ami ».

C'est vrai. C'était à moi de décider. C'est fait. Ceci vaut bien une autre confidence ! Comme épanché tout d'un coup, il continue et se déverse :

— Savez-vous ce que le Régent m'a offert le lendemain du « coup de poignard » ?

— Dites.

— Une concubine.

— Bien choisie?

— Je ne l'ai pas vue. Je ne l'ai pas acceptée. J'ai dit au Régent que je ne pouvais la recevoir chez moi... Parce que... ça n'était pas dans les coutumes européennes.

Il rougit. J'insiste.

— C'est tout à fait dans les coutumes européennes.

— Je lui ai dit aussi que mon père s'en trouverait choqué. Et puis que les appointements dont je disposais ne me permettaient pas de la tenir sur un pied convenable.

Vraiment, René Leys est très embarrassé de cette « faveur ». Cependant, le Régent me semble avoir tout arrangé d'avance : la concubine offerte habitera, pour quelque temps encore, dans le Palais du Régent, où elle aura sa cour intérieure, réservée et tiendra sa cour.

En qualité d' « ami », je crois le moment venu d'offrir mes services. Pécuniaires, strictement.

— Dites-moi, si vous avez besoin de quelque avance... ?

— Merci, — répond assez froidement mon ami. — Le même soir on m'informait que mon traitement venait d'être doublé.

— Vos honoraires de professeur? Deux et deux, quatre. Quatre cents dollars par mois. Au taux actuel, un billet de mille. Ça va bien. Mes compliments.

René Leys me toise d'un seul chiffre :

— Deux mille taëls. Je veux parler de mes appointements comme chef de la Police secrète.

— Ah ! mes meilleurs compliments !

Ceci porte, en effet, au sextuple mes très humbles évaluations.

Mais ceci ne résout pas mon problème : une Mandchoue peut-elle, ou non, être aimée d'un Européen qui est moi? Peut-elle à son tour entourer cet Européen des gestes habituels qu'on étiquète traditionnellement « amour » par simple pauvreté de notre langue, réputée riche?

Décidément, je n'en saurai rien. Car René Leys, changeant de ton et de mesure, s'empresse de me parler de son père, des projets de son père... et... (horreur!) des amours, si cette dernière prostitution est possible... des amours déplacés de son père !

Il ne me reste qu'une défense : m'endormir ! ou feindre de dormir, sciemment.

15 août 1911.

Ensuite, je me souviens. (J'adopte malgré moi le style qui conviendrait si jamais j'écrivais ce livre... ce livre qui ne sera point, car ne vaut-il pas mieux le vivre?) Ensuite, voici des jours que les révélations récentes rendent ternes... René Leys est redevenu régulier dans son enseignement officiel, matinal dans ses levers (il est toujours debout avant l'aube), fidèle au montoir (c'est toujours la même bête qu'il sort, l'alezan qui l'a jeté huit à dix fois dans la rue...) — et me revient, son cheval éreinté, à sept heures du même matin qui l'a vu s'en aller, à l'heure précise où je m'éveille à grand'peine. Il se douche, se rhabille et repart, cette fois en charrette chinoise dont la mule a vraiment bonne allure. Il s'en va, évidemment à l'École. C'est tout juste l'heure de son cours d'Économie politique.

— Non! Je suis maintenant en vacances, — m'a-t-il répondu avant-hier.

C'est vrai. L'Université chôme depuis plus de quinze jours. Les examens de fin d'année sont achevés. Alors, où va-t-il? Et surtout d'où me ramène-t-il ces amis variables comme les phases de la lune, qui s'en viennent à un, deux, trois, jamais plus de quatre, me demander inopinément à déjeuner.

Ils seraient charmants et fructueux si j'avais un jour espoir de parler un peu de leur langage. Mais c'est d'avance à

s'arracher sept fois la langue de la bouche ! Ils éructent un son mécanique où je n'entends plus rien de l'accent du mandarin du Nord.

— Nous parlons shanghaïen, — daigne m'expliquer René Leys, qui semble, en ce nouvel aquarium verbal, se mouvoir autant à son aise qu'un poisson à gros yeux et quadruple queue, parmi les herbes apprivoisées de ma vasque !

Enfin, lui et ses amis se trouvent si naturellement en confiance, chez moi, que j'aurais mauvais gré à ne pas m'y sentir bien aussi. Au lever de table, la conversation devient tout à fait indistincte. De temps à autre, René Leys résume en deux phrases françaises, à mon usage, l'essentiel de ce qui vient, — peut-être — de se dire.

Mes hôtes s'en vont « après l'orage », qui, régulièrement, dans cette saison des « grands chauds », ne manque point de crever à une heure ou deux après-midi. Lui, n'apparaît plus de tout le jour et de toute la nuit, avant une heure que nul contrôle parternel ne pointe, mais, — si j'en juge par l'air entendu des domestiques, — s'approche excessivement du lendemain.

L'autre, en revanche, le Jarignoux, devient tout à coup trop fidèle : deux visites en un mois !

Celle-ci menace un peu fort de tourner à l'inquisition parentale. Sans doute a-t-il reçu de nouveaux avis du père : le veuf reconvolé s'inquiète toujours de son fils ! Et, pour lui rendre compte, ou plus exactement, « des comptes », M. Jarignoux désire savoir à quoi ce fils emploie son temps, durant les vacances.

Comme je réponds n'en rien savoir, le même inquisiteur insinue : que les Professeurs à l'École des Nobles sont payés pendant les vacances, et qu'« on » se demande ce qu'« il » peut faire de son argent.

Je décide de l'ignorer. Jarignoux comprendra peut-être et s'en ira.

Il persiste :

— Enfin, si je vous en parle, c'est de la part de son père, et dans son intérêt. Et dans le vôtre !

— ?

— On le voit constamment entrer et sortir de chez vous ! Savez-vous...

Il n'ose continuer... Il voudrait bien m'entendre l'interrompre : je me tais.

— Ce jeune homme, on le croirait noceur? Eh bien, monsieur, on ne lui connaît pas une « petite femme ».

Tout le monde n'est point polygame ! C'est un jeune homme rangé, ordonné. Voilà tout ! Je n'exprime rien... J'attends.

— Vous comprenez, monsieur, qu'il est délicat de le recevoir.

Je réponds avec simplicité :

— La Légation de France le reçoit. Et vous reçoit aussi, monsieur Jarignoux.

Il part en guerre.

— Le Ministre est payé pour. D'ailleurs, je renseigne : les derniers troubles du Seu-tch'ouan ont été signalés par moi.

Je médite mélancoliquement. Par fonction ou par ironie, le Ministre de France doit prier à sa table républicaine quelques gens qu'on enverrait volontiers à l'office... Il rompt mon silence :

— Alors, tout ce que je vous *en* ai dit, comme voisin et comme ami de *son* père... Ça vous est égal? Eh bien ! Eh bien !...

Je songe que par politesse et par discrétion le Ministre de France doit serrer la main à tous les Jarignoux qui ne se sont pas encore décidément compromis... Je tends la mienne. Il s'en va.

16 août 1911.

Oui... Et pourtant mon voisin, en s'en allant, n'a pas fait disparaître avec lui l'odeur des insinuations empressées qu'il apporte avec cette insistance. J'ai donc appris, bien malgré moi et je ne l'ai pas oublié, que René Leys n'a point d'autre commerce féminin connu de la renommée que ses visites aux chanteuses de Ts'ien-men-waï. J'ai goûté, et je puis en témoigner, de la professionnelle chasteté de celles-ci... Je dois donc reconnaître que toutes les apparences le condamnent. Et pas même chez lui la présence menue de la petite Japonaise « pour l'hygiène... ». Ce jeune homme est maladroitement

vertueux. René, mon cher René, tu es décidément imprudent ou bien mal guidé dans ta réserve juvénile... Faut-il, là-dessus, te conseiller, telle une mère le soir du contrat? Non. Qu'il se débrouille avec sa réputation.

Même ce tutoiement, éclos dans la liberté d'un soliloque, m'irrite, et j'en veux tout naturellement beaucoup moins à lui qu'à Jarignoux. Après tout, René Leys n'a-t-il pas le meilleur des prétextes à se désintéresser *des* femmes : une autre femme, une seule. Car il n'a point à s'en aller mendier, quérir ou payer à Ts'ien-men-waï, puisqu'il est possesseur, par ordre, au fond du Palais du Régent. Il est temps de s'inquiéter avec décence non seulement de la santé de sa jeune concubine, mais de la santé de ses amours avec la jeune concubine.

... J'hésite à formuler ma demande : une fois ou deux il a décliné des indiscrétions de ce genre. Enfin, la morale me paraît ici l'exiger :

— Dites-moi, cher, où en êtes-vous de vos amours avec... le petit cadeau du Régent?

J'attendais une rebuffade. Non. Mais sa réponse emprunte tout naturellement l'expression pékinoise.

— Oh ! pas encore ouvert.

Charmant ! et d'une précision bien placée ! Mais je voudrais savoir pourquoi. L'objet n'est-il point digne de son démaillotage? Doit-on craindre des précédents fâcheux? Une saveur ancienne? Peut-on savoir à quelques dizaines près l'âge officiel?

— Seize, à la chinoise, — répond exactement René Leys.

— Donc, quinze années de notre temps. Et elle est jolie?

René Leys se recueille, hésite, comme s'il ne l'avait pas bien regardée... puis :

— Vous vous souvenez du sixième fils du duc T'chang qui était auprès de nous au théâtre... à l'ouest, sur la même rangée? Je vous l'ai fait voir.

Je ne m'en souviens pas, mais tant pis :

— Parfaitement, un assez joli... garçon, figure allongée, grands sourcils...

— Non ! une face ronde et une petite bouche... Eh bien ! ma concubine a tout à fait l'air d'être sa sœur.

Pour peindre la future bien-aimée, quel besoin a-t-il d'évo-

quer des contours de jeune garçon gras? Je voudrais bien savoir quelle attitude a prise, à l'offrande, le petit cadeau vivant.

— Elle a voulu se cacher. Elle avait très peur. Le Régent lui a ordonné de rester près de moi. Elle s'est beaucoup amusée de m'entendre parler la langue mandarine du Nord. Elle m'avait pris pour un Mandchou né à Canton d'une mère portugaise. Je le lui ai laissé croire. Je ne devais pas me faire reconnaître même avec mon nez européen !

— Pourquoi pas?

— Et les domestiques? et la P. S.?

— C'est vrai. Enfin, rien de plus?

Une rougeur discrètement négative me renseigne. René Leys n'a rien offert de plus. Peut-être doit-il jouer pour elle le rôle immarcessible que « Indiscutable Pureté » assume là-bas dans sa retraite de Ts'ien-men-waï, vis-à-vis du deuxième fils du Prince... Peut-être, par ordre supérieur, doit-il demeurer inébranlablement fidèle?

Fidèle ; mais à qui? Par ordre... mais... par ordre... de qui?

Je vois bien à sa face redevenue mate et fermée... qu'il n'est point l'heure de poser à voix haute ce double doute...

Saurai-je jamais? Mais lui-même, en sa candeur, lui-même... sait-il?

25 août 1911.

Combien tout s'explique ! Combien tout s'enchaîne maintenant ! Des paroles qui d'abord pouvaient sembler maladroites se précisent comme un... calcul... comme une opération de banque ou de police... Ah ! je lui rends pleine justice à ce défenseur du trône, sinon de l'autel. (Car le Temple du Ciel est en jeu à chaque dynastie !) Il a su pénétrer justement « là d'où venaient les coups » !

J'avoue qu'il détient une bien singulière fortune ! Peu ou pas d'Européens — non, pas un, même un Jarignoux ! ne se flattera d'avoir ainsi été « employé » selon ses meilleures capacités, par ce gouvernement lucide malgré sa vieillesse !

— Enfin, mon cher ami, — n'ai-je pu m'empêcher de m'écrier... — enfin, vous me semblez occuper en Chine une place, un poste, une fonction où je ne vous connais aucun

prédécesseur historique... à peine un précurseur... ou deux. D'abord, ce vieux Marco-Polo...

Il m'interrompt, assez inquiet :

— Quel âge peut-il bien avoir?

Manifestement il ne connaît ni d'âge ni de nom cet exemple classique du Vénitien Comprador à la Chine, fils et neveu de marchand, marchand lui-même, puis hôte de la cour de Khoubilaï-khan, le Gengiskhanide, petit-fils du Khan des Forts, du Mongol Tchinguiz-khan, du Maître de la Horde d'Or. Il ne connaît point Marc Paul, citoyen de Venise, rentré dans sa patrie après dix-sept ans d'absence, les poches lourdes de richesses, la bouche si pleine d'aventures et de lointains et d'ailleurs que ses contemporains n'en voulurent rien croire, que personne « croire ne put ».

— Vous dites? — interrompt René Leys que mon français du temps laisse abasourdi, qui écoute, très flatté d'être comparé à un personnage inconnu.

Marco-Polo! fils de Nicola Polo! qui pendant plus de dix ans fut l'envoyé plénipotentiaire de l'Empereur d'Extrême-Asie, cependant que chez nous sa patrie se battait contre Gênes et Pise, que notre bon roi Louis guerroyait en Palestine. Et Marc Paul de retour voulut aussi se battre pour sa Patrie, et ayant été le Missus Dominicus, l'envoyé extraordinaire et plénipotentiaire du Khan à travers les espaces immenses, fut fait prisonnier durant six ans par les Génois, et grâce à cette opportune captivité, eut l'heur et le temps et le lieu de nous laisser un livre, la Grande Bible d'Exotisme, la Conquête des Ailleurs incroyables, sous le titre plus beau que tout ce qu'il contient : *Diversités et Merveilles du Monde*...

René Leys ne connaît point Marco-Polo !

Il ajoute :

— Et l'autre?

— L'autre? Eh bien : Sir Robert Hart.

Celui-là, il est impossible de l'ignorer quand on a mis son pied européen et respiré la Chine fade contemporaine... Le compliment est même un peu gros. J'attends de René Leys une dénégation modeste, une mise au point de ses mérites rapportés à l'œuvre foncière du petit commis des douanes anglaises devenu Grand Maître du Crédit de l'Empire auprès de la

finance internationale. Mais, certains rapports au début et du côté de René Leys, un... avancement plus rapide, j'en conviens.

Lui aussi, car il néglige carrément Robert Hart.

— Mon père le trouvait un peu faible, un peu trop entiché des Chinois... Et il parlait Pékinois comme un comprador de Shanghaï !

J'arrête mes comparaisons flatteuses et j'engage René Leys dans « la voie des aveux ».

— Et ce moyen dont vous m'aviez parlé, pour pénétrer à votre aise dans le Dedans?

— Quel moyen?

— Ce... cet acteur costumé en femme Mandchoue par grande exception... Voyons ! vous m'avez mené au théâtre exprès pour me le montrer !

— ?

— Mais oui, à gauche de la loge du régisseur.

— Je ne m'en souviens pas, — avoue René Leys. — Je ne peux pas vous avoir montré un acteur costumé en Mandchoue... c'est tout à fait défendu.

— Par exemple ! J'ai une mémoire impitoyable, indiscrète. Je suis sûr d'avoir enregistré tout cela.

Si j'étais franc, je dirais : d'avoir *écrit* tout cela. Je commence à le connaître comme un jeu d'esprit de moi-même... Ce brave petit René Leys, j'en arrive presque à deviner ce qu'il va me dire... ce qu'il me dit :

En effet, sa voix change tout d'un coup :

— Vous m'excuserez de n'être pas venu depuis quelques nuits. J'étais au Palais, et assez occupé... J'étais...

Il n'hésite pas :

— J'étais convoqué pour une audience.

— Une audience... de nuit? Mais le Régent ne couche pas au Palais ! Alors, le petit Empereur de cinq ans?

Il ne répond pas. J'insiste :

— Je ne vois vraiment personne autre que lui...

— Et l'Impératrice, — reprend modestement René Leys.

C'est vrai et assez peu galant. J'oubliais l'Impératrice actuelle... et pourtant, c'est moi qui la lui avais signalée ; et j'avais, pour la première fois, prononcé le nom. Depuis la mort en beauté féroce de la Terrible Douairière, Tseu-Hi, qui

sous son règne ou plus exactement sous elle, tua un mari, Empereur, un fils de sa chair, Empereur, un neveu, fait par elle Empereur, et gouverna plus fort et plus longtemps que l'autre concurrente d'Extrême-Occident, l'autre « Old Lady », Victoria, sa contemporaine ou à peu près. Depuis cette mort, les mots « Impératrice » et « Douairière » ne coiffaient plus rien d'existant (pour moi). Parfois, les gazettes locales enregistraient quelque geste rituel démarqué d'autrefois, un assez pâle édit brodé du sceau délavé de Long-Yu. C'est vrai. J'avais oublié l'Impératrice !

— La cousine du Régent, n'est-ce pas?

— Bien plus ! sa propre belle-sœur ! puisque le Régent est le frère cadet de l'Empereur défunt dont elle était la première femme...

C'est encore vrai. J'avais oublié aussi. Mais le cousinage me paraît ici plus grave, et d'importance politique moyenne : le Régent et elle étaient neveux à un degré plus éloigné de l'ancienne Douairière, l'un et l'autre portaient le même nom de Clan. Nom d'assez mauvais augure puisqu'une prophétie qui remplit les bouches mécontentes de Pékin assure que la dynastie finira « par les fautes du Clan Ye-ho-na-la ».

— Comment, mon cher Leys, vous ne connaissez pas cette « mauvaise aventure » attachée à la famille de vos amis?

Ce cher Leys répond avec sécurité :

— Les Ts'ing sont plus solides qu'ils n'ont jamais été et le Régent beaucoup plus habile qu'il n'en a l'air. Il accepte toutes les Réformes...

— Justement. Ceci me ferait peur... et les attentats...

C'est alors que j'en reviens à mon inquisitoire...

— Mais vous m'aviez dit pourtant que le dernier des attentats venait de l'endroit même du Palais où vous teniez à pénétrer... où il me semble que vous venez d'être reçu... Dites-moi, est-ce que par hasard en remontant de complice en complice, vous ne seriez point parvenu jusqu'à la « personne » qui vous appelait en audience? Alors, bien joué, mon ami. Ne répondez pas ! Vous venez de me rappeler fort à propos l'existence assez falote de l'Impératrice Long-Yu. Je pose que son mandat est doublement limité : par son insuffisance, par la majorité future du petit Empereur, — et aussi par la per-

sonne du Régent. Si Notre Dame Long-Yu est un peu ambitieuse, la personne vivante du Régent doit lui sembler peu nécessaire au bien général de l'Empire, et néfaste à son bien particulier. Donc, le Régent a mauvais goût à vivre encore. Si j'étais mélodramaturge, je n'hésiterais pas à imprimer à cent mille exemplaires que l'Impératrice Long-Yu « aiguisa elle-même le bras du meurtrier ».

Silence improbatif de René Leys.

Il me faut aller plus loin. Alors, dans une série de déductions serrées de plus en plus, je rassemble mes arguments, je précise : que le second, peut-être même le premier attentat, sortaient d'un coin du Palais où René Leys, ni même les meilleurs limiers de la P. S. n'avaient jamais pénétré... Que le chef des limiers, René Leys, venait au contraire d'y être appelé en audience ! Je concluais, — supprimant simplement les intermédiaires nombreux, — je concluais fort justement que l'Impératrice douairière Long-Yu était la seule responsable instigatrice des coups dirigés contre la peau tremblante du Régent (bombe et couteau)... Que le deuxième fils du Prince T'aï ne jouait là qu'un rôle de comparse, — peut-être payé... ou d'amoureux rétribué également en espèces, et non pas en nature ! Donc, j'accuse Dame Long-Yu d'être amoureuse du Fils de Prince qu'elle élèverait, après la disparition du Régent, au rang brusque d'Empereur consort, accordant pour la vie, à la petite chanteuse toujours vierge, le titre de laveuse de linge de nuit de noces, et à sa mort la consécration officielle d'un bel arc de triomphe que l'on réserve aux veuves exemplaires, aux vierges à tous crins, et dont les poteaux, enjambant les carrefours, laissent passer dans leur entrejambes toute la circulation de la rue.

Très fier de ma déduction policière, j'insiste pour que René Leys s'aperçoive de ma lucidité :

— Hein? Pour ne pas en être (encore), de la P. S., ai-je deviné? flairé? oui ou non?

L'air de René Leys est tel, que je l'entends d'avance me répondre, comme il fit une première fois, avec un appuyé cinglant : « Ah ! ceci est mon affaire ! » — Je répondrais : « En effet, mais pourquoi m'en parles-tu? »

Il reste muet. Il se renverse en arrière avec un port de tête

très alangui. Il me regarde. On dirait qu'il prépare une confidence amoureuse... Lui ! — Voilà qui renforcerait jusqu'au fiel les malveillantes suppositions de Jarignoux !

Il parle enfin :

— Je vais vous conter l'histoire de la première nuit de noces de « Kouang-Siu »...

J'interromps :

— Pourquoi l'appelez-vous « Kouang-Siu »? vous qui savez certainement son nom !

— Pourquoi voulez-vous que j'use du nom qu'il est défendu de...

— C'est vrai. J'accepte le pseudonyme. Alors?

— Kouang-Siu, quand on lui a dit qu'il devait épouser l'Impératrice actuelle, n'avait encore jamais vu de femmes...

— Jamais « vu »?

— Enfin, — commente René Leys, — il n'avait pas l'habitude... Il a demandé conseil à l'un de ses amis.

Ceci me paraît naturel.

— Et son ami lui a dit : « Quand toutes les cérémonies seront finies, vous vous trouverez seul avec l'Impératrice... »

René Leys rougit encore...

— Seul... on n'est jamais seul au Palais. Il y a l'introduction par les eunuques et les soins des suivantes... C'est pourtant ce que lui a dit cet ami... « Enfin, on vous avertira que tout est prêt. A ce moment, vous vous approcherez de votre épouse. »

René Leys s'interrompt.

Il me semble pourtant que nul conseil ne pouvait être formulé d'une façon plus classique, plus pure de langage, plus énergiquement à propos. Je ne vois rien à reprendre à cela.

— L'Empereur, désirant faire plaisir à son ami, en suivant son conseil, s'est approché de l'impératrice, quand on l'a averti. Mais alors, comme il avait un peu trop bu de vin pendant les huit à dix jours de fête, — il s'est endormi...

Je regarde avec admiration René Leys. Rien ne pouvait évoquer avec plus d'angoisse le fantôme disparu, l'Impuissant, l'Inachevant par raison d'État...

René Leys a-t-il vraiment conscience de la valeur de ce

qu'il dit? Et surtout, qui a bien pu lui raconter cela? Un eunuque? Une suivante ?

Lui demander d'où lui vient cette anecdote si conjugale? si spéciale? Jamais je n'oserais moi-même... D'ailleurs le voici de nouveau perdu dans un rêve alangui, les yeux noirs grands ouverts sous le ciel noir... Il n'est pas décent d'interrompre...

Il se redresse brusquement :

— Savez-vous combien m'a coûté ma première « nuit » au Palais?

Vraiment non ! je n'en sais rien ! Je manque de bases... D'abord, qui a-t-on payé?

Pour René Leys, aucun doute : il faut d'abord payer les eunuques.

Je fais un calcul rapide. Le dix pour cent est la formule habituellement tolérée par les Européens aux prises avec les valets chinois... mais ici, ces valets sont tous fonctionnaires et de très haut rang ! — Et puis, dix pour cent de quoi? — A tout hasard, je propose un chiffre que je crois considérable :

— Cent dollars !

Et je sens René Leys me mépriser; pour deux raisons : je me suis servi du terme économique de dollars, à peine les soixante-dix centièmes du vrai taël, de l'once d'argent fin, coulé en lingots naviculaires...

Or, savez-vous, à votre tour, le chiffre de taëls que René Leys a dû payer?

Trois mille quatre, poids comptant, — et simplement comme souhait de bienvenue, à la porte, comme droit de passe. D'ailleurs, les choses se sont faites avec une rigueur toute commerciale ; il en a le reçu en règle...

Et il me tend un papier couvert de caractères dont les abréviations cursives demeurent dans ma main peu efficaces à éclairer ce qu'il vient de me dire... Je regarde sous les derniers éclats de ma lampe qui saute, les files de caractères aussi mystérieux pour moi qu'une sténographie égyptiaque enveloppée d'arabesques hittites, cloutée de cunéiformes et regrattée par vingt archéologues !

Et, comme je relève avec stupéfaction la tête et veux lui rendre son papier, — un document précieux ! le reçu de trois mille quatre cents taëls d'argent pour une nuit première au

Palais, — je m'aperçois qu'il dort tout de bon et très sincèrement.

Je mets le précieux papier dans ma poche et renvoie au lendemain la suite et l'issue de cette belle « première nuit »...

28 août 1911.

Nouvelle aventure ! nouvelle histoire un peu vexante pour ma perspicacité. Comment ai-je pu comparer René Leys à Robert Hart et même à Marco-Polo ! Comment ai-je accouplé cet admirable fils d'épicier belge à ce petit commis anglais et au neveu des marchands vénitiens ! Je n'aurais pas dû lui dire : vous êtes aussi fort que Robert Hart et Marco Millioni ! Je lui fais toutes mes excuses. Il fallait dire : vous êtes allé plus loin, dans la pénétration de la Chine, que tous les Européens connus et à connaître... Vous avez atteint le cœur du milieu du Dedans — mieux que son cœur, son lit.

Et voici que ce roman secret et policier, — si jamais il m'incombait l'indécente hypothèse de l'écrire, — voici que ce roman vient tout d'un coup d'avouer son héros, véritable, authentique, vivant, en la personne de l'oiseau le plus rare de tous les romans bleus et roses des deux mondes, le Phénix ! Ce héros est une héroïne. Ce phénix est femelle. Déjà, j'en ai trop dit. Tout lecteur chinois de ces notes a dû comprendre : mais, ayant compris, je doute qu'il ait fait comme moi, qu'il ait cru. Il faut avoir la foi réceptrice d'un voyageur étranger épris de ce pays pour admettre sans scrupule ce qu'un lecteur indigène déclarerait sacrilège, immoral, scandaleux, incorrect, inhabituel.

Pourtant, combien tout ce qui suit devient logique et nécessaire ! inévitable ! Des paroles qui pouvaient tout d'abord sembler maladroites se précisent, — et je lui rends justice, pleine justice à cet amoureux triomphant ! à ce René Leys vainqueur ! Quelle revanche de l'assaut des Légations de 1900 ! Il vient d'assiéger et de vaincre le cœur impérialement clos, la personne triple et quadruplement enceinte, l'Inexpugnable, la Mère de l'Empire, l'Aïeule des dix mille Ages !

C'est même ce dernier détail qui me fait croire au miracle d'amour : la différence de condition sociale ou de race s'abrogeant sur une simple différence d'âge, surtout à rebours. Si

je compte « historiquement », Dame Long-Yu possède à elle toute seule trente-huit à quarante ans ; lui, pas même dix-huit. Les probabilités chronologiques sont fortes !

Et d'ailleurs, je tiens le document. Il semble qu'à chacune de ses nouvelles aventures, à chacun de ses nouveaux avatars, René Leys ait soin de me fournir galamment les raisons de croire : voici trois jours, c'était le reçu en règle de cette « Première Nuit ». (Il faudra bien me décider à le lui retourner : il en aura sans doute besoin pour marchander la seconde). Aujourd'hui c'est un poème en prose; une sorte d'épître lyrique. (Le papier en est d'ailleurs parfaitement ridicule : des fleurs simili bleues sur un vert et rose sentimental, une enveloppe moirée crème et beige alanguis.) Cela commence par :

« Mon cher Victor... (déjà?) Je m'autorise de nos conversations antérieures pour te tutoyer en prose à la chinoise comme font en vers les bons amis. Je t'écris pour te dire que tu avais parlé juste; puisque tu m'avais demandé : est-ce qu'une Mandchoue peut aimer un Européen et en être aimée? permets-moi de te dire que c'est possible et que je le ressens. Puisque tu t'intéresses à tout ce qui *La* touche, comme moi (« la » est relevé de la majuscule impériale), je m'empresse de te communiquer tout ce qui suit. Hier, trouvant qu'il faisait trop chaud, Elle eut l'idée de se promener *ensemble* (*sic*) sur la « Mer du Sud ». C'était le soir. Les derniers rayons du soleil doraient le sommet de la Tour Blanche, et une légère brume couvrait le lac. Je *me* revois encore, habillé en mandarin de quatrième classe, assis près de sa chaise, derrière laquelle se tenaient deux eunuques et trois dames d'honneur, abandonné dans mes pensées au doux balancement du bateau impérial. Tout à coup j'entendis derrière nous des coups de gong et de tambour ; c'étaient des eunuques qui suivaient dans une autre barque, chantant des airs antiques, sans aucun rapport avec ceux que j'ai appris au théâtre de Ts'ien-men-waï, mais qui n'en charment pas moins.

» Quand nous descendîmes de bateau et que nous nous retrouvâmes plus seuls dans la chambre orange, Elle me montra une poésie qu'elle avait composée en m'attendant et qui disait :

» *Pourquoi l'aimé ne peut-il pas rester éternellement auprès d'Elle?*

» *Le poisson et sa femelle nagent bien ensemble dans le lac aux eaux colorées de cinq couleurs par les feuilles des dix mille arbres qui se mirent* (sic) *sur ses bords...*

» *Le paon et la paonne volent pourtant plume à plume dans les airs embaumés.*

» *Mais je crois l'apercevoir : une douleur bien connue fait tressaillir le sein du Phénix.* »

(Le reste en prose, moins poétique, et tel un commentaire :)

» Juge, mon cher ami, de la tristesse que j'éprouve à me retrouver le lendemain matin, faisant mon cours d'économie politique! Ma classe est au premier étage du bâtiment de l'ouest et de mes fenêtres on aperçoit les toits jaunes des Palais Impériaux... Je ne puis m'empêcher de penser que c'est là qu'habite Celle avec qui je causais la veille...

» Qu'en dis-tu? Ceci fait-il bonne figure dans les « documents » et souvenirs que tu cherches sur Lui?

» *P.-S.* (J'allais lire « Police secrète...) Post-Scriptum : N'oublie pas surtout de déchirer cette lettre! »

... Voilà qui est fait.

4 septembre 1911.

J'ai eu tort. J'aurais dû la conserver, cette lettre... première ou tout au plus seconde. Voici la troisième. Il serait fructueux de comparer les premiers billets d'excuses qu'il m'écrivit. C'était gauche et enfantin. L'écriture reste encore indécise, mais avec des barres, un appuyé, des majuscules qui n'étaient certes pas ainsi dessinées et d'ailleurs que je reconnais fort bien : cet M aux deux jambages durs et verticaux, ce V prolongé d'un trait horizontal, cet S certainement lancé de bas en haut... je sais à quelle écriture il vient de les emprunter : à la mienne. Voilà qui est, tout à rebours, surprenant ! Je constatais l'influx chinois, découlant de ce maître en vie Pékinoise. J'étais loin de me croire exercer une action calligraphique et sournoise sur lui. Elle est flagrante. Je relis curieusement ce billet, malgré sa banalité :

« Mon cher ami, j'ai un conseil à vous demander. (Prosaïquement, il a repris le « vous ».) Voulez-vous que nous fassions

de bonne heure, demain, une promenade à cheval? Je crois bien que nous en avions parlé... Je vous serre la main. — René Leys. »

C'est vrai ; nous avions convenu d'une promenade à cheval, un matin, de très grand matin. Mais qu'est-ce donc qui importe : la promenade ou le conseil à lui donner? Sur sa vie officielle chinoise? D'avance je me récuse : il semble la conduire assez loin. Sur sa vie officieuse? Attendrait-il les avis qui ne manquent jamais aux jeunes mariés. Ou s'il a dessein d'être fils rancunier, va-t-il falloir lui dicter des « remontrances irrespectueuses à son père »?

Demain...

... Sans m'avoir laissé l'heure décente du réveil, il est là. Déjà ! Un grand beau jour mais on devine encore à peine s'il fera bleu clair ou cendré de plomb ! Lui me prédit que le temps sera merveilleux. Il respire le dehors et l'air froid... Il m'enlève... nous voici dans la pleine campagne, à travers les champs de sorghos aux tiges plus hautes que nous en selle ; — au long des canaux pleins d'eau tiède de l'été... — à travers toute la plaine qui, de la mer aux montagnes, contient ma ville Capitale, la soupèse, la porte, l'entoure, l'abreuve et la nourrit !

Ce n'est rien de tout cela qui l'occupe... Il choisit son moment, me prie de mettre les chevaux au pas (il est bien temps ! nous sommes partis à un train de trois mille mètres, haies), et répète les termes de sa lettre.

— J'ai un conseil à vous demander.

— Entendu.

— Je voudrais savoir ce que vous feriez à ma place.

Qu'il me permette tout d'abord de m'y mettre, à sa place. Quelle est-elle, exactement?

— Vous vous rappelez *de* cette concubine?

(J'ai fort envie de reprendre mon professeur. Vous rappelez-vous *cette* concubine... Il est Belge et manifestement ému : double excuse...)

— De cette concubine que m'a offerte le Régent...

— Oui.

— A ma place, qu'est-ce que vous en feriez?

Comment ! Ça n'est pas encore « fait »?

— Je ne veux pas dire... (Il rougit.) Enfin je ne sais pas s'il faut l'accepter officiellement.

— Acceptez, croyez-moi, acceptez au moins officieusement. Vous m'avez dit que cette offrande n'est déplaisante ni d'âge ni de formes. Auriez-vous alors des raisons... politiques?

Il saisit la perche que je lui plante.

— Oui, des raisons « politiques ». Elle ne le permettrait plus.

Il a donné au pronom « Elle », la même majuscule impérialissisme qui se réserve rituellement à « Lui », avec l'inflexion de la voix équivalant au levé respectueux des deux poings réunis...

Et il se renferme dans le silence tardif qui suit d'ordinaire les moments où l'on feint, après coup, « d'en avoir trop dit ».

A mon tour de partir au galop. J'ai besoin de détente, de joie vive ! je suis follement gai. Il vient de me confirmer si crûment, si franchement l'aveu poétique de la lettre... Quel brave enfant ! Seul, j'aurais mis dix ans à entre-bâiller la porte basse dont il m'ouvre les deux vantaux.

Quand je m'arrête un peu essoufflé, je le vois à la hauteur de l'épaule de mon cheval, me répéter d'un air attentif :

— Qu'est-ce que vous feriez à ma place?

— A votre place, je me féliciterais d'abord d'en être arrivé là... Et puis j'essaierais de tenir le plus longtemps possible : les audiences de grande Dame relèvent d'un protocole assez capricieux... Et j'attendrais avec confiance qu'après m'avoir ouvert la porte au nez, on me la referme au derrière...

Oui, c'est bien ce qu'il fallait lui répondre... Il ne faut pas lui laisser monter ce grand cheval : Amour d'impératrice. Le sport est un peu trop près de l'écurie. Il faut surtout l'empêcher de prendre ceci très au sérieux. Je vois clair et mon conseil aura du bon : l'Impératrice a daigné tromper son veuvage en s'égayant de la présence auprès d'Elle, — pour quelques nuits, — de ce jeune Européen vêtu d'un contour de peau « romantique ». (Il est vraiment beau, même à la chinoise, — à l'exception d'un nez que j'estime parfait et qui doit ici passer pour une trompe, mais qu'Elle lui pardonne sans doute comme un signe de race; une princesse pardonne à son singe

favori de posséder une vilaine queue poilue, de grimacer et de mordre, pourvu qu'il l'aime.)

Mais lui, avec une ferme précision, remet toutes choses à leur point. Il ne s'agit pas de se préparer à quelque disgrâce (il me semble bien sûr de son fait). Et je comprends tout : le débat n'est ni tragique, ni biblique, ni comique, encore moins appassionné sur le mode hugolâtre, mais ressortit tout entier au programme qu'il professe à l'École des Nobles : Économie politique ; je veux dire à la fois politique générale et avarice privée; le tout résumé dans cet aveu définitif :

— Je ne peux pas Lui déplaire : c'est d'Elle que dépend toute ma situation !

Donc, au fond de tout ceci, le traitement mensuel, augmenté ou supprimé ! Rien de plus : le peu d'amour qui par extraordinaire aventure s'était glissé entre l'amante millénaire et son jeune concubin, — ce peu d'amour n'existait pas.

Pour la première fois, ce garçon m'a déçu.

10 septembre 1911.

Il est vrai qu'à bien réfléchir, plus encore à bien compter, la « situation » en vaut la peine. Que son père se rassure entièrement sur l'avenir et le présent de son fils : il m'annonce aujourd'hui à déjeuner, coup sur coup, qu'il est autorisé à porter la « veste de cheval », et qu'il est nommé Grand Trésorier Payeur de tous les Princes du Dedans !

Je ne sais de quoi il convient de le féliciter davantage; le port de la « veste de cheval », du Ma-Koua, est sans doute un honneur extrême : la « veste » en question est un véritable vêtement de couleur jaune, mais comparable, si j'ose dire, à un chapeau, au couvre-chef que les grands d'Espagne gardent noblement sur la tête dans certaines églises où ils entrent, comme la veste à cheval. René Leys en est fier, car seuls jusqu'ici quelques Princes du Sang et les Ducs au Casque de Fer, et quelques anciens conseillers chinois, ont porté cet habit jaune... Et le grand Tuteur Untel, et le Prince Mongol Untel et Untel, et le Vice-Roi des deux Hou et d'autres encore, n'ont jamais, jamais pu l'obtenir.

C'est bien cela : la qualité rare de la vertu de cet « ordre » consiste éminemment dans le mépris de ceux qui le possèdent

pour ceux qui l'ont manqué de peu... En quoi cette « distinction » ressemble à tous les ordres du monde...

L'autre titre est bien plus pesant, plus sonnant. René Leys est prêt à me chiffrer les mensualités qu'il devra désormais compter lui-même à chacun des Princes. C'est ainsi que ce brave « Pou-louen », bien connu des joueurs de billard européens et cependant ex-futur héritier du trône par son ancêtre direct, Tao-Kouang, dixième Empereur, « Pou-louen », « émarge » pour onze mille taëls à chaque lune. Le Régent, pour cinquante-cinq mille...

— Quant à la Douairière Long-Yu, outre sa cassette particulière, savez-vous ce que lui rapporte le titre qu'elle porte ? Long-Yu !

— Oui, oui, on l'appelle Long-Yu.

— Ce n'est pas un nom ; c'est un titre, offert du bout du pinceau du Régent ; un titre qui la met au-dessus de toutes les vieilles concubines T'ong-tche... Eh bien ce titre lui vaut dix mille taëls... *de plus* tous les mois.

Je feins l'éblouissement : deux mots, deux caractères honorifiques, ont-ils donc à la Chine un si grand pouvoir financier? Je comprends que la *situation* de René Leys soit solide ; je totalise et je conclus :

— Vous me paraissez en bonne posture. Vous voilà donc en même temps ami du Régent et... ami de l'Impératrice. Vous réconciliez à travers vous la dynastie... C'est un grand service rendu... Comment l'ont-ils reconnu?

Il me répond avec modestie et précision :

— J'ai reçu l'avis que mes appointements étaient portés à quatorze pour cent...

Certes ! je ne me risquerai pas à demander « quatorze pour cent » de quoi ! Cela doit être extraordinaire. Je félicite en toute confiance...

20 septembre 1911.

Et pourtant, aucun doute : il aime et il est aimé. Ce n'est plus seulement ses majuscules qui se redressent et prennent tournure virile. Mais son air d'enfant aventureux s'est changé en un contentement rassis, très satisfait de soi-même... un peu replié aux lendemains de grande audience... Il semble

que quelque chose se soit décidément développé, transformé, révélé...

Serait-ce... Et tout d'un coup ce scrupule me prend : l'Impératrice aurait-elle été pour lui non seulement *une* amante après quelque autre, mais... qui sait... la Révélatrice? L'Initiatrice? Bien des choses me le feraient supposer. Il est délicat de le presser là-dessus. Il est vrai que la poésie, bien entendu, permet toute licence. Et ce que l'on ne doit exprimer en paroles vulgaires demeure toujours possible à renier... Lui-même, en me faisant sous forme de lettre poétique l'aveu de la « Première Nuit », m'invite à prolonger la correspondance sur un mode équivalent.

Donc je compose et recopie avec grand soin sur papier filigrané de fleurs pâles, transparentes et indiscrètes, le poème suivant :

» *Le jour nocturne où le Phénix-femelle reçut dans son nid le fils de l'Aigle étranger,*

» *Qui des deux a tressailli d'amour ou d'ignorance? La Phénix, ayant par devers elle une déjà longue existence, sait tout, — et bien des choses encore.*

» *Mais le fils de l'Aigle veuf vient à peine d'ouvrir ses ailes : il bat à coups précipités ; il succombe.*

» *Lequel des deux ouvrira pour l'autre le sein bienheureux ! Si ce n'est elle-même, la Phénix éternelle, maternelle,*

» *Qui l'accueille, qui le garde, qui le reçoit comme un hôte dont on précède, dont on provoque tous les pas !* »

J'aurais beaucoup aimé écrire d'un seul jet de pinceau ancien, en style coulé dans le bronze des vieux caractères « Tchouan », ce petit poème que j'ose affirmer « de circonstance ». Je dois me contenter de le retraduire en français, d'un chinois qui ne fut pas. Je m'abstiens de le commenter, — il me paraît assez clair, — et l'expédie par la poste à l'adresse de M. René Leys, professeur à l'École des Nobles. S'il comprend, il me répondra. Ceci n'est pas très insultant : j'ai mué, par licence permise, le fils d'un épicier en aiglon !

26 septembre 1911.

Il a compris, mais il n'a pas répondu. Loin de me retourner un poème qui reprenne les mêmes rimes (comme

il est d'usage), et qui leur fournisse un écho, il m'a dit gentiment, familièrement, ce premier soir où nous nous retrouvons comme au début de notre intimité amicale, chez moi, face à la nuit qui dans son noir brave l'honnêteté, il m'a dit :

— C'était bien composé, votre petite lettre chinoise : on aurait dit des « caractères accouplés se faisant vis-à-vis ». J'ai saisi l'allusion historique... C'est bien Elle qui m'a...

Ici, un verbe bien français que je me refuse à noter, purement par décence chinoise.

J'ai donc pressenti ou calculé avec exactitude. En termes précis et policiers, « la Vierge s'est enfin accordée au Prince » (si l'on invertit les sexes dans cette proposition). C'est parfait Mais lequel des deux dois-je féliciter? Elle, d'avoir choisi avec goût en dehors de sa race? Lui, d'avoir été choisi par Elle? Le voici chef de la Police secrète, et amant officieux de Celle qui ne doit point en avoir d'officiels ! Ami du Régent ! Titulaire d'une jeune concubine offerte par le dit Régent ! Endossé de la veste de cheval ! Bref, un jeune homme très « arrivé » avant même l'âge d'homme. Par conséquent... heureux?

Il hoche la tête avec beaucoup de gravité.

— Non. J'ai des ennuis. Les provinces du Sud m'inquiètent.

Et, sur un ton de profonde confidence :

— Il y a ce Sun-Yat-Sen...

Là-dessus, je puis vraiment le consoler :

— Non, mon cher. Ne vous alarmez plus. Sun-Yat-Sen ! Vous n'y pensiez même pas, l'autre jour, quand je vous en ai parlé. Avouez-le : je vous ai mis à l'oreille cette puce cantonaise. Dangereux? Tenez : comme cela.

Et de mon ongle du pouce droit, j'écrase sur celui du gauche un parasite imaginaire. Je termine en soufflant :

— Que la dynastie en fasse autant, et voilà l'insecte et sa démangeaison révolutionnaire passée... et de nouveau de bons jours de règne et de bonnes nuits... d'amour. Au reste, vous ne m'avez jamais parlé des vôtres qu'en termes si poétiques qu'il m'a fallu inventer le réel. Pourtant, vous n'êtes pas là qu'en Esprit. Du côté « chair », que se passe-t-il?

— Il y a le protocole, — répond, sans rougir apparemment, le jeune homme ainsi mis en cause.

Je voudrais bien, sinon répéter ce protocole, qui, dans ses gestes principaux me semble remonter à la plus haute antiquité, du moins en connaître les nuances...

Il s'y prête et du meilleur gré du monde. Même il devance ma première question :

— Comment je pénètre au Palais? Mais sous un costume de Princesse Mandchoue.

— Ah !

— ... Que j'échange à l'intérieur des murailles pour un costume de mandarin de quatrième classe.

— Ah ! tant mieux ! Oui, je préfère vous imaginer homme. Et alors?

— Alors, le vieux Ma, vous savez, l'eunuque en titre qui a succédé à Li Tien-Ying qui était l'amant de la Vieille, — il vient lui-même me faire passer les autres portes jusqu'à la cour du Palais de l'Est, où les eunuques de service aux appartements me reçoivent.

— Comment vous reçoivent-ils?

— Ils ont toujours un mot délicat. La dernière fois, ils m'ont dit : « Notre Maîtresse vous attendait spécialement ce soir ! »

— Délicat !

— Je les paie bien. Savez-vous combien la nuit dernière m'a coûté?

— Non... je ne me hasarde plus aux comptabilités de ce genre.

— Cinq cents taëls !

— Pas plus? Il me semble que c'est beaucoup moins cher que la Première Nuit. Le tarif serait de mode « décroissant »?

— Oui. J'avais d'abord payé cinq mille...

— Pardon ! Trois mille quatre. C'est noté. Je m'en souviens à une sapèque près...

J'en ai même le reçu, — ajouterais-je, si, depuis qu'il a bien voulu m'en faire don, je ne le gardais en poche, honteux de ne pouvoir le déchiffrer...

— Depuis, j'ai fait mes conditions. J'entre pour beaucoup moins. J'ai passé un « t'ong-t'ong », avec un prince qui a

grand désir d'entrer la nuit au Palais. Nous payons pour « l'ensemble ».

J'ai grand désir de revenir, moi, à des détails d'un genre plus poétique.

— Dans cette « audience », qu'est-ce que l'on vous accorde?

— Oh ! je ne demande rien. Ce n'est pas là que l'on présente les propositions sérieuses. C'est au Ministère de l'Intérieur. Ainsi, je viens d'être nommé...

Je l'arrête. Il y a, je crois, confusion entre différents ministères. Je me suis mal exprimé. Je voulais dire : est-ce que l'Impératrice est aussi sévère que la jeune policière de Ts'ien-men-waï... vous comprenez? Enfin, ceci vous regarde !

Mais René-Triomphant n'en est plus à me marchander des détails intérieurs. En peu de mots, je deviens spectateur de chacun des actes prévus. Je sais comment l'on s'étend sur le lit tiède, fait de briques creuses, adouci de coussins de soie, et qu'en hiver on chauffe par la bouche extérieure comme un four, en y brûlant des herbes odorantes. Grâce à lui, je pénètre véritablement le milieu le plus intime du Palais. Ce jeune homme est jeune au point de donner comme histoires amicales et amusantes tout ce qu'un homme fait, dompteur de femmes, tient à cœur de garder jalousement pour lui. C'est ainsi que j'apprends sans détour « qu'elle est moins grasse que ne la représentent ses portraits » — et que, même déshabillée, elle garde toujours ce petit triangle de soie qui pend entre les seins et le ventre, et forme une ceinture un peu haute, à la mode mandchoue... Le reste, tout le reste, m'est livré en peu de mots.

Il continue :

— Quand l'hiver arrive, le lit de briques est officiellement réchauffé. La chaleur se répand de là dans toutes les salles, les boiseries se mettent à sentir bon. On les a faites exprès en bois de santal et de cèdre. Alors tout le Palais se met à sentir bon.

— Je vois. Je sens. Je crois. Je suis imparfumé... Mais, nous sommes en été, qui vous a dit combien cela sentait bon?

Lui, très simplement :

— Elle.

Il demeure un instant rêveur éperdu. Et cela lui va tout à fait bien.

— Savez-vous ce que nous disons lorsque nous nous... couchons l'un près de l'autre?

Je souris. Et, à mon tour, délicatement :

— Cela s'appelle en chinois : « les paroles de l'oreiller »?

— Non ! Nous parlons tous deux... d'autre chose... de... n'importe quoi.

— Je vous envie... Je vous félicite aussi de pouvoir ainsi demeurer seul avec elle...

— Seuls? Mais pas du tout !

Manifestement il s'étonne de ma question. Seuls? Et les eunuques, impossibles à écarter? (D'ailleurs ils comptent si peu !) Et les servantes? Les « petites servantes empressées », dont parlait déjà, voici trois mille années, le livre des Odes, et qui, depuis lors, ne cessent de rendre, en tout lieu, de jour et de nuit, leurs services méticuleux à la Princesse qu'elles ne quittent pas plus que les satellites leurs Étoiles-Maîtresses...

Je le félicite de demeurer ainsi parfaitement littéraire et traditionnel. A sa place, je serais un peu moins à l'aise.

Et pourtant, il m'a mené plus loin que jamais je ne me vanterais ! Grâce à lui je sais « tout et bien des choses encore ». Plus de choses que lui, peut-être ; car le voilà redevenu enfant. Il termine :

— J'ai eu très peur quand je me suis vu pour la première fois, à quatre heures du matin, dans le Palais, où il est interdit d'accepter un homme — sauf le Régent et les membres du Grand Conseil, sous peine de mort.

— De quelle mort? Qu'est-ce que l'on vous ferait en pareil cas si l'on vous découvrait?

— Rien ! (Il éclate de rire.) Rien : je suis Européen.

C'est vrai. Il faut bien que cette nuit ce soit lui-même qui me le rappelle; c'est vrai; ceci explique et sauve tout : il est Européen !

1er octobre 1911.

Il me faut un nouvel effort pour m'apercevoir combien ma vie pékinoise s'est à la fois augmentée et rétrécie... J'ai tout d'abord perdu les leçons et les visites de maître Wang.

S'est-il offusqué des attentions naturelles que je prodiguais à sa femme? ou de l'intérêt que je portais à son coprofesseur, René Leys?... Il a disparu, sans bruit, discrètement, comme il était venu, ayant prétexté dans une lettre signée de lui, — mais dont je garantis beaucoup moins la traduction, — signée de moi, — que l'un des princes qui l'employaient autrefois au Ministère des Rites exigeait qu'il reprît ses services à l'heure même de ma leçon.

L'excuse est polie. Archi-fausse, mais polie. Ce professeur me donne élégamment congé...

En revanche, mon autre professeur redevient ponctuel, naturel, dans l'exercice de ses fonctions. Je m'étonne beaucoup moins de ce qu'il m'apprend ou me conte. Il a dans tous ses mouvements en milieu chinois, l'aisance d'un poisson cyprin qui aurait vieilli dix ans dans le même — ou la même — vase et qui n'a plus besoin de ses gros yeux ni de sa quadruple queue pour paître, voir et se conduire. J'ai maintenant mon siège fait. Ce jeune homme, bien que nubile et non défloré, ce jeune homme si bien doué quand il faut agir et parler en chinois, n'a pas plus éprouvé d'hésitation à se découvrir, par raison politique ou autre, une impératrice dans les bras, — qu'il n'en eut l'autre nuit, lorsque, par malice ou aventure, au restaurant, le sixième fils du Duc Mongol, Nga-ko, lui a mis dans la main le violon public qui traîne sur toutes les tables des maisons privées de Ts'ien-men-waï... Ce qu'il en a fait? Il en a joué, tout simplement, — naturellement.

Je me sens ragaillardi et comblé. Pourquoi ce boy me remet-il à cette même heure, à la male heure ! cette lettre ridicule, — cette lettre parfaitement ignoble et à jeter sans aucune réponse au panier. N'ayant point de « panier » dans mon bureau impeccablement chinois, je la roule et la lance rageusement à travers le ciel de ma cour, par-dessus le toit de l'écurie.

Elle devait contenir à peu près ceci :

« Monsieur, puisque vous vous intéressez au nommé Leys René, et que vous avez l'avantage de le recevoir toutes les nuits à coucher dans votre immeuble, — que vous sachiez qu'il m'a emprunté cinquante dollars que je ne peux pas rattraper.

» Quand je lui dis ça, il me dit qu'il me paiera quand on l'aura payé. Et moi je vous dis qu'il n'est plus professeur à

son école. C'est un sans-le-sou et sur le pavé. Veuillez me faire rembourser, et j'ai bien l'honneur d'être... *Signé* : Un ami prévoyant. »

Donc signé Jarignoux.

C'est bien fait. L'autographe « anonyme » fait désormais partie indigeste du fumier de mes chevaux. J'avais raison : « potins d'écurie ». Ce voisin trop « honnête homme » devient désopilant. Ma vengeance sera de contempler son expression quand il apprendra de ma bouche, — ou peut-être de ma main sur la face, — que René Leys émarge pour dix mille taëls par mois au budget de la cour... Dès qu'il sera officiellement nommé Fermier général de la Gabelle à tant de milliers de dollars de transit par jour (car ce garçon est destiné aux plus hauts emplois), les Jarignoux feront assez bien de se tenir cois, et de changer à nouveau de pavillon pour couvrir leurs viandes envieuses...

Après tout, si le pauvre voisin est en mal d'un peu d'argent...?

VICTOR SEGALEN

LES ALLEMANDS EN LORRAINE

(2 MARS 1871 — 16 SEPTEMBRE 1873)

Au moment où les troupes des puissances alliées occupent les pays rhénans pour garantir l'exécution des stipulations du traité de Versailles, il n'est pas sans intérêt d'évoquer le souvenir de l'occupation allemande de nos départements de l'Est, du 2 mars 1871 au 16 septembre 1873, et d'esquisser les procédés employés alors par le vainqueur pour administrer la portion de territoire détenue provisoirement par lui, comme gage du paiement de l'indemnité de guerre. Une pareille étude, basée sur des documents officiels, ne permet pas seulement de saisir les charges diverses qui incombèrent à l'État français et les pénibles conditions d'existence de la population occupée ; elle fournit des exemples ayant la valeur d'enseignements, car la confrontation des faits du passé avec ceux du présent est au plus haut point suggestive.

Une considération s'impose tout d'abord à notre attention. Dans la seconde quinzaine de novembre 1918, après la signature de l'armistice, les troupes des Alliés ont pénétré sur un territoire qui avait jusqu'alors échappé à leurs prises, indemne des violences de la guerre, où le vaincu avait maintenu et exercé sa pleine souveraineté, et qui allait subir une invasion d'un caractère absolument pacifique à certains égards, inaugurant une occupation dans des conditions dont l'histoire ne fournit aucun exemple antérieur.

Le 2 mars 1871, au contraire, le lendemain de la ratification par l'Assemblée nationale de Bordeaux des préliminaires de paix signés à Versailles le 26 février, le vainqueur occupait effectivement, depuis l'ouverture des hostilités, la totalité du territoire dont il devait conserver la garde temporaire, et auquel, pendant six ou sept mois, il avait imposé sa propre administration, de telle sorte que l'instauration d'un nouveau régime devait s'effectuer par une transformation opérée sur place. En novembre 1918, les vainqueurs se sont installés sans coup férir sur le territoire en quelque sorte ouvert du vaincu, et il fallut alors organiser de toutes pièces l'administration spéciale que comportaient ces circonstances exceptionnelles. En mars 1871, les Allemands maîtres sur notre sol dont ils s'étaient déjà approprié une partie à titre définitif, durent rétrocéder à l'État français la souveraineté dont ils avaient joui sur les départements occupés par eux pendant la période de guerre, et des conventions nouvelles définirent les modalités de la transformation de régime qui s'imposait dans les départements destinés à rester occupés.

I

On sait au prix de quels efforts financiers, avec quelle habileté diplomatique et quel succès le gouvernement de M. Thiers parvint à obtenir du vainqueur l'évacuation anticipée du territoire, moyennant des versements anticipés de l'indemnité de guerre, si bien que le terme de notre complète libération, d'abord fixé au 1er mars 1874, puis au 1er mars 1875 (convention de Versailles du 29 juin 1872) fut ramené à la mi-septembre 1873 (convention de Berlin du 15 mars 1873) : en novembre 1872, les seuls départements restant occupés étaient ceux des Ardennes, de la Meuse, de la Meurthe-et-Moselle et des Vosges avec le territoire de Belfort ; à la date du 1er août 1873, l'occupation étrangère était restreinte à la place forte de Verdun, dernier gage détenu par le vainqueur, et à la route d'étapes de Verdun à Metz par Étain, jusqu'à la nouvelle frontière ; le 16 septembre l'évacuation de notre territoire était complète.

La parfaite loyauté du gouvernement français et l'effort financier inouï qui nous valurent cette libération anticipée,

forcèrent l'admiration du vainqueur. Pendant une réception à la cour de Berlin, qui suivit la signature de la convention du 25 mars 1873, le vieil empereur Guillaume ne put s'empêcher de livrer cet aveu à notre ambassadeur, le vicomte de Gontaut-Biron : « Il est vraiment prodigieux d'avoir pu acquitter en 1873 cette indemnité que vous ne vous étiez engagés à payer complètement qu'en 1875. Cette libération si prompte était impossible à prévoir. Ah ! Quelles ressources dans votre pays !... »

Pendant les sept mois que dura la période de guerre, l'envahisseur avait substitué sa souveraineté à celle de l'État français frappé de déchéance dans les parties du territoire successivement occupées par ses armées victorieuses. La notion de l'occupation de guerre, même à l'époque où les bases du droit public international étaient encore insuffisamment définies, comportait, en effet, non pas une séparation du territoire occupé d'avec l'État auquel il appartenait et dont les habitants restaient citoyens, mais un transfert momentané de souveraineté au profit du vainqueur remplaçant en fait l'État vaincu, impuissant à exercer ses pouvoirs de droit. L'autorité prussienne avait donc administré directement, avec un personnel improvisé, les départements occupés par ses troupes [1]. Le régime de l'occupation de guerre devait naturellement cesser dès la ratification des préliminaires de la paix pour faire place à un régime atténué dit d'occupation militaire ou de garantie. Le territoire destiné à rester occupé n'était plus entre les mains du gouvernement qu'un gage temporaire répondant de l'exécution intégrale des dispositions du traité de paix, et l'État français devait y récupérer ses droits de propriété et de souveraineté.

Cette réintégration entraînait donc le rétablissement, dans les départements soumis à l'occupation, des agents du pouvoir central et de tous les services administratifs français. En fait, deux administrations allaient coexister en se superposant : l'administration civile de l'État français, étroitement subor-

1. Sur l'organisation et le fonctionnement de ce régime de guerre, voir : Emile Chantriot : l'*Occupation allemande de la Meurthe* (*Revue de Paris*, 1er mai 1913).

donnée à l'autorité militaire allemande. C'est ainsi que le nord-est de la France, doté d'un régime spécial et mixte, constitua dans les limites du territoire national une région à part, ayant sa capitale, Nancy, à la fois siège du quartier-général allemand et résidence d'un représentant officiel de l'État français,

Le passage d'un régime à l'autre fut d'autant plus difficultueux que l'occupant, ayant pour ainsi dire des racines dans le pays conquis par ses armes, répugnait à se dessaisir des pouvoirs discrétionnaires dont il avait usé pendant de longs mois.

Le régime de l'occupation d'après-guerre procéda de conventions successives qui précisèrent ses diverses fonctions, et celles-ci furent servies par des organes appropriés aux nécessités nouvelles, c'est-à-dire à la coordination des pouvoirs administratifs coexistants. La première convention de Ferrières du 9 mars 1871 fixa les conditions de rétablissement des chemins de fer ; celle de Reims, signée le 10 mars, régla le rétablissement des postes et télégraphes ; la seconde convention de Ferrières, du 11 mars, détermina le mode d'alimentation et d'installation des troupes allemandes à la charge du Trésor français ; la convention de Rouen, du 16 mars, est relative au rétablissement, par anticipation, de l'administration française départementale et communale, y compris le service de la sûreté générale et du maintien de l'ordre public : l'autorité allemande devait placer près des chefs de corps, et partout où elle le jugerait nécessaire, des commissaires civils ayant la haute direction dans tout ce qui concernait les intérêts allemands, et les fonctionnaires français devaient être tenus de se conformer aux mesures spéciales édictées par ces commissaires. Les tribunaux français pouvaient reprendre leur service, ainsi que les juges de paix, commissaires de police et gendarmes ; toutefois, l'autorité allemande maintenait l'état de siège « avec ses conséquences », et il était bien entendu que les autorités françaises auraient à se conformer aux décisions prises par les chefs de corps dans l'intérêt de la sûreté, de l'entretien et de la distribution des troupes. Enfin, la seconde convention de Rouen, signée le 16 mars, réglait la perception des impôts dus au fisc allemand jusqu'à la date du 2 mars par les habitants des départements occupés.

Les prescriptions impératives, mais vagues, contenues dans ces conventions, appelaient des précisions fournissant les moyens de trancher les difficultés d'application. C'est pourquoi, dès le 5 avril, le général saxon von Fabrice, auquel l'empereur Guillaume à son départ de France, le 13 mars, avait confié le commandement de l'armée d'occupation, dans une lettre à notre ministre des Affaires étrangères, datée de Rouen, exposa les conditions d'application du régime nouveau, qui ne visait pas seulement à sauvegarder les intérêts des troupes, mais à « procurer aux fonctionnaires du gouvernement de la République, les moyens d'exercer intégralement leurs fonctions » (!). D'après cette lettre, les chefs de corps, responsables du maintien de l'ordre et de la sûreté des troupes, chargés de « prévenir toute tendance hostile des habitants », tout en laissant aux autorités françaises le soin de veiller à la paix publique, avaient mission « de les y secourir même, sur leur demande, soit en leur prêtant un appui moral par la concentration des troupes dans les foyers de désordre, soit en prêtant main-forte à leur gendarmerie qui, pour obtenir le secours nécessaire, n'aura qu'à s'adresser au poste de garde le plus proche. Il va sans dire que la gendarmerie française n'a aucune autorité vis-à-vis des troupes allemandes. Dans le cas seulement où les autorités françaises ne pourraient ou ne voudraient pas pourvoir au maintien de l'ordre public, et où elles ne sauraient pas protéger efficacement les intérêts allemands, l'autorité allemande prendra à sa propre tâche d'assurer la sûreté et le bien-être des troupes allemandes. Pour obtenir ce but (*sic*), elle dispose de la force armée ; elle dispose encore de tous les moyens que l'état de siège maintenu lui fournit. De même, les dispositions des troupes se règleront d'après le maintien plus ou moins pacifique des habitants. »

S'inspirant des principes formulés par le lieutenant général de l'empereur allemand, le général von Zastrow, commandant à Nancy le VIIe corps prussien, publia à son tour, le 7 avril, un arrêté plus explicite, spécifiant les prérogatives de l'autorité militaire dérivant d'une application persistante de la loi française du 9 août 1849 sur l'état de siège, et d'où il résultait que l'autorité civile française ne pouvait exercer que les pouvoirs dont l'autorité militaire ne l'aurait pas dessaisie ;

que les tribunaux militaires pouvaient être saisis de la connaissance des crimes et délits contre la sûreté des troupes allemandes et contre l'ordre et la paix publics, quelle que fût la qualité des auteurs principaux et des complices ; de plus, l'autorité militaire s'attribuait le droit de faire des perquisitions de jour et de nuit dans le domicile des habitants, de désarmer la population, d'interdire les publications et réunions jugées par elle dangereuses. Le code pénal de la Confédération de l'Allemagne du Nord serait appliqué, le cas échéant, par les tribunaux militaires.

M. Charles Welche, maire de Nancy, ayant demandé dans quelle mesure il conservait ses pouvoirs de police municipale, le général von Zastrow lui répondit : « Rien n'est changé dans l'exercice de la police municipale et dans vos fonctions d'auxiliaire de police judiciaire. Toutes vos fonctions concernant la police municipale de cette ville resteront inaltérées ; seulement, dans les cas d'événements inattendus qui pourraient compromettre la sûreté de l'occupation allemande ou la régularité de sa position garanties par les préliminaires de paix et les conventions, il y aurait une possibilité de dessaisir la municipalité de Nancy des pouvoirs en question, en tout ou en partie. »

En fait, les commandants de place se crurent fondés à recourir, de leur propre initiative, aux moyens préventifs ou répressifs dont ils étaient les seuls juges.

Quant aux organes s'adaptant aux fonctions du régime d'occupation ainsi défini, c'est après plusieurs mois d'expérience, qu'ils furent définitivement constitués.

Au début de l'occupation, chaque chef de corps d'armée ou fraction de corps était assisté d'un commissaire ou d'un délégué civil dont la mission était de servir d'intermédiaire avec les autorités françaises, de surveiller l'application des conventions, de prononcer sur les réclamations d'un caractère général, le règlement des affaires purement locales, des menus incidents particuliers, était réservé à l'initiative de commandants de place.

Le 20 juin 1871, le général de cavalerie baron Edwin von Manteuffel, aide de camp du roi de Prusse, placé à la tête de

la IIe armée à la fin de la guerre, fut investi du commandement de l'armée d'occupation définitivement constituée. Alors, les commissaires et délégués civils particuliers furent supprimés ; le nouveau commandant en chef ne conserva qu'un unique commissaire civil attaché à son quartier général transféré de Compiègne à Nancy, le 14 septembre 1871.

Manteuffel ne centralisait pas seulement dans ses bureaux toutes les affaires concernant l'armée d'occupation, les versements successifs de l'indemnité de guerre entraînant des évacuations partielles du territoire occupé par ses troupes ; il avait encore mission de renseigner son gouvernement sur l'état général des choses et des esprits en France, sur l'attitude des fonctionnaires français et de la population à l'égard de l'autorité militaire et des soldats. Recevant les instructions personnelles du chancelier de l'Empire, il correspondait directement avec notre ministre des Affaires étrangères et surtout avec le président de la République.

Le quartier général de Manteuffel ne tarda pas à jouer le rôle d'une véritable ambassade par suite de la défaveur croissante auprès du chancelier du comte Harry d'Arnim, accrédité depuis le 23 août comme envoyé extraordinaire, puis comme ambassadeur régulier, auprès de notre gouvernement ; les questions d'ordre diplomatique y furent traitées avec autant d'activité et souvent plus d'efficacité qu'à Versailles ou à Berlin. C'est pourquoi, à Nancy, capitale du territoire occupé, notre gouvernement installa une mission, dirigée par un diplomate de carrière, le comte de Saint-Vallier.

Avec le titre de commissaire extraordinaire de la République à partir de janvier 1872, Saint-Vallier était investi de pouvoirs qui le placèrent au-dessus des préfets, et correspondait directement avec les membres du gouvernement de Versailles.

Il est à remarquer que jamais un de nos ministres ne parut dans le territoire occupé ; jamais, bien certainement, l'autorité allemande n'aurait toléré qu'un représentant du gouvernement de Versailles vînt tenir devant les fonctionnaires et les habitants soumis au régime de l'occupation un langage susceptible d'exalter des espérances contraires à la stricte application du traité de Francfort.

II

Comment fonctionna en Lorraine le régime dont nous venons d'exposer les origines, les principes, et de définir l'organisation? Quelles charges fit-il peser sur l'État français, les communes et les particuliers? Dans quelles conditions vécut la population soumise, après sept mois de guerre, à une occupation étrangère qui persista pendant plus de deux années? Quels furent les rapports entre les agents de notre administration, la population, et l'autorité allemande?

Tout d'abord l'État français devait pourvoir à l'installation de l'armée d'occupation et assumer la charge de son alimentation. La convention de Berlin du 12 octobre 1871 fixa l'effectif réduit à 50 000 hommes et 18 000 chevaux; à partir du 1er août jusqu'au 16 septembre 1873, date de l'évacuation totale, en vertu d'une nouvelle convention (Berlin, 15 mars 1873), l'effectif fut restreint à la garnison renforcée de Verdun et des gîtes d'étapes échelonnés sur la route de Metz (3 422 hommes et 946 chevaux).

L'indemnité à verser à l'intendance allemande par le gouvernement français qui se déchargeait sur celle-ci du soin de pourvoir à l'alimentation des troupes, fixée primitivement à 1 fr. 75 pour chaque ration de vivres, et 2 fr. 50 pour chaque ration de fourrage (convention de Ferrières du 11 mars 1871), fut ramenée, à partir du 1er janvier 1872, aux taux de 1 fr. 50 et 1 fr. 75 constituant une dépense journalière de 106 500 francs, réduite à partir du 1er août 1873 à 6 788 francs.

Par suite de l'insuffisance des casernes alors peu nombreuses en Lorraine, et vu la restitution aux divers services administratifs départementaux et communaux, des bâtiments publics affectés au logement des troupes, pendant la guerre, le gouvernement français dut construire à grands frais des baraquements partout où l'autorité militaire concentra des troupes et suivant ses prescriptions.

Le port d'armes resta rigoureusement interdit aux habitants. L'exercice du droit de chasse fut suspendu d'une manière générale. Les seules dérogations consenties par l'autorité allemande furent obtenues par les préfets, sous leur responsabilité personnelle, en faveur de quelques privilégiés autorisés exceptionnellement à chasser les animaux nuisibles. Et ce

ne fut pas sans peine que notre gouvernement obtint le droit d'armer ses gendarmes, ses forestiers et ses douaniers.

Toutes les transmissions télégraphiques françaises furent soumises à la vérification de l'autorité militaire; sur le parcours des voies ferrées, les officiers allemands se livraient librement à des travaux de reconnaissance, et toute construction nouvelle était placée sous le contrôle du génie militaire allemand.

Les journaux parisiens ou belges dont les incartades avaient été dénoncées à Berlin étaient frappés d'interdiction dans le territoire occupé; chaque commandant de place exigeait la remise de tout numéro d'un journal local; la publication d'un article jugé inconvenant entraîna la suspension temporaire ou définitive de plus d'une feuille lorraine. Les images considérées comme séditieuses n'étaient pas poursuivies avec moins de rigueur; elles pouvaient provoquer des perquisitions domiciliaires.

Circulation, attroupements et cortèges sur la voie publique, réunions de toute nature, police des cafés, débits de boissons et restaurants, rien n'échappait à l'ingérence de l'occupant. A Nancy, par exemple, s'agissait-il d'une représentation théâtrale, d'un concert de bienfaisance, d'une distribution de prix aux élèves des écoles, d'une revue du matériel des sapeurs-pompiers, d'un concours de dressage, de processions religieuses, il fallait que le maire en informât préalablement la commandature, en indiquant le jour, l'heure et les mesures de police envisagées à ces occasions.

Les prescriptions sanitaires qu'exigeait la propagation d'une épidémie ou d'une épizootie, ainsi que le contrôle médical des filles publiques ne suscitaient pas moins l'intervention vigilante de l'occupant. En dépit de toutes ces restrictions, de cette surveillance sévère que la population sentait peser sur toutes les manifestations de son activité, non seulement le travail industriel se développa avec une intensité sans précédent dans la Lorraine bénéficiaire d'une abondante immigration provenant du pays annexé à l'empire allemand, mais encore la vie publique, contenue pendant les longs mois de la guerre, reprit son essor sous toutes ses formes ; ainsi, des élections municipales ou cantonales eurent lieu régulière-

ment ; les opérations des conseils de révision et du tirage au sort des conscrits se déroulèrent sous les yeux de l'occupant, à peu près dans les mêmes conditions que dans le reste de la France.

Il est incontestable que l'esprit dans lequel fut appliqué par le haut commandement le régime de l'occupation, et les atténuations qu'il apporta à ses rigueurs, contribuèrent à cette vigoureuse renaissance.

Non seulement le comte de Saint-Vallier, interprète fidèle et ardent des instructions formelles du chef de l'État, s'employa avec vigilance, à stimuler chez tous les agents de notre administration les dispositions à une attitude à la fois ferme et correcte, n'excluant pas la courtoisie dans les procédés, mais le général en chef lui-même, que son caractère généreux et chevaleresque prédisposait à la conciliation et à une relative tolérance, s'appliqua énergiquement à maintenir parmi ses troupes une discipline dont il avait des raisons de redouter le fléchissement; il s'efforça également de faire prévaloir parmi ses subordonnés, et en dépit des critiques acerbes que lui valut sa mansuétude de la part de ses compatriotes, l'emploi de la manière douce pour « traiter les Français ».

Enfin, la population de la Lorraine occupée fut, dans son ensemble, admirable de calme, de patience et de patriotique abnégation. Sans doute, des incidents violents se produisirent, à la charge des uns et des autres, généralement suivis de sanctions immédiates : de volumineux dossiers d'archives en font foi; mais, dans la plupart des cas, ils ne furent déterminés que par les exploits isolés de quelques individus en proie à l'ébriété et d'ailleurs peu recommandables.

Du tableau que nous venons d'esquisser en raccourci, il ressortira peut-être pour le lecteur que, dans ses origines, son organisation et son fonctionnement, l'occupation allemande des départements lorrains du 2 mars 1871 au 16 septembre 1873, mérite plus qu'un souvenir, par les exemples et les indications qu'elle fournit ainsi que par les suggestions qu'elle comporte.

ÉMILE CHANTRIOT

ANTAR

Antar, que l'Opéra vient de représenter avec un grand succès, a d'abord été un drame en vers, donné pour la première fois au théâtre de l'Odéon, le 12 février 1910, et favorablement accueilli. Les critiques ne marchandèrent pas leurs éloges à cet auteur nouveau, né en Syrie et poète de langue française. L'un d'eux évoquait le souvenir de Victor Hugo, un autre celui de Corneille, en ajoutant, il est vrai, que les vers étaient « un peu inégaux peut-être et un peu frustes ». La vérité est que M. Chekri-Ganem n'a pas, du moins en langue française, le don de la forme, et c'est ce que M. Adolphe Aderer faisait remarquer avec raison :

« Ce sont des vers simples, nets et absolument conformes aux alexandrins de nos tragédies, je parle des tragédies remplissant la période qui a suivi Voltaire, jusqu'à l'avènement du romantisme, des œuvres de Lafosse, Lemierre, Ducis, pour ne citer que quelques-uns. On ne trouverait pas chez M. Chekri-Ganem l'abondance des images, la richesse des rimes, la sonorité des mots que Victor Hugo a tout à coup révélées et par lesquelles le poète d'*Hernani* et des *Burgraves* a mis en fuite les descendants dégénérés de nos grands classiques... Il semble que les étrangers, lorsqu'ils apprennent notre langue, s'en tiennent à nos traditions classiques et s'efforcent d'en égaler la pureté et la simplicité, dont ils approchent suivant leur génie ou leur talent. »

Antar, dont le courage a sauvé sa tribu, demande à l'émir Malek, suprême récompense, la main de sa fille Abla :

Cet amour de ton cœur a tout à coup jailli
Sans raison ? — Tout enfant, un soir, je l'ai cueilli
Dans les champs bleus du ciel, au milieu des étoiles.
L'oasis, ce soir-là, frissonnait sous ses voiles
De verdure, et, rêveur, sur le sable étendu,
J'attendais, comme tout rêveur, l'inattendu.

Ces vers ont passé tels quels dans la partition de Gabriel Dupont, le dernier seulement réduit à un octosyllabe ; mais une mélodie chromatique désormais les soulève et leur communique, en même temps qu'un reflet du ciel oriental que le poète n'avait pu faire passer dans les mots, un accent de regret passionné qu'il n'indiquait pas davantage. Cette même mélodie, doublée par un doux frémissement de l'orchestre, chantera sur les lèvres d'Abla, dont l'amour ne trouvait, quand elle se bornait à parler, que ces comparaisons :

Mon cœur chargé d'amour penche comme une branche
Sous ses fruits. Ce n'est rien. Ployer ainsi, c'est doux.
C'est comme si le cœur se mettait à genoux.

Le célèbre duo de *Samson et Dalila* n'a pas été écrit sur des vers meilleurs, ni pires :

Mon cœur s'ouvre à ta voix comme s'ouvrent les fleurs...

Antar, victime d'une vengeance longuement ourdie, va mourir en pleine gloire : une flèche empoisonnée l'a blessé. Il fait partir Abla, sans lui rien dire, et reste seul en arrière, afin que nul ne soit témoin de son agonie :

Pars ! Tu ne pars pas seule, Abla ! Car pour te suivre
Mon âme de mon corps voudra qu'on la délivre,
Et je te donnerai les heures et les jours
Que depuis notre enfance ont tissés nos amours,
Pour les semer autour de toi, de telle sorte
Que ma vie, en lambeaux, te servira d'escorte.
Plus tard, je veillerai, sur vous tous, de plus haut.
Mon bon Cheyboub, il faut la rejoindre au plus tôt.
Allons, je suis armé comme pour la bataille.
C'est ma dernière, il faut en guerrier que j'y aille,
Et puis, bardé de fer, le corps n'a plus le droit
Après même la mort, de ne pas rester droit.

On ne saurait imaginer l'effet que produisent ces vers, les premiers accompagnés d'une mélodie pieuse comme une

prière, les seconds cadencés au rythme d'une marche funèbre dont le mélancolique héroïsme est d'un sentiment profond et poignant. L'œuvre se termine ainsi, sur une des plus nobles symphonies dramatiques qui aient été écrites par un musicien français, et je ne citerai pas davantage le poème : il fait grand honneur au collège, de Beyrouth je suppose, où M. Chekri-Ganem a appris notre langue, et s'est trouvé parfaitement approprié aux desseins de Gabriel Dupont, qui cherchait un livret d'opéra.

C'est en 1905 que le nom de Gabriel Dupont fut révélé au public : il venait d'obtenir le prix dans un concours fondé par l'éditeur italien Sonzogno. Son ouvrage, la *Cabrera*, fut en conséquence joué à l'Opéra-Comique, et nous eûmes la surprise d'y reconnaître, parmi quelques brutalités d'orchestre que le sujet vériste rendait obligatoires, des qualités fort distinguées : une sensibilité toujours en émoi, vibrante, un peu fiévreuse, et une délicatesse d'expression toute française, bien éloignée des redondances si fort à la mode dans l'Italie de ce temps-là. Nous apprîmes alors que Gabriel Dupont avait vingt-six ans, qu'il était élève de Massenet et de M. Widor, avait partagé, en 1901, le second grand prix de Rome avec M. Maurice Ravel, et que madame Augusta Holmes lui avait donné le conseil de présenter un ouvrage à ce concours. Nous apprîmes aussi, et avec bien de l'inquiétude, que sa santé exigeait de grands ménagements. Il devait lutter dix années encore contre un mal implacable à la jeunesse. Il est mort le 3 août 1914, et cette perte si regrettable pour la musique française a passé à peu près inaperçue dans le tumulte des événements. Il avait eu le temps d'écrire, après la *Cabrera*, deux autres ouvrages dramatiques, la *Glu*, d'après le roman de Richepin, qui fut représentée à Nice en 1910, la *Farce du Cuvier*, montée à Bruxelles l'année suivante, un fort beau recueil de mélodies dont le titre indique la pensée, les *Heures dolentes*, le temps aussi, et la force d'achever sa partition d'*Antar*, commencée en 1911, et qui certainement est son chef-d'œuvre.

C'est Lamartine qui le premier en France avait été frappé par l'intérêt et le caractère de cette figure de guerrier chevaleresque, si digne de plaire à des Français. La légende d'Antar

se mêle à l'un des plus beaux souvenirs de son *Voyage en Orient* :

Les hommes s'étaient rassemblés à l'ombre du plus large des oliviers ; ils avaient étendu sur la terre leurs nattes de Damas, et ils fumaient en se contant des histoires du désert ou en chantant des vers d'Antar ; Antar, ce type de l'Arabe errant, à la fois pasteur, guerrier et poète, qui a décrit le désert tout entier dans ses poésies nationales, épique comme Homère, plaintif comme Job, amoureux comme Théocrite, philosophe comme Salomon. Ses vers, qui endorment ou exaltent l'imagination de l'Arabe autant que la fumée du tombach dans le narguilé, retentissaient en sons gutturaux dans le groupe animé de mes saïs ; et quand le poète avait touché plus juste ou plus fort la corde sensible de ces hommes sauvages, mais impressionnables, on entendait un léger murmure de leurs lèvres ; ils joignaient les mains, les élevaient au-dessus de leurs oreilles, et inclinant la tête, ils s'écriaient : Allah ! Allah ! Allah !

Le poème d'Antar est, comme je viens de le dire, la poésie nationale de l'Arabe errant ; ce sont les livres saints de son imagination. Combien d'autres fois encore n'ai-je pas vu des groupes de mes Arabes, accroupis le soir autour du feu de mon bivouac, tendre le cou, prêter l'oreille, diriger leurs regards de feu vers un de leurs compagnons qui leur récitait quelques passages de ces admirables poésies, tandis qu'un nuage de fumée, s'élevant de leurs pipes, formait au-dessus de leurs têtes l'atmosphère fantastique des songes, et que nos chevaux, la tête penchée sur eux, semblaient eux-mêmes attentifs à la voix monotone de leurs maîtres ! Je m'asseyais non loin du cercle, et j'écoutais aussi, bien que je ne comprisse pas : mais je comprenais le son de la voix, le jeu des physionomies, le frémissement des auditeurs ; je savais que c'était de la poésie, et je me figurais des récits touchants, dramatiques, merveilleux, que je me récitais à moi-même. C'est ainsi qu'en écoutant de la musique mélodieuse ou passionnée, je crois entendre les paroles, et que la poésie de la langue chantée me révèle et me parle la poésie de la langue écrite ; faut-il même tout dire? je n'ai jamais lu de poésie comparable à cette poésie que j'entendais dans la langue inintelligible pour moi des Arabes ; l'imagination dépassant toujours la réalité, je croyais comprendre la poésie primitive et patriarcale du désert ; je voyais le chameau, le cheval, la gazelle ; je voyais l'oasis dressant ses têtes de palmiers d'un vert jaune au-dessus des dunes immenses de sable rouge, les combats des guerriers, et les jeunes beautés arabes enlevées et reprises parmi la mêlée et reconnaissant leurs amants dans leurs libérateurs.

Antar, à la fois le héros et le poète de l'Arabe errant, est peu connu de nous ; nous savons mal son histoire ; nous ignorons même la date précise de son existence. Quelques savants prétendent qu'il vivait dans le sixième siècle de notre ère. Les traditions locales reportent sa vie bien plus haut. Antar, selon ces traditions empruntées en partie à

son poème, était un esclave nègre qui conquit sa liberté par ses exploits et ses vertus, et obtint sa maîtresse Abla à force d'amour et d'héroïsme. Antar est plus intéressant que les *Mille et une Nuits*, parce qu'il est moins merveilleux. Tout l'intérêt est puisé dans le cœur de l'homme et dans les aventures vraies ou vraisemblables du héros et de son amante.

L'observation qui termine cette page véritablement divinatoire justifie la tentative de M. Chekri-Ganem : la légende d'Antar se prêtait à l'adaptation scénique parce qu'elle a un héros et une héroïne. Toutefois, parmi ses nombreux épisodes, l'auteur moderne a choisi sagement ceux qui lui paraissaient convenir le mieux au goût occidental : les fiançailles d'Antar, et la vengeance de Zobéir. Encore ces deux épisodes sont-ils en liaison, de telle sorte que l'unité d'action est observée avec une fidélité trop touchante pour que nous la jugions excessive. Abla, avant d'être réclamée par Antar pour prix de sa victoire, était fiancée à un seigneur de la cour de Malek, nommé Amarat. Amarat se vengera. Antar a fait prisonnier le chef des ennemis, Zobéir. Il le remet au prince et ne s'occupe plus de lui. Amarat fait crever les yeux à Zobéir, en feignant d'exécuter l'ordre d'Antar. Zobéir aveugle ne désespère pas cependant d'atteindre un jour Antar : durant de longues années il s'exerce à lancer ses flèches d'après le bruit et devient si habile qu'il perce d'un trait sûr une chèvre, qui bêle, un corbeau qui croasse, une esclave qu'on fait crier.

Le premier acte sera le retour d'Antar, après la bataille qui sauve la tribu. Les bergers l'acclament. Les nobles se concertent. Cheyboub, frère d'Antar, qui tout au long de la pièce jouera le rôle du confident classique, raille les envieux, fait l'éloge du héros, et le conseille. A l'Opéra, pas plus qu'à l'Odéon, Antar ne sera nègre, ni même mulâtre comme Othello. M. Chekri-Ganem a voulu faire de lui un héros vraiment national. Mais il est d'humble origine, fils de berger, berger lui-même avant d'être guerrier et poète. Malek, bien embarrassé de sa promesse, s'en tire en gagnant du temps : il accordera sa fille à Antar, à condition qu'il apporte, selon l'usage arabe, quelques présents. Ces présents seront un troupeau de chamelles blanches et la couronne du roi de Perse. Antar accepte. Six ans lui sont accordés. Il part, après avoir dit adieu à Abla et reçu le pudique aveu de son amour.

Cinq ans se sont passés, Antar ne revient pas, Abla se consume de regrets. Malek la raisonne en vain. Amarat vient lui annoncer la mort d'Antar : elle devine qu'il ment. Et voici le bon Cheyboub, précédant de la durée d'un bref dialogue son frère triomphant. Le mariage se fera au deuxième tableau de ce second acte, mais sera précédé d'un récit de Cheyboub aux bergers, narrant la conquête de la Perse, ainsi que d'un tournoi poétique que termine, par un couplet d'amour, Antar en personne. C'est seulement par ces deux allusions que seront évoquées les aventures guerrières d'Antar et sa gloire de poète. A l'Odéon déjà, ce tableau se terminait par des danses. A l'Opéra, ces danses ont trouvé leur musicien, et une interprétation aussi nombreuse qu'exercée. Cependant on a vu passer, au fond de la scène, l'aveugle Zobéir chantant une sinistre complainte.

Antar, au lendemain des noces, est parti pour de nouvelles conquêtes. Abla l'accompagne. Mais c'est la mort qui attend le héros en ce défilé de montagnes où Zobéir est à l'affût. Pendant qu'il s'inquiète tendrement d'Abla et qu'elle l'assure de son parfait bonheur, une flèche l'atteint au défaut de l'épaule. Cheyboub accourt. Abla rentre sous la tente du chef. On amène Zobéir qui au moment d'être pris s'est blessé volontairement d'une de ses flèches. Antar l'interroge. Zobéir apprend la ruse d'Amarat, et Antar apprend que les flèches de Zobéir portaient un poison sans remède. Déjà Zobéir agonise. Cheyboub ne veut pas désespérer : il fait chauffer un fer au rouge pour cautériser la plaie. Le rideau tombe sur cette angoisse, puis se relève sans que le décor ait changé. Le soleil monte au ciel. Antar se sent perdu. Le camp s'éveille. L'armée dont on entend les chants joyeux se met en route, croyant que son chef va la rejoindre. Puis, légère et fraîche, la voix d'Abla s'élève dans le ciel matinal, s'éloigne. Antar reste seul, affrontant la mort en guerrier. Il la reçoit sur son cheval, soutenu par sa lance fichée en terre et son armure de fer, si redoutable encore qu'Amarat et ses hommes, quand ils s'approchent pour s'assurer de la vengeance accomplie, le croient vivant, et reculent épouvantés.

Si les deux premiers actes ne sont pas exempts de convention, les deux derniers contiennent des situations neuves et

fort pathétiques. Sur les quatre actes, Gabriel Dupont a répandu les trésors d'une riche et sensible imagination. Mais le drame lui-même, dont il a le discernement fort juste, le conduit à élever le ton peu à peu, depuis le pittoresque et le tendre jusqu'au poignant et au sublime des dernières pages. Ne nous en plaignons pas : le cas est si rare au théâtre, et surtout au théâtre lyrique, d'ouvrages où l'intérêt se soutienne, et surtout s'accroisse, jusqu'au dénouement !

Peu de temps avant la guerre, une autre œuvre inspirée par l'Orient avait brillamment réussi à l'Opéra-Comique : c'est *Marouf, savetier du Caire.* Je ne veux pas abuser de la comparaison de Lamartine ni diminuer le mérite d'une musique lumineuse et charmante. Il n'en est pas moins vrai que les contes des *Mille et une Nuits,* dont Marouf est un des innombrables personnages, ne pouvaient donner lieu qu'à une comédie un peu bouffonne, où aucun caractère ne demande à être pris au sérieux : ni Marouf le sympathique escroc, ni la frivole princesse qui se laisse si aisément conquérir, ni la femme acariâtre, le soupçonneux vizir, le sultan crédule ou le marchand généreux, ne sont autre chose que des rôles de tradition, comme les arlequins ou les pierrots de la comédie italienne. Mais *Antar* nous montre des hommes ; et c'est pourquoi, si la musique de M. Henri Rabaud, amusée d'être en voyage, adresse un malicieux sourire à une aimable devancière qui est la musique de M. Camille Saint-Saëns, celle de Gabriel Dupont a pris, pour découvrir l'Orient, la route des caravanes, qui passe par la Russie.

Il n'y a pas fort longtemps que la musique d'Orient a paru digne d'intérêt à nos compositeurs. Pour Mozart et pour Beethoven, elle se réduit à quelques coups de cymbales et de grosse caisse, et paraît faite pour accompagner, à un siècle de distance, la cérémonie turque du *Bourgeois gentilhomme.* C'est le *Désert* de Félicien David qui en 1844 donna au public français la première idée d'un charme inconnu jusque-là, et les critiques du temps ont célébré avec un enthousiasme que la surprise explique « la phrase originale dite par le hautbois, instrument familier aux Orientaux, et qui leur sert à charmer les ennuis du voyage », ainsi que la danse accompagnant « le tournoiement des Taglioni du désert ». Par contre, le chant du

muezzin, qui pour nous est le seul morceau vraiment coloré de la partition, a été jugé, à la première audition, « plus étrange qu'agréable ». Nous estimons aujourd'hui, plus froidement, que Félicien David manquait de l'habileté nécessaire pour adapter nos instruments et nos accords aux impressions d'une musique profondément différente de la nôtre, et que son orchestre, malgré quelques chants de hautbois « pour charmer les ennuis du voyage », est terne, son harmonie pauvre ; aussi savons-nous un gré extrême à cet air du muezzin de se présenter sans accompagnement. M. Camille Saint-Saëns a résolu en se jouant le problème que Félicien David n'avait même pas su poser nettement : il a rapporté de Blidah, d'Alger, du Caire, de Ceylan et de l'Indo-Chine française de bien jolis souvenirs, dont cet ingénieux orfèvre a fait, par de fines sertissures et des soudures invisibles, de précieux bijoux. Mais ce sont les musiciens russes, moins expérimentés et plus sensibles, qui ont suivi les traces de David, en quête de l'âme de l'Orient. Leur pays situé aux confins de l'Asie, l'attrait, si puissant pour les Russes, de ces provinces du Caucase où se rencontrent comme en un carrefour ensoleillé tant de races anciennes et belles, enfin les conquêtes de la Russie à l'est de la Caspienne vers Bokhara et Samarcande, tout concourait à leur rendre l'Orient plus proche, plus familier, plus cher, et l'un d'eux, Borodine, descendait des princes de l'Iméréthie, un des fiefs du Caucase. C'est à Borodine que nous devons les danses langoureuses et sauvages du *Prince Igor* ainsi que cette brève symphonie sur l'*Asie centrale*, où chante un si pénétrant refrain d'adieu. Balakirev, leur maître à tous, nous a donné *Islamey*, et *Tamara* livrée à une fièvre délicieuse et mortelle; Rimski-Korsakov, le plus instruit en son métier, l'éblouissante *Shéhérazade* et le poème symphonique qui sous le même titre d'*Antar* développe un tout autre épisode de la légende, entièrement surnaturel. Moussorgski au contraire, comme en France Debussy, n'a touché à l'Orient qu'en passant, trop occupé de sa pensée et recueilli en son génie pour s'intéresser beaucoup à l'observation d'une musique étrangère. Cependant la *Soirée dans Grenade* de Debussy et son *Iberia* joignent à l'agrément exquis des sons le sentiment le plus naïf et le plus touchant, les *Pagodes*, et certains morceaux des *Images*, s'inspirant d'une

musique plus éloignée encore par la distance, plus proche peut-être par la plénitude et la douceur de l'harmonie, celle de l'Extrême-Orient.

J'ai dit que Gabriel Dupont était allé s'instruire auprès des maîtres russes. Je ne veux nullement insinuer par là qu'il les imite. Mais il les admire, il a lu et relu leurs œuvres ; c'est à leur manière qu'il comprend l'Orient, et se plaît comme eux à y découvrir ces accents de passion voluptueuse, poussée jusqu'à la tendresse et au regret, que sa nature ardente et mélancolique devait si vivement ressentir. Ce n'est pas l'Orient de l'Algérie ou de l'Égypte, Orient du Midi, Orient de bazar. C'est l'Orient plus recueilli, plus sombre, plus fier aussi, de l'Asie qu'il sait éveiller à l'appel prolongé de ces mélodies infléchies en arceaux de mosquées, animer doucement aux lentes pulsations de tambourins vibrant dans l'ombre des tentes de feutre. Nul parti pris cependant, nul artifice, nulle insistance, et d'autres mélodies, répondant aux premières, traduisent sans rien d'insolite les passions éternelles de l'amour ou de la vengeance. Tout vient ici du cœur, et on ne saurait trop louer une franchise si rare en un temps où presque tous nos jeunes artistes se croient obligés de porter un masque, d'adopter une attitude et de se donner qui pour un novateur, l'autre pour un persécuté, celui-ci pour un ami du peuple, celui-là pour un dandy, et chacun pour ce qu'il n'est pas. Ce n'est pas au nom de la morale que j'entreprends ici l'éloge de cette vertu, mais parce que la musique y gagne un relief et une clarté qui sont dans tous les genres, mais surtout au théâtre, les conditions premières de cette action sur le public que cherche, qu'il en convienne ou non, tout auteur, sans quoi il garderait pour lui seul ses pensées. *Antar* est une œuvre de bonne foi, et je demande de nouveau qu'on m'entende. C'est la sincérité de l'artiste qui seule m'intéresse, et non celle de l'homme. Je crois que le caractère de Gabriel Dupont, que je n'ai pas connu personnellement, était digne de sa musique. Ce trait n'a qu'une importance biographique. L'auteur d'*Antar* eût-il été, comme Lully au dire de La Fontaine, un « coquin ténébreux », que son œuvre n'en serait pas moins émouvante ni fervente, parce que la musique y coule à pleins bords. Le seul défaut qu'une critique sévère y puisse

relever, serait par endroits une abondance excessive, dont le poète d'ailleurs, par la profusion de ses discours, est responsable, et que le musicien eût corrigée sans doute s'il lui avait été donné d'entendre sa partition. Par endroits, quelques rugosités ou empâtements d'orchestre, aussi, qu'il n'eût pas manqué de retoucher. C'est, on le voit bien, le premier jet. Mais par là même, l'œuvre est plus touchante encore, toute chargée des pensées que l'auteur, sans prendre le temps de choisir, a voulu y faire tenir toutes, avant de nous quitter. Si par endroits elle porte les traces de la hâte, c'est une hâte fébrile, où l'angoisse d'une fin prochaine se devine. Ces endroits ne sont d'ailleurs que des parties accessoires, et Gabriel Dupont a pu achever jusqu'au dernier détail les morceaux principaux de l'ouvrage, ceux auxquels il tenait le plus comme les airs d'Abla, d'Antar, de Cheyboub aux deux premiers actes, les danses d'une grâce délicieuse, et le quatrième acte dont il revoyait la copie le jour même de sa mort.

L'interprétation de l'Opéra est excellente de tous points. M. Franz soutient de toute la force, la noblesse et l'émotion d'une voix vraiment héroïque le rôle principal, mademoiselle Fanny Heldy est une Abla fine et charmante, M. Rouard compose en artiste le rôle de Cheyboub et par sa voix souple et prenante fait applaudir aussi justement les couplets ironiques du premier acte que le récit guerrier du second. M. Noté est vigoureux à souhait dans le rôle d'Amarat, M. Delmas, plein d'autorité et de diction impeccable, dans celui de l'émir. MM. Rambaud, Narçon, mesdames Courso, Laute-Brun, Laval, Bardot, montrent qu'à l'Opéra il n'est pas de rôle secondaire. Les chœurs, en grand progrès, et l'orchestre dirigé par M. Chevillard ont été aussi précis que nuancés. Les décors de MM. Dufrenne et Paquereau, pour les deux premiers actes, sont d'un coloris vibrant, celui de MM. Ronsin, Marc-Henri et Laverdet, aux deux derniers actes, d'une rudesse voulue et saisissante. Les danses, grâce au talent de mesdemoiselles Daunt, Bos, Delsaux, à des costumes aux tons vifs et purs, et à un charmant éclairage, où des feux rouges se détachent sur un fond lunaire, sont un régal des yeux.

LOUIS LALOY

NOTES SUR L'AMÉRIQUE EN GUERRE

Philadelphie, Jeudi soir, 21 mars 1918.

Dora rentre de la ville avec cette nouvelle que la grande offensive est déclanchée, du côté de Cambrai, « si violente que les toits mêmes en ont tremblé *en Angleterre !* »

Samedi soir, 23 mars.

Le Japon change son attitude sur l'affaire sibérienne, et n'envisage plus une intervention dans ces quartiers, du moins pour le temps présent.

Fanny est partie cette après-midi pour Washington, pour le bal bleu-blanc-rouge au bénéfice des blessés français. Les Jusserand, qui ne vont plus nulle part, ont promis d'être là ; et il y aura tout le bleu horizon qui fleurit de plus en plus à Washington. Les Américaines se désolent que nos officiers n'aient pas la permission de danser, et elles espèrent qu'ils l'auront ce soir, pour une fois, mais je ne le crois pas, car les nouvelles sont mauvaises. — Tous les officiers étrangers se dispensent d'ailleurs de la danse, excepté les Canadiens, qui se moquent de l'étiquette.

Ce soir, toutes les femmes seront là en bleu, en blanc ou en rouge à leur choix, mais le sang français et anglais coule aux environs de Cambrai...

Dimanche, 24 mars.

Paris bombardé ! par un canon à longue portée... voilà la dernière secousse...

Lundi, 25 mars.

Les journaux disent que le canon monstre qui arrose Paris a été localisé dans la forêt de Saint-Gobain. Les nouvelles sont mauvaises. Les Anglais continuent le recul, et le morceau perdu sur la carte de samedi s'élargit encore ce matin. Tout le monde répète que ce recul était prévu, mais on souffre d'être si loin de France en ce moment...

Le soir.

Les dernières éditions sont un peu plus rassurantes, mais trop de commentaires bien inutiles font grincer des dents.

Nous avons cependant des nouvelles sûres de Washington, par B... qui rentre pour vingt-quatre heures seulement. On y considère la situation militaire comme sérieuse. Le major-général Léonard Wood, qui rentre de France, insiste de tout son poids sur l'*absolue nécessité*, pour les États-Unis, de se hâter à préparer une armée de cinq millions d'hommes, dont la moitié devrait être envoyée au front *sans délai*. Il s'est rendu à cet effet au Comité des Affaires Militaires, où il a passé presque quatre heures à s'évertuer, et quand ils sont tous sortis de là, c'était avec des visages graves. Il faudra bénir le nom de Léonard Wood s'il oblige les sénateurs à se rendre compte que ce pays *doit* jeter enfin *ses forces entières* dans la lutte, au lieu de tourner toutes ses préoccupations vers de prochaines élections. B... n'a pu savoir que peu de chose de cette séance secrète : ceci seulement, que lui a dit Chamberlain, que la nation n'est encore que sur le seuil de l'effort indispensable. Même si on tenait ces cinq millions de soldats, il faudrait encore une autre année de préparation...

On ne voudrait pas être amer, mais que s'est-il fait pendant l'année qui vient de s'écouler? Le général Wood a dit, pas du

tout en secret, qu'il n'y avait pas un canon, pas un avion américain sur le front de France ! Ainsi, des navires, des hommes, des hommes, des navires, — et gagner du temps dans la préparation des uns et des autres ; cela suffit à montrer comme les Américains se sont lancés dans cette affreuse guerre les mains vides... Les six aéroplanes dont on nous a rebattu les oreilles n'étaient point encore arrivés en France quand le général en est parti... Encore le lieutenant-colonel Jones a-t-il dit au général qu'*un seul* aéroplane avait été expédié. Et le général, que B... a vu à la suite de tout ce bouleversement, lui a dit : « Pourquoi diable Creel [1] m'en annonçait-il *cent* ? Tant de malentendus finiront par amener des complications ; et il est idiot de donner en ce moment des chiffres erronés, quand le public a le plus pressant besoin d'entendre quelques vérités. Creel, après avoir fait la censure, devrait être solidement censuré par le Sénat, que l'on dit furieux [2]. »

Le général a dit encore qu'il résultait de la franche discussion de ce terrible problème aérien que le merveilleux Liberty Motor loué ici avec tant d'enthousiasme ne peut servir qu'aux aéroplanes de bombardement, point du tout aux aéroplanes de combat.

Quelques sénateurs ont demandé au général Wood s'il ne trouvait pas utile la publication de tels faits, dans un pays qui a décidément le sommeil trop lourd. On pense qu'une grande partie de la séance sera dévoilée d'ici peu, demain peut-être. On sait déjà que l'entraînement des officiers américains y a été discuté et critiqué.

Le général Wood dit d'ailleurs très positivement que l'avance allemande sera arrêtée, et que la position des Alliés, bien que grave, n'est pas dangereuse.

En attendant, voici que New-York se prépare à un raid aérien !... mobilise ses médecins, et ses nurses, et des refuges, en cas de bombardement !...

1. Il était à la tête du Comité d'Information publique.

2. M. Creel fut en effet censuré deux jours plus tard par le Sénat, car il était malheureusement bien vrai qu'une seule machine, et non cent, avait été embarquée. C'est en vain qu'il essaya de se couvrir des déclarations de M. Baker, qui, lui, avait élevé le chiffre à 3 500 !

... Et même cela ne me donne point de courage pour aller voir, comme tout le monde, le tank *Britannia*, qui, déambulant au long des rues de la ville, vient de jeter à terre trois de ses passagères, en écrasant un tas de briques. Elles en sont quittes pour la peur !

Mardi, 26 mars.

Bapaume et Nesle sont tombées entre les mains des Allemands après le combat le plus acharné. Le recul anglais continue. Les Français sont entrés dans la bataille.

Les Allemands avaient perdu plus de 200 000 hommes dimanche soir, écrit-on dans les journaux, mais le chiffre paraît très exagéré. Les journaux anglais jurent que les Allemands ont beaucoup grossi le nombre de leurs prisonniers. Ils rendent pourtant hommage, les Allemands, à la bravoure des soldats anglais, mais ils ne sont certainement pas flatteurs pour le haut commandement anglais, qui savait depuis longtemps qu'il y aurait une attaque.

A Washington, le sénateur Overman a répondu aujourd'hui aux détracteurs du gouvernement en exhibant un *bracket* d'acier vital — dans la construction des aéroplanes, et si habilement tamponné de plomb qu'il aurait cédé quand la machine aurait pris son vol, amenant ainsi une catastrophe. On se souvient qu'à l'essai, un aéroplane, qui avait atteint quelques centaines de pieds de haut, tomba sur le sol... C'est ce défaut, longtemps introuvable, qui aurait arrêté pendant deux mois les aéroplanes Bristol.

Overman, qui avait dit au moment du passage de l'*Espionnage bill* qu'il y avait 100 000 espions en Amérique, dit à présent qu'il y en a 400 000. Il suggère volontiers que l'on s'empare des usines Curtiss, dont trois des directeurs ont des noms trop allemands pour l'époque dans laquelle nous vivons.

Grande discussion enfin sur le Liberty Motor... Est-il aussi bon, est-il aussi mauvais qu'on le dit?

Visite chez les G..., dont le dialogue toujours exubérant tourne, quand nous arrivons, sur le prochain changement de l'heure. Mrs G... refuse de comprendre quelque chose

à cette méthode d'économiser la lumière. Elle croit assez qu'il s'agit de quelque farce de la propagande allemande. Tout son programme domestique menace de sauter en l'air, et quand nous lui disons simplement de mettre sa montre en avance d'une heure, elle est indignée ; son sujet de préoccupation devient aussitôt, en effet, cette heure perdue, « dont personne ne fait rien ». Elle trouve infâme de raccourcir nos vies d'une heure de cette façon, et aucun raisonnement ne tient là contre. C'est évidemment un meurtre, un vrai complot allemand ! Elle se livre à de compliqués calculs sur un chiffon de papier :

— Il y a 8 700 heures, — dit-elle, — dans une année, et en prenant 70 ans pour la moyenne d'une vie humaine, il y a bien 613 200 heures pour chacun de nous. Il y a cent millions d'habitants aux États-Unis. — Sa division par cent millions lui donne de la peine, mais elle y arrive, — et voilà 163 vieilles vies humaines coupées ou bien 326 personnes à la fleur de l'âge, ou bien 1 630 innocents petits de sept ans ! Je vous demande si ce n'est pas une atrocité. Je trouve que Mr Hoover, ou Mr Mc Adoo, quelqu'un enfin d'entre ces messieurs qui se moquent ainsi de nous, devrait être poursuivi en justice.

Son mari, épouvanté d'un tel résultat, prend le crayon à son tour d'un air tout à coup inspiré :

— Ma chère amie, n'allez donc pas si vite ; avancer l'horloge ne signifie pas, en réalité, avancer l'heure du tombeau pour tous ces gens-là : cela amène seulement plus près de nous la fin de la guerre, et c'est là une belle chose. En retranchant cent millions d'heures, nous rapprochons la fin de la guerre de 11 410 ans. C'est extrêmement encourageant, et cela doit nous donner du cœur pour aller de l'avant !

Montclair, N.-J. Mardi soir, 2 avril.

Chaleur affreuse et trop subite : il y a si peu de temps que la neige envahissait tous les chemins ! Promenades en auto toutes les journées ; aucun souci de la guerre, aucun souci de la Croix-Rouge, de l'économie tant prêchée par Hoover. Le pain est tout à fait blanc, on ignore les prescriptions, on ignore que Paris a été bombardé ! La seule chose qui intéresse, c'est

le changement de l'heure, qui prend toutes les proportions d'un événement sérieux. Et cela chez des Français...!

Jeudi soir, 4 avril.

Hier, après une journée brusquement glaciale et pluvieuse, balade en auto, toujours et sous la pluie battante, pour voir jouer *l'Avare* au théâtre du Vieux-Colombier, à New-York. Une déception d'abord parce que Jacques Copeau ne joue pas, mais Charles Dullin fait un Harpagon magnifique, et ses collègues sont excellents, sauf les femmes, qui doivent être bien meilleures dans le programme moderne. Le théâtre est petit, mais charmant, l'auditoire enthousiaste et intelligent. Il n'en fut pas tout l'hiver ainsi, et Copeau a eu de vraies batailles à livrer ; ce sont les Français, certains des éléments français de New-York, qui le plantèrent là, naturellement. Une façon qu'ont nos compatriotes de se soutenir à l'étranger.

Ce soir, théâtre encore, à Montclair. La scène se passait en Bretagne, et il était bon que le programme nous en ait avertis, car un Breton ne s'en serait certainement point douté. Que de figurantes ! Que de rutilants costumes ! Que de jeux de lumières bizarres ! Et quelle musique ! Il y entre de tout : des phrases de *la Marseillaise*, et le martellement d'un morceau de fer sur un morceau de bois, et des clochettes, et des crépitements...

Philadelphie, Samedi soir, 6 avril.

C'est un soulagement de retrouver cette ville qu'on avait pourtant fini par trouver laide et assommante. On y retrouve les préoccupations de la guerre, du moins, et ce sont les seules, après tout, qui intéressent vraiment aujourd'hui. Elle arbore plus fièrement que jamais tout le bleu, le blanc et le rouge que peuvent fournir les teinturiers.

Paris a été de nouveau bombardé, et les Allemands sont tout près d'Amiens, trois milles à peine ; pourtant, le moral français tient bon, dit-on. Eh bien, tenons bon.

Nous croisions, en venant, d'innombrables trains qui emmenaient des soldats à New-York. Etait-ce notre humeur à nous?

ces jeunes gens nous paraissaient plus graves qu'à l'ordinaire, et quelques marins avaient l'air sombre.

La troisième campagne pour l'Emprunt de la Liberté, cette fois pour trois milliards de dollars, commençait ce matin à neuf heures, dans toutes les villes, dans tous les villages, sur toutes les rues, à la croisée de tous les chemins de l'Union. On la préparait depuis longtemps. On nous laissera en repos jusqu'à l'automne, paraît-il, avant de nous parler de la quatrième !

Le Président Wilson ouvrait le feu à Baltimore, dans une grande démonstration, et son appel était répété partout ailleurs dans le pays par les membres de son Cabinet. Vraiment tout ce monde paye de sa personne. C'est à Philadelphie qu'était échu l'honneur d'entendre le Secrétaire des Finances, au début du troisième voyage qu'il entreprend pour vider patriotiquement les poches de ses concitoyens.

Les acteurs et actrices sont de la partie : Douglas Fairbanks, la blonde Mary Pickford et Charlie Chaplin ont un tour à faire aussi, qu'ils se sont vus assigner par Mc Adoo, lequel ne néglige aucune bonne volonté et connaît la valeur de la popularité en Amérique. Fairbanks avait vendu pour un million de dollars dans la deuxième campagne, et il veut le dépasser cette fois.

Chaque ville qui souscrira la fiche qu'on lui a donnée aura son drapeau d'honneur, blanc, brodé de rouge, avec trois bandes bleues au milieu. Huit millions de dollars étaient souscrits ici à la fin de cette première journée. La copie de la statue de Bartholdi, dans Broad Street, avait été dévoilée par la petite-fille de Mc Adoo, Nona Martin, qui a quatre ans. Mc Adoo était tout ému, et *pleurait*, me dit-on. On le voit mal pleurant, celui-là ! Il n'a pas fait moins de quatre discours ici aujourd'hui.

La Cloche de la Liberté a été confiée aux tendres soins du Woman's Suffrage Party, qui, pendant toute la semaine, lui fera faire le tour de la ville, utilisant la propagande pour l'Emprunt à sa propagande féministe !

Une longue et intéressante lettre de Washington :

« La semaine s'est écoulée avec trois bals importants, trois mariages militaires non moins importants, et un archevêque

plus important à lui seul que tout le reste réuni, selon la manière des archevêques ; cela sans compter les moindres personnalités et les incidents mineurs. Pour une fois, la place n'était pas aux dames, mais à l'archevêque, vous dis-je, qui était, de l'avis de tous, plus intéressant encore que les mariés. Il était arrivé samedi dernier, et donnait dimanche trois services dans trois églises différentes, faisant entendre le retentissant message d'un évangélisme militant. Le lundi il baptisait deux bébés nouvellement nés à l'ambassade anglaise, dînait chez le Président, serrait six mille mains à une réunion en son honneur à la galerie Corcoran. Mardi, il prononçait la prière d'ouverture au Sénat, allait ensuite à Mount Vernon pour y déposer, comme tout hôte de distinction se doit de le faire, une couronne ou quelque chose de semblable sur la tombe du Père de ce pays. Le soir, il était l'hôte d'honneur au premier grand dîner officiel que donnait l'ambassadeur anglais, dans une ambassade renouvelée. Si bien que tous ceux qui, au bout de ce temps, ne discutaient pas le camouflage de l'horloge, discutaient l'archevêque et se demandaient pourquoi Mr President n'avait assisté à aucune de ses homélies. Mais Sa Grâce d'York [1], souriante et rose, en habit violet, bas de soie noire et souliers à boucles, est de ces gens que l'on peut discuter sans danger.

» Les bals nous étaient donnés : l'un par les Filles de la Confédération, comme chaque année à Pâques ; un autre par la Ligue Féminine de l'Armée et de la Marine. Le premier attirait, cela va de soi, tous les Méridionaux de Washington, et Dieu sait s'il en pullule. Mr et Mrs Wilson, qui se glorifient de leurs origines sudistes, sont pourtant allés au second, où ils ne firent, toutefois, que l'apparition nécessaire. A ce dernier, et avec la plus grande courtoisie, les rafraîchissements ne pouvaient prendre le nom de souper, de sorte que les hordes affamées se sont ruées, au retour, au *Café de l'Enfant*, réclamant du jambon, et des œufs, et des huîtres, et de la salade de pommes de terre, voire du hachis de bœuf en conserve, — et, dans l'espoir qu'Hoover, à deux heures du matin qu'il était, avait fermé ses terribles yeux, tout le monde soupa quand même.

1. Monseigneur Lang, de l'église anglicane.

» Mrs Mc Adoo doit commencer ici la campagne pour le Liberty Loan, et elle allait dimanche dernier à Hot Springs avec son époux, pour y prendre un peu de souffle avant de faire le plongeon. Elle ne revient qu'aujourd'hui.

» Le Sénat commence à s'émouvoir de ce qu'ici et là, dans le pays, les populations, fâchées de la faiblesse des lois, prennent en mains le soin de proprement lyncher les espions allemands. Lodge demande sans cesse qu'ils soient fusillés, et même les leaders défenseurs de l'Administration réclament des mesures plus sévères, qui en finiraient avec les temporisations. On craint l'effet des complots contre l'Emprunt de guerre. Bref, la situation avait pris aujourd'hui une gravité exceptionnelle par suite des activités des propagandistes et saboteurs boches. Le Président et son Cabinet ont pu discourir tout au long sur les violences populaires qui, à Collinsville (Illinois), ont provoqué le lynchage d'un pro-Allemand supposé. (Ces gens de l'Illinois et de l'Ohio sont les plus enragés, allant jusqu'à tirer de leurs lits, en plein milieu de nuit, ceux qu'ils accusent de déloyauté, les fustigeant, les obligeant à crier : « Vive le Président !! »)

» Le Sénat, lui, a consacré sa séance entière à discuter le *Sedition bill*, y ajoutant de lourdes pénalités pour ceux qui font des remarques déloyales et pour les obstructeurs.

» On apprenait, pendant ce temps, qu'en Wisconsin (une contrée devenue fameuse !) Victor Berger préparait pour demain un discours sur sa mise en accusation pour avoir obstrué le *draft*[1] et que des chants allemands seraient entonnés à ce meeting ; — que Karl Muck[2] était interné dans une forteresse ; — qu'un complot avait été découvert, à New-York je crois, pour l'assassinat d'un Représentant qui avait dénoncé les activités pro-germaines ; — un autre pour télescoper des trains transportant des troupes ; — qu'après cet affreux incendie de Kansas City, un autre venait d'éclater, tout aussi suspect, à Rochester ; — qu'à Chicago enfin, le procès des I. W. W., commencé depuis quelques jours, suivait son cours tumultueux, etc. Tout cela coïncide avec une

1. La levée d'hommes.

2. Directeur germanophile, longtemps en vogue, de l'*Orchestre symphonique* de Boston.

circonstance qui donne à réfléchir, un garde des archives du Comité Creel ayant été mystérieusement assassiné, et c'est le second cette année je crois bien. On fait le silence sur tout mais il est certain que les Allemands cherchent désespérément à s'emparer des secrets.

» Pour les ouvriers, dans tous les cas, le choix sera entre le travail ou le départ au front, le chantier ou la tranchée. »

Une autre lettre, écrite par un professeur de Harvard[1] dit ceci :

« Vous demandez mon opinion sur Baker et la tâche qu'il a devant lui. Sans parti pris aucun, car il fait beaucoup de bonnes choses, on peut dire que comme Secrétaire de la Guerre il ne se rend pas justice à lui-même. Si on pouvait l'obliger à prêter quelques minutes d'attention aux objections qui se formulent de toutes parts contre lui, il faudrait lui faire entendre qu'on le sait infatigable pour le service public, laborieux, courtois et doué de bon sens pour tout ce qui concerne autre chose que la guerre. La question est cependant ceci, que nous voudrions voir certaines choses se faire, — parce que nous croyons qu'elles devraient être faites, — et que pourtant elles ne se font pas.

» D'abord, il me paraît absurde de nous interdire la discussion : nous pensons avoir le droit de discuter ce qu'il faut ou ce qu'il ne faut pas, puisque nous sommes nous aussi intéressés à la guerre, puisque, nous aussi, nous payons Baker pour son service. L'opinion que vous donnera n'importe quel Américain, c'est que le Président a nommé cet homme pour notre bénéfice, qu'il est donc soumis à notre décision sur ce point de savoir s'il a fait de son mieux, du mieux qui pouvait être fait surtout. Le secret *absolu*, en ce qui concerne les affaires de l'armée et de la marine, et même de la diplomatie, n'est pas tellement bon pour les citoyens de cette contrée, qui sont imbus de leur droit de savoir en tout temps et à chaque moment ce qui se passe dans les services publics. Or, les grandes opérations constructives du War Department telles que l'appel et l'assemble-

1. Albert B. Hart.

ment des troupes, leur équipement, la fabrication des canons, des fusils, des aéroplanes, sont des choses qui ne devraient pas être tenues secrètes, et que néanmoins l'ennemi connaît beaucoup mieux que nous probablement. Toute tentative pour considérer ces sujets comme terrains sacrés, sur lesquels il ne faut point s'aventurer aux séances du Congrès, ni même, par la moindre allusion, dans la presse, est un affront à l'intelligence du peuple américain, parce que ce peuple se tient pour absolument capable de juger par lui-même. Il préfère savoir que certaines choses ne vont pas bien plutôt que de le soupçonner. Et comment voulez-vous que ce peuple accomplisse sa tâche dans la guerre, si des rumeurs semblables à celles des dix derniers jours continuent à circuler sur l'incapacité de son Gouvernement à fournir les armements et les aéroplanes, ou sur la désorganisation des chantiers et *l'inefficiency* qui en résulte? — Ou bien ces bruits sont vrais, et nous devons le savoir afin d'aider à corriger le mal ; ou bien ils sont faux, et nous devons aussi le savoir afin de nous en réjouir.

» Ensuite, le fait que Baker est honnête, et bon patriote, et qu'il fait ce qu'il peut, ne nous satisfait pas. Je suis honnête, je suis bon patriote, je fais ce que je peux dans la sphère où la Providence m'a placé, et je n'en réclame pas pour cela l'honneur et la responsabilité de porter le lourd fardeau du département de la guerre. Il ne s'agit pas de savoir si notre secrétaire fait tout ce qu'il peut, mais si un homme dans les États-Unis pourrait faire mieux; — car l'heure n'est pas à se contenter du meilleur travail que peut fournir un brave homme, si ce travail ne se trouve pas égal aux besoins du pays... En cette crise, nous avons besoin, et nous avons le droit, d'avoir au Ministère de la Guerre un homme qui sache manier un nombreux personnel pour une grande variété de tâches convergentes.

» Baker a rempli, pendant quarante-six ans, une vie respectable et utile, mais avant sa nomination à la Guerre, son seul service national avait été un secrétariat particulier auprès du Postmaster Général, et toute son expérience administrative fut acquise comme avoué de la ville de Cleveland, pendant huit ans, comme maire ensuite, pendant quatre ans. On peut dire qu'être maire de Cleveland, c'est comme apprendre la

langue russe : quand vous êtes allé jusque-là, toute autre chose est aisée dans la même ligne. Néanmoins, où aurait-il eu l'occasion de déployer ce maître esprit pour l'administration qui permet à un homme de distribuer l'ouvrage à plusieurs centaines d'autres et de combiner leurs activités en un tout harmonieux et effectif? Grover Cleveland en fut capable, Edwin Stanton aussi [1]. Si Baker a leur talent, que ne le montre-t-il? Il peut rendre de grands services au pays, mais une nation, comme une femme, peut bien préférer un homme comme beau-frère que comme mari.

» C'est pour tout cela que nous critiquons notre Ministre de la Guerre et son administration. Nous ne prétendons point qu'il doive faire, de ses propres mains, aéroplanes et canons lourds, ni qu'il soit responsable des manquements de quelques-uns ; mais puisqu'il a pris la responsabilité du War Department il a pris, en même temps, vis-à-vis du peuple américain, l'engagement de connaître ce qui se passe dans ce Département, et surtout dans cette branche de son service où la rapidité est urgente, puisqu'elle peut changer la face des choses en Europe.

» De plus, il a fait des promesses et des pronostics couleur de rose, et c'est la raison pour laquelle nous le tenons pour personnellement responsable de s'être montré incapable de tenir ses propres engagements.

» Baker est venu au pouvoir dans des circonstances désastreuses, alors que le Secrétaire Garrison, un des meilleurs administrateurs que ce pays ait jamais eus, venait de démissionner (10 février 1916) parce que le bill militaire sur lequel le Congrès insistait et que le Président Wilson refusait était, à son avis, insuffisant, et mal calculé pour la défense de la nation. La preuve que son opinion était juste, c'est qu'il a fallu changer les parties vitales de ce bill avant de pouvoir lever une armée réelle.

» Peut-être Baker n'est-il pas plus coupable qu'une demi-douzaine de ses prédécesseurs pour n'avoir pas hurlé dans les oreilles du Congrès les insuffisances militaires de l'armée, mais il aurait dû se rendre compte que les nuages de la guerre s'alourdissaient, et il n'a rien fait pour préparer les États-Unis.

1. Secrétaire à la Guerre sous l'Administration de Lincoln.

Pourquoi s'est-il montré si débonnaire? Et de quels officiers capables l'avons-nous vu prendre conseil?...

La vérité est que, et chacun s'en rend compte, l'Administration ne sembla point penser qu'elle pourrait avoir à se battre ; et si nous nous fâchons, c'est moins parce que le travail a été lent à s'accomplir, puisqu'en cela nous savons que nous sommes tous à blâmer, mais parce que Baker a été si lent à découvrir que le travail avait été trop lent.

» Et pendant tout ce temps, d'autres hommes auraient pu faire ce qu'il n'a pas fait. En nommerai-je trois seulement? James Hill, Léonard Wood, Lindsey Garrison... »

. . . . . .

Dimanche matin, 7 avril.

B... vient passer une journée tranquille, après une semaine rudement secouée à Washington.

Le discours du Président à Baltimore passe pour le plus efficace qu'il ait prononcé jusqu'ici et 12 000 hommes du camp Meade en kaki avaient défilé le matin en faisant résonner *l'Hymne de la Force*, qui demeurait encore dans les oreilles et dans les esprits de la population. B... croit que le public est enfin éveillé. — Après un an de guerre ce n'est jamais trop tôt, et il lui a fallu bien des discours...

Lundi, 8 avril.

M... dit que le seul jour du Vendredi Saint il est parti 118 000 hommes pour la France! On voudrait savoir d'où il tient ce chiffre. Évidemment, il voit partir beaucoup de ses élèves de l'Université...

Aucune nouvelle, dans les journaux ou par les amis, et toujours pas de courrier français. Dora croit que la censure s'exerce rigoureusement en ce moment, même en Amérique.

Le soir.

La vente des Liberty loans bat son plein, et le résultat est excellent ici, si l'on en croit les vendeuses, mais nous savons par Mr. G... qu'il est encore insuffisant. Dans les gares et les alentours, dans les hôtels et les théâtres, par-

tout pourtant les poches sont sollicitées. Les enfants des écoles, tout le monde s'y est mis dans l'espoir de dépasser la fiche. On est bien desservi il est vrai par le mauvais temps.

Jeudi soir, 11 avril.

— Les Anglais ont perdu Armentières.

Vendredi soir, 12 avril.

Les nouvelles sont épouvantables ce soir. Entendu *les Frères Kamarazoff* et Jacques Copeau, et acheté un journal, pour voir que Haig fait un appel désespéré à ses soldats, et les conjure de résister pour l'existence même de l'armée anglaise...

Samedi soir, 13 avril.

L'après-midi et le soir au théâtre, où le public a enfin compris la valeur de la troupe du Vieux-Colombier, et montre qu'il sait l'apprécier, mieux que celui de Washington, qui reproche encore à Copeau d'avoir donné une pièce tirée de Dostoïewsky, père du bolchevisme ! !

E..., qui de plus est allée à son cher cinéma, pour y voir, *sur l'écran* c'est le cas de le dire, les préparatifs de la nation en fait de marine et d'armée, dit que les si grands programmes exposés, dont on savait que rien, ou si peu, avait été réalisé, ont été accueillis sans *un* applaudissement.

A ce spectacle salutaire, Dora enverra tous les domestiques lundi soir !

Le gouvernement américain se prépare visiblement pour une longue guerre, et si l'année 1918 peut décider de la tournure définitive des choses ainsi qu'on ne cesse de l'espérer, elle ne passe pas ici pour devoir amener la fin des hostilités. C... dit que le gouvernement vient de signer cette semaine d'énormes contrats industriels de guerre, qui ne sauraient même voir commencer les productions cette année. Il est indispensable, dit-il, que le peuple américain fortifie ses nerfs et son endurance. Les plans sont d'envergure, pour une lutte de trois, quatre, et cinq ans encore, car on sent que la puissance allemande n'est pas vaincue.

C'est pourquoi le public, qui ne se rend pas un compte exact de ce que sont les préparations de guerre de l'Amérique et jusqu'où elles vont, peut aussi bien s'en instruire au cinéma avec quelque profit. Et sa déception des retards apportés à exécuter des programmes aussi lourds ne sera que momentanée, espérons-le.

Les lignes anglaises tiennent bon.

Mardi soir, 16 avril.

Les Anglais ont abandonné Bailleul, et la marche allemande vers les ports de la Manche a l'air de continuer, mais nous espérons tous que quelque chose surviendra, pour l'arrêter.

Baker a dû rentrer de France, puisque Mrs R... téléphonait cette après-midi que l'oncle de Fanny était de retour, et nous savons qu'il l'accompagnait. Elle dit qu'il revient (l'oncle) avec les récits les plus intéressants, dont quelques-uns peu gais, car il a vu, à Paris, des scènes vraiment tragiques, avec des tués et des blessés, le canon à longue portée faisant peut-être plus de mal qu'on ne veut l'avouer.

L'Emprunt, ici, donne des inquiétudes ; les optimistes ont beau dire que c'est toujours ainsi au début, les bourses ne s'ouvrent pas assez. Les riches n'ont pas encore souscrit, sous ce prétexte que le peuple, quand on le berce de merveilles, ne fait plus rien !

Jeudi soir, 18 avril.

Sans doute Baker a-t-il parlé, car Washington s'éveille enfin à des perspectives de guerre qui, jusqu'ici, n'allaient pas loin. La pensée que l'Amérique a devant elle plusieurs années de lutte, qu'Anglais et Français étant écrasés par le nombre c'est aux Américains à prendre le poids de leur responsabilité, tout cela amène les cercles officiels à envisager la possibilité d'un service militaire qui prendrait les hommes non plus jusqu'à trente et un, mais jusqu'à quarante ans. Cette mesure donnerait immédiatement un million et demi de soldats, de sorte que « si les besoins la rendent nécessaire » il faudra en passer par là.

Mardi, 23 avril.

Nous ne sommes pas allées au Navy Yard pour voir le départ des *marines*. Hier soir un de leurs jeunes officiers téléphonait qu'ils devaient tous être à bord de leurs navires avant minuit, et il comptait sur un départ de très bonne heure ce matin à cause de la marée.

Liberty Day, samedi soir, 27 avril.

Défilé, hier, dans les rues de la ville, de 35 000 enfants des écoles. La plus précieuse relique des États-Unis, la Cloche de la Liberté, était en tête, comme une nouvelle étoile guidant les mages, étoile gardée de près par des marins et des *marines*, baïonnettes au canon.

Défilé, aujourd'hui, de 4 000 soldats du Camp Dix, sous les yeux de leur commandant, général Scott. Ils étaient suivis de 5 000 ouvriers des fabriques de munitions dans leur costume de travail, sous leur devise : « Les actions achèteront des canons. » Cette Marche de la Démocratie, comme on appelait cette parade, ne comptait pas moins de 35 000 hommes elle aussi, et a duré, pour la regarder passer, de une heure à cinq heures et demie, toujours avec cette pauvre Cloche de la Liberté au premier rang, qui doit être très fatiguée car jamais elle n'avait tant voyagé. Et des marins, et de l'infanterie de marine, et des hôpitaux, et des camions automobiles, et 450 vétérans de la G. A. R.[1] et des boys-scouts sans nombre, et des orphelins de soldats de France, jaillis du sol je ne sais comme, et des chapelains militaires, et des ordres maçonniques, de francs-maçons nègres et de blancs, dans les costumes les plus pittoresques et aussi les plus fous.

Malgré tout cela Philadelphie reste à l'arrière, et n'a plus que six jours devant soi pour montrer son patriotisme autrement qu'en cavalcade ! Quelle perspective pour les jeunes personnes qui se démènent comme autant de démons à ramasser les souscriptions ! E. eut la chance de tomber cet après-midi sur un vieux bonhomme qui,

1. La *Grande Armée de la République*; ce qui reste des vétérans de la guerre civile.

à ses sollicitations, commença d'abord par répondre acrimonieusement qu'il serait satisfait qu'on ne lui demandât plus rien à cette baraque devant laquelle il passait quatre ou six fois par jour, vu que cela devenait affolant. Elle lui expliqua avec douceur et sourire que ses ordres étaient de ne jamais laisser passer personne sans lui demander son écot. Là-dessus, et peut-être parce qu'il la trouvait gentille de faire si bravement un si abominable métier, il souscrivit 5 000 dollars ! Elle a promis de ne plus l'agacer !

Cette baraque est devenue fameuse, car elles s'y trémoussent au point d'avoir récolté un million et demi de dollars en ces trois semaines, et elles n'arrivent pas à comprendre l'insuccès de l'ensemble, qui les vexe comme un insuccès personnel, les pauvrettes.

Après trois mois d'amères contestations, le bill Overman, qui conférerait au Président Wilson de larges pouvoirs pour réorganiser, consolider et coordonner les différents départements du gouvernement, paraît aujourd'hui sûr de passer, puisque le Sénat, bien qu'à une faible majorité, a repoussé les deux amendements qu'y voulait adjoindre l'opposition, et dont l'un parlait d'exclure le Federal Reserve Board de la surveillance présidentielle, tandis que l'autre eût empêché Mr President de mettre le nez dans les affaires de la Commission du Commerce entre les États de l'Union. B... déclare que le bill passera par cinq, peut-être par six voix de majorité ! Malgré les récriminations du sénateur Lodge et de quelques autres, Wilson aura son contrôle, sur la Banque Fédérale, sur les I. W. W., sur tout enfin.

Un argument mis en avant pour l'adoption de cette mesure, c'est que la Marine demande des décisions urgentes. La guerre sur mer va devenir quelque chose, et une concentration devient nécessaire.

Une lettre de Fanny. « La semaine, ici [1], était celle des courses, toujours une semaine joyeuse, et cette année au bénéfice de la Croix-Rouge, de sorte que nous pouvons nous en donner sans scrupule. J'avais peur de n'être pas assez bien

1. A Washington.

pour sortir, cette grippe prise à la *Seconde ligne de défense* m'ayant laissée dolente ! Je n'ai jamais su si c'était la grippe ; c'était peut-être la coqueluche ; tout ce que je sais, c'est que c'était contagieux, puisque je l'ai donnée au docteur, qui est furieux.

» Est-ce à cause de son but vertueux, ou par suite de l'influence « humanisante » de Mrs Wilson, son épouse, je ne sais ; mais IL daigna favoriser la course de son haut patronage. La toilette de Mrs Wilson, à ses côtés, n'était pas excitante : soie noire et plumes bleues, on en a l'habitude ; mais le Président était beaucoup plus intéressant, par suite d'un bras en écharpe et d'une main bandagée, résultats de la brûlure qu'il se fit l'autre jour quand il lui prit fantaisie de se balader dans les jardins de sa Blanche Maison sur cet affreux tank *Britannia*.

» Cette course ! C'était pire qu'un cirque, ma foi ! Non seulement on y était partagé entre le désir de voir ce qui se passait sur le ring ou au paddock et ce que les amies avaient mis sur leur dos, mais encore on se donnait le torticolis à suivre les évolutions des aéroplanes. Quelquefois, il n'y en avait qu'un de ces aéroplanes, parfois deux, souvent trois et même quatre. C'étaient des aviateurs étrangers, Sully dans son petit Avro, et Resnati dans son grand Caproni. »

Lundi, soir 29 avril.

Le Sénat a donc adopté le bill Overman, avec ce seul amendement qu'il sera limité à six mois après la guerre. Telle est la fin d'une longue lutte, et c'est une grande victoire pour le Président Wilson, qui pourra de la sorte unifier le contrôle des ressources du gouvernement, pour mieux poursuivre la guerre. Le beau vote de 63 sur 13 a étonné tout le monde, mais les plus déterminés adversaires, ayant vu samedi l'adoption assurée, ont voté pour.

Ceci est considéré comme la victoire présidentielle la plus significative depuis que la guerre est commencée, puisqu'elle lui permet de révolutionner tous les rouages de l'Administration.

Il n'y a eu qu'un seul Démocrate contre le Président : le ter-

rible, le redoutable Reed, qui argue, bien entendu, que le Congrès a fait litière de ses fonctions et pouvoirs constitutionnels, et que l'on peut aussi bien laisser au Président, désormais, le droit de lever les impôts, le soin de répartir le budget, et que les Congressmen n'auront qu'à faire leurs petits paquets pour s'en retourner chacun chez soi... Et puis? Qui s'en plaindrait?

Mercredi soir, 1er mai.

Les nouvelles du front sont meilleures depuis hier soir, mais les esprits restent tendus et préoccupés, du moins quelques esprits et les seuls qui intéressent : on sent la nécessité d'envoyer promptement des combattants.

Nous avons vu hier un médecin militaire retour de France, après une attaque au gaz qui le condamne au repos. Son optimisme est quelque peu déconcertant à force d'être voulu et irraisonné. J'admets, nous admettons tous certes, que le découragement est inutile, mais pourquoi persister à répéter cette fadaise que les pertes allemandes, quand elles seront connues du peuple allemand, provoqueront un soulèvement ? Outre que si elles étaient ce que publient les journaux (400 000 hommes dans l'attaque du début de printemps, 200 000 dans ces quatre derniers jours), l'Allemagne n'aurait pas tant de divisions à presser contre notre front, il y a quelque chose de bêtement coupable à s'aveugler ainsi. Quelques-uns en viennent à dire qu'il faut en faire un acte de foi, et cela est à faire grincer des dents, parce que la foi confortable et immobile n'assurera pas la victoire de l'Amérique.

C'est comme pour l'Emprunt : sans doute les prochains se couvriront-ils mieux, quand la nation aura enfin procédé à son réveil, — puis à sa toilette, peut-être ; mais Philadelphie ne brille pas : il lui reste trente-quatre millions de dollars à souscrire en ces quatre derniers jours, et on continue à dire gaiement : « nous dépasserons ce qu'on nous a demandé ». Mr G... n'a pas tort quand il dit que le premier signe apparent de cette guerre est d'avoir aboli tout raisonnement !

En attendant mieux, on lance un mouvement pour célébrer chaque jour à la même heure, midi, des prières de guerre,

immense appel de la nation entière ; toutes les cloches du pays sonneront en même temps. Si cela doit aider les esprits à s'ouvrir à la compréhension, à s'ébranler dans leur activité, ce ne sera pas un mal, mais Dora pense que seule la notion du *danger*, du danger réel et proche, amènera son peuple à considérer son devoir face à face, comme seule elle secoua de sa torpeur l'Angleterre somnolente et engourdie...

Déjà le Congrès se réunit chaque jour à midi pour une prière en commun, dans laquelle jamais le chapelain n'oublie de mentionner les armées américaines à l'étranger et de demander une prompte victoire.

Ce qui vaudrait encore mieux, c'est que Baker mette à exécution son plan pour augmenter les effectifs militaires. On s'attend à lui entendre dire exactement, au Congrès, les plans du gouvernement, mais nous ne l'avons jamais vu très disposé à dire ses projets, ou bien alors il exagère, et en dit plus qu'il n'y en a. Bien entendu il y a déjà, visibles à l'œil le plus nu, des signes de désaccord, sur ces plans, entre notre Secrétaire à la Guerre et le Comité des Affaires Militaires ! Le Président sera appelé à trancher et à donner le mot final ; car c'est une règle presque invariable à Washington, en ces temps-ci, que Mr Wilson dispose de toutes les matières qui donnent lieu à une controverse. Quant à se déclarer satisfait, ensuite, de la manière dont il y met fin, c'est une autre affaire !

Mr G... est ce soir assez abasourdi : il s'agit d'un nouveau mystère, qui n'est peut-être qu'une farce bien machinée, comme les aime l'Amérique. L'énigme ahurit tout le monde autant que lui, car, s'il est devenu de mode de recevoir, avec le courrier postal, des « littératures » de propagande pour l'Emprunt, pour l'économie des vivres, etc... on se demande ce que signifie une feuille de papier distribuée hier copieusement par les mêmes moyens, et portant, sur bel écusson vert : *31 to 1.* — G... a porté son écusson chez le directeur de la poste, qui avait recueilli déjà pas mal de questions et de suggestions et en sortait avec peu de lumière, toutefois avec le désir de faire une enquête.

31 à 1, cela peut vouloir dire tant de choses dans son énigmatique concision ! Ce peut être une formule de propagande

allemande, une menace des I. W. W., un symbole de Klu-Klux-Klan, la profession de foi d'un nouveau parti politique? Voilà un mystère bien palpitant ; pourquoi cet écusson, cet écusson vert pommé? Trop de discret silence s'est joint à cet envoi. Si quelque joueur de base-ball pensa marquer ainsi des points pour son camp, en aurait-il informé la ville entière? y compris tant d'hommes d'affaires et de banquiers qui jamais plus ne joueront au base-ball? Est-ce une réclame pour un nouveau langage chiffré? Le caissier de G..., qui est Irlandais, Irlandais de peu de conviction irlandaise, lui disait en se grattant l'oreille : « Ce doit être quelque chinoiserie au sujet du Home Rule ! » B. prétend, pour l'avoir entendu dire par un politicien local, qu'il ne s'agit que d'une nouvelle incantation « bryanite » due à ce que le *Great Commoner* de Nebraska fut nommé président des États-Unis *in partibus* sur la foi de son discours de la Croix d'Or. Mais Mrs G... repousse toutes ces explications, et l'écusson vert reste pour elle sinistrement indéchiffrable[1].

Une autre énigme, qui rend Dotty maussade, c'est que l'argent des billets du Théâtre Garrick pour « le suprême triomphe » de D. W. Griffith, *Hearts of the World*, a été rendu, de par les soins d'un comité de censure qu'elle n'hésite pas à taxer de pro-allemand, et qui supprime les représentations tant que certaines scènes de brutalités teutonnes n'en auront pas été éliminées. Le Garrick, furieux, a fermé ses portes, s'est plaint à *la Loi*, et envahit les journaux de protestations virulentes, prétendant que les censeurs ont excédé leurs droits, et que ce patriotique drame de cinéma ne peut être qu'inspirateur d'énergie. Ah ! Dieu ! nous en avons besoin ! ne coupez rien alors ! Censurez les censeurs et que tout soit dit !

Ils ont trouvé, ces censeurs, du moins les deux que l'on accuse de bochisme, que « de telles atrocités n'étaient pas faites pour être montrées à des auditoires américains ». Eh ! laissez-les leur voir au contraire, et qu'ils en soient plus vite réveillés. Sauront-ils jamais assez, ces auditoires, ce que la France envahie a souffert?

Et enfin ce cinéma a été accepté avec tant d'enthousiasme

1. Il s'agissait d'une propagande pour l'Emprunt.

à New-York, à Chicago, à Los Angelès, et jusque dans le pieux Boston, que l'opposition de Philadelphie paraît un peu idiote. Le gouvernement français fait exposer aujourd'hui, à New-York, chez Cornelius Vanderbilt, des « atrocités » cent fois plus horribles que les films de Griffith, sous la forme d'une série de tableaux d'artistes français.

Jeudi soir, 2 mai.

Les collecteurs du Liberty Loan disent ramasser des pluies d'or. Un banquier tout à l'heure, et un banquier sérieux, nous disait que l'Emprunt serait couvert au double, et la sûreté habituelle de ses pronostics financiers a visiblement impressionné ses auditrices, — pourtant les millions continuent à manquer à Philadelphie.

C'est l'église de la Trinité, et celle de la Sainte-Croix luthérienne allemande, qui se feront entendre les premières demain à midi pour l'invocation au Dieu des batailles. Toutes les confessions montrent grand enthousiasme pour l'idée, qui se répand à New-York et ailleurs.

Baker demande le pouvoir illimité, pour le Président, d'accroître l'armée selon ses besoins, les seules limitations étant celles qu'apportent l'équipement et le transport. Le projet est à peine esquissé, et l'opposition se dessine déjà.

Mais le Secrétaire à la Guerre refuse de discuter les chiffres de cette armée accrue, sous la double raison qu'un chiffre impliquerait une limite, et que la seule limite doit être dans la possibilité d'équiper et de transporter les troupes, à mesure qu'équipement et transport se feront plus rapides. C'est ainsi qu'en mai il partira beaucoup plus d'hommes qu'en avril.

Samedi soir, 4 mai.

La journée s'est passée à New-York, où les Français ne parlent que de la guerre, les Américains que de l'Emprunt. La ville n'avait couvert qu'hier ce qu'on lui demandait, mais les districts environnants avaient souscrit plus brillamment. Aujourd'hui encore, des estrades dressées de loin en loin (on pourrait dire de près en près), sur les larges avenues, matelots et soldats haranguaient la foule et ramassaient les der-

nières souscriptions. Les affiches crevaient les yeux partout. Cent diables bleus de France, tous décorés de la Croix de guerre, ont été envoyés par le gouvernement français et sont arrivés mardi, pour aider dans les derniers jours de la campagne. Ils ont été reçus avec enthousiasme. Cela entre, du reste, dans les goûts américains, pour tout ce qui est « excitant » et théâtral, et Lina Cavalieri et Lucien Muratore, lui en costume d'officier français, n'ont pas eu moins de succès sur le perron d'où ils ont harangué la foule.

Et si nous en venons aux parades, celles de Philadelphie ne sont rien à côté de celles de New-York. Le Jour de la Liberté vit un défilé magnifique devant l'estrade du gouverneur Whitman, du maire Hylan et de cinquante autres maires ; il y avait jusqu'à de superbes chefs Peaux-Rouges, dans toutes leurs plumes, venus là pour représenter, les pauvres, « la première démocratie américaine ». (Personne ne se demande ce qu'ils pensent de la dernière...)

Dimanche matin, 5 mai.

Philadelphie a dépassé sa fiche ! de quatre millions de dollars seulement je crois, mais cela lui permet quand même, au dernier moment, de mériter son drapeau d'honneur !

On croit que l'Emprunt peut avoir donné en tout quatre milliards et demi de dollars au lieu de trois, mais il faut se méfier des appréciations trop rapides et se rappeler que les chants de victoire des deux premiers emprunts avaient été très prématurés.

L'Angleterre avoue, et c'est une confession à méditer, 250 000 hommes hors de combat dans la dernière offensive, et elle annonce une mission militaire, qui vient ici *hâter les choses*. On s'attend à d'autres coups, et la reprise de l'attaque pourrait avoir des résultats sérieux si les réserves étaient insuffisantes. Réveiller l'Amérique ! C'est maintenant l'ambition universelle. — Et il faut aussi veiller à ce malentendu facile ici et qui tendrait à faire croire que les Anglais et les Français demandent aux Américains de se battre à leur place.

Mercredi soir, 8 mai.

Hearts of the World fait pleurer les beaux yeux des Philadelphiennes, qui ne se rendent au Garrick qu'avec un nombre sérieux de mouchoirs et la volonté très déterminée de les tous utiliser. C'est d'une horreur indescriptible, et, en rentrant, après l'avoir longuement et bruyamment discuté, il n'y a que de gais *ragtimes* et un peu de danse, qui en puissent chasser l'impression sinistre.

Le secrétaire Baker, dans une première déclaration officielle du nombre de soldats actuellement en France, a annoncé aujourd'hui qu'ils étaient plus de 500 000. Ceci pour répondre, paraît-il, à certaines critiques des Alliés, qui trouvaient que les États-Unis ne tenaient pas leurs promesses. Faut-il, ne faut-il pas accepter ce chiffre? Il est certain qu'il n'est pas aussi élevé qu'il le paraît, tous ces soldats n'étant point au front, mais en préparation derrière les lignes.

Pourtant, l'extraordinaire tapage mené en Angleterre contre certains leaders du gouvernement, pour avoir proféré de fausses déclarations sur la situation militaire à la Chambre des Communes, produit une impression profonde sur le Washington officiel, et pourrait affecter les États-Unis, le même général Maurice témoignant de quelque ironie dans ses appréciations sur l'aide américaine.

Quelques hauts fonctionnaires en viennent à se demander eux aussi s'il ne conviendrait pas d'adopter un système plus libéral dans la publication des plans de l'armée et de la marine, et une plus grande franchise vis-à-vis du peuple, afin d'éviter que ne s'élève ici le cri qui agite actuellement toute la Grande-Bretagne, lui faisant croire que les ministres par lesquels elle se laisse guider l'ont, pour dire le moins, fâcheusement trompée.

Samedi soir, 11 mai.

Le chaos continue à régner dans les histoires du service aérien, et le Président Wilson sera peut-être appelé à y donner sa solution. Il avait déjà ordonné, le 6, une vigoureuse enquête, recommandant au Ministère de la Justice d'user de tous les moyens en son pouvoir pour prouver les accusations de mal-

versations, et d'aller au fond des choses ; et on a compris que cela voulait dire de ne pas s'arrêter aux fonctionnaires que ces accusations cherchent à compromettre, mais à connaître aussi les raisons qui ont motivé une telle attaque, les buts que cette attaque poursuit.

Un ami du Général, qui fait partie du comité sénatorial, lui a dit qu'en ce qui concernait la situation de l'artillerie, les choses étaient pires encore que dans l'aviation, et que *rien* ne serait prêt cette année, en dépit des allégations de Baker.

On pense, à Washington, que la production serait activée s'il y avait plus de contact entre les dirigeants et les travailleurs. On suggère qu'il faudrait mettre la situation sous les yeux du public ; aussi bien ce public sait-il maintenant que l'Amérique a trop peu donné, il en est ennuyé, et préférerait savoir à quoi s'en tenir.

Le seul confort est dans les rapports de progrès rapides des machines Haviland, dont un grand nombre est prêt pour l'embarquement. Les machines Bristol devront être peut-être écartées, ce qui provoque un sérieux accroc dans le programme.

Mothers Day.
Dimanche matin, 12 mai.

Jour des mères, des œillets blancs et roses et des beaux sentiments, que le général Pershing a recommandé à tous ses soldats d'observer en écrivant à la maison, et pour lequel Lincoln écrivit un jour à une pauvre mère qu'il ne connaissait pas la belle lettre que voici, véritable message à toutes les mères du pays dans la terrible lutte qui étreignait la nation il y a plus d'un demi-siècle. Elle ne personnifie pas seulement la splendide humanité de Lincoln, mais aussi cet esprit exalté que connut l'Amérique, qui s'empara alors de toutes les mères, et qui doit toujours nous faire espérer de cette contrée. Elle était adressée à une Mrs Bixby, de Boston, et le docteur l'a copiée pour nous du musée où on la conserve :

« Chère madame,

» Il m'a été montré, dans les Archives du Ministère de la Guerre, une déclaration de l'adjudant général de Massachusetts, d'après laquelle vous êtes la mère de cinq fils tombés glorieu-

sement sur les champs de bataille. Je sais combien mes paroles vous sembleraient faibles et vaines, si elles tentaient de vous arracher au chagrin d'une perte si écrasante. Mais je ne puis m'empêcher de vous offrir ici les consolations que peuvent contenir les remerciements d'une République qu'en mourant ils ont voulu sauver. Je prie notre Père Céleste afin qu'il apaise l'angoisse de votre perte, vous laissant seulement la mémoire chérie des bien-aimés que vous avez perdus et l'orgueil solennel que vous avez le droit de concevoir pour avoir déposé un sacrifice aussi déchirant sur l'autel de la Liberté.

» Votre, très sincèrement et respectueusement,

» ABRAHAM LINCOLN »

Le soir.

Dîner chez Mrs Stotesbury avec les diables bleus, à qui il faut servir d'interprètes. Ce sont les mêmes que New-York applaudissait il y a quelques jours. Ils roulent leurs bosses et leurs appétits sur toute la surface de l'Union, et reviennent d'Atlantic City, où ils ont aidé la campagne des *War-Saving-Stamps*. Ils vont aller à Washington faire la même chose. Et certainement leur façon d'aider est la plus commode, puisque tout ce qu'on leur demande c'est de se montrer. Ils disent être ici pour trois mois. Dans quel état ils seront quand ils rentreront !

Leur réception à New-York surtout semble leur avoir laissé les plus doux souvenirs : sans l'intervention de la police on leur arrachait les membres afin de leur témoigner plus d'amitié... et que d'embrassades ! Ici même, où leur passage n'avait pas été connu à l'avance, et où ils pensaient franchir la porte des Stotesbury sans encombre, la vue de leurs cent uniformes avait *éveillé* tout le monde, et ils eurent cris et tiraillements à souhait quand il fut question pour eux de s'en aller, tout riants encore de l'adieu de Mrs Stotesbury : « Adieu, adieu, Mr Stotesbury et moi nous sommes *vos enfants*. » Elle voulait dire « votre père et votre mère », mais son français n'allait pas aussi loin que ses intentions maternelles !

Et quels estomacs ! Les jeunes filles qui étaient là les

servaient avec entrain. L'un d'eux ne cessa de manger et de boire, sans dire un mot, et nous finissions par croire que c'était un trou sans fond, aussi l'idée vint-elle à Fanny de lui demander s'il était malade, sur quoi il leva un visage radieux, pour répondre : « Pas encore. »

Les conversations, tandis qu'ils s'occupaient consciencieusement de leur affaire, se réduisait à ceci qui résonnait étrangement dans la grande salle :

— Mademoiselle, y a-t-il de la crème glacée ?

— Avez-vous de la crème glacée?

— Oui, j'ai de la crème glacée.

— Monsieur, il y a de la crème glacée.

Cette crème glacée aux fraises les charmait moins que le champagne. A l'un elle causait des maux de dents, pour l'autre c'était à la panse... Mais quelle bonne humeur chez tous, et comme la même histoire, racontée par tous individuellement et collectivement, prenait des aspects différents !

Ils avaient avec eux cinq officiers, dont l'un, le lieutenant Marcel Lévi, a le visage abîmé, les Allemands lui ayant brûlé les yeux en y versant un acide. C'est du moins le bruit qui circulait, mais pas chance de l'approcher avec ces affamés à contenter.

Washington, lundi soir, 13 mai.

Ce sont des étoiles de cinéma qui ouvrirent ici la campagne de l'Emprunt ; des diables bleus français y emmanchèrent celle de la Croix-Rouge; et, juste sur leurs talons, voilà une merveilleuse compagnie de toutes les étoiles exécutant ce soir *Out there.*

Le Président et Mrs Wilson étaient là, avec le ban et l'arrière-ban de la famille Bolling. Leur loge était de celles qui avaient été vendues aux enchères, la semaine passée, de trois cents à mille dollars. Non que le Président paye sa loge. On la lui « réserve » et nous pouvons seulement présumer qu'il envoie ensuite au Comité un chèque généreux, bien que, de fait, sa venue constitue déjà une contribution suffisante au succès final d'une représentation de bénéfice. Aujourd'hui on avait même annoncé positivement dans la journée qu'il serait là, ce qui ne se fait jamais. La seule occasion où une annonce de

ce genre s'était faite à l'avance avait été, sous le régime Roosevelt, la première de la pièce d'Israël Zangwill, *The Melting Pot*; et même alors Teddy, qui désirait dans son amitié pour l'auteur que son intention fût connue, eut de considérables difficultés à en persuader la presse.

Mrs R... assure que jamais, depuis plus de douze ans qu'elle habite Washington, elle ne vit un tel déploiement de prudence policière que celle qui entourait ce soir *le National*, comme elle appelle son Président. Toute une ligne de gardes maintenait l'espace clair autour de lui et de sa suite, quand il entra et quand il sortit. Etant donnée l'audience, tout officielle et diplomatique, — et le bleu horizon, qui vient toujours en force, avec sa femme, chaque fois qu'il s'agit d'aider les autres à célébrer quelque cérémonie patriotique, — cela ne paraissait point nécessaire.

Un programme, vendu aux enchères « par le plus grand Président qu'ait jamais eu le pays ! » a été acheté 1 000 dollars.

Le moment le plus émouvant fut à la fin, quand madame de Cisneros, debout devant le monument de Nelson dans Trafalgar Square qui fait le fond du décor londonien du dernier acte, chanta un couplet de tous les airs nationaux, prenant des mains des marins et des soldats qui étaient groupés derrière elle le drapeau de chaque pays. Quand elle prit le tricolore, madame Jusserand était sur ses pieds avant même que l'orchestre ait frappé une note, et tout le bleu horizon se levant subitement, il y eut un bruit étrange de reniflements et de mouchoirs...

Samedi soir, 18 mai.

Teddy Roosevelt continue ses attaques contre le Postmaster général Burleson, qui s'en prend aux magazines et journaux critiquant trop le Gouvernement, tels que le *Metropolitan* dont Teddy est éditeur, — et laisse la presse jaune de Hearst ramper par tout le pays et multiplier la propagande allemande.

Il faut avouer que Hearst est d'une effronterie dont rien n'approche. Le 11 mai, le Président signait une proclamation pour le 30 mai, *Memorial Day*, jour d'humilité, de prières et de

jeûnes, demandant les invocations de tout son peuple pour la victoire, et la bénédiction de l'Éternel sur nos armées. L'éditeur de Hearst, Brisbane, la retarda, afin que la bénédiction ne se répandît point autant sur le pays ; puis il en coupa, avec un soin minutieux et des intentions abominables, les deux plus importantes parties, l'une concernant la résolution prise au Congrès du 2 avril, l'autre insistant, trop à son gré, sur « la victoire pour nos armées, tandis qu'elles luttent pour la liberté ; et la sagesse pour ceux qui sont dans les conseils en ces jours de lutte et de perplexité ; et la constante volonté pour notre peuple de se sacrifier jusqu'au bout pour le soutien de ce qui est juste et vrai ». Ce style ne plaît point à Brisbane, qui préfère décrire les horreurs de la guerre, grossir les succès allemands, s'opposer à la construction des navires. Ma foi ! il s'est trouvé dans une ville de l'État de New-York des *aldermen* si frappés de l'élimination volontaire, dans cette proclamation revue et expurgée, de toute expression de détermination à lutter jusqu'à la victoire, qu'ils ont pris la sage mesure d'interdire la circulation, distribution et vente des paperasses Hearst, pour toute la durée de la guerre ! D'autres devraient les imiter !

Pendant ce temps, Daniels congratule Brisbane qui est nommé éditeur de deux autres périodiques Hearst à Chicago, et lui télégraphie en ces termes : « Je vous félicite du privilège qui vous échoit de prêcher le patriotisme au peuple patriote du patriote Middle West. » Non mais...

Lundi, 20 mai.

Dora travaille au jardin, dans un costume de farmerette rapporté hier de New-York et qui ajoute à son chic naturel. Personne ne s'offrant à l'aider, elle remarque, philosophe : « Ah ! l'heure de l'Amérique n'a pas encore sonné. Seigneur, que faut-il pour entendre ta voix? »

Jeudi soir, 23 mai.

Un jeune homme nous dit avoir vu arriver à une heure dix-huit, douze minutes avant le temps fixé sur les horaires, l'aéromail de Washington, qui aura ainsi couvert la distance de

Washington à New-York en deux heures et quart, en employant pour la première fois le Liberty motor tant vanté et tant décrié. L'aéro venant de New-York avait, lui, *une* minute d'avance.

Fanny raconte une autre histoire, de celles qui n'arrivent qu'à elle : elle se rendait chez le dentiste; à la gare, elle rencontre une amie, qui cherchait quelques amies pour se rendre au mariage très subit d'une autre amie !

— Mais, — s'écrie Fanny, tout de même ébahie, en jetant un œil sur son uniforme *militaire*, un autre vers le bon Dieu, — mais, elle se marie le 22 juin ? — Oh ! mais non ! Le fiancé (un lieutenant du camp Lee) est arrivé ce matin avec son ordre de départ pour la France, et ils vont se marier à une heure !

La pauvre petite mariée avait déjà sa robe, par hasard, mais il fallut emprunter le voile d'une cousine, et courir au très pressé. Elle avait aujourd'hui dix-huit ans, et pleurait toutes ses larmes, à la pensée que son époux partirait le lendemain. Tout le monde pleurait autour d'elle, excepté Fanny, la seule parmi les jeunes filles présentes à n'avoir pas de fiancé en instance de départ, mais réconfortée et pleine d'espoir d'en avoir un bientôt, puisqu'elle avait eu la petite alliance d'or cachée dans le gâteau.

Lundi soir, 27 mai.

Mc Adoo a décidé d'augmenter les transports de chemins de fer de 25 p. 100 pour les bagages, de trois sous par mille pour les passagers. Mesure de guerre inévitable, dit-il, puisqu'elle accroîtra les revenus de la nation de 900 000 000 de dollars. Le Président demande d'autres impôts, et les profiteurs et les gros revenus seront le plus possible écornés. Une autre bonne chose, c'est l'appel général pour l'abandon de toute politique de partis.

Malgré quoi, et plus par raison politique que pour toute autre, le major général Wood, qui s'attendait à aller commander sa 89e division en France, en est détaché pour prendre un commandement sur la côte du Pacifique ! A rester *at home*, on aurait pu au moins lui donner quelque chose de mieux, de plus

actif, ne pas l'enterrer vivant dans l'Ouest. Mais Baker non plus que son Président n'ont coutume de prendre en considération les désirs d'autrui.

On a tout fait pour écarter Wood; l'examen de santé n'ayant pu le faire envoyer aux Incurables, la seule ressource était de lui enlever son commandement. On croit de plus à Washington que Pershing se serait prêté à cela, volontairement ou involontairement, parce qu'il goûterait peu le plaisir d'avoir Wood auprès de lui, celui-ci jouissant d'un tel prestige parmi les officiers étrangers qu'il serait presque malaisé de lui donner des ordres. Je ne sais trop ce que vaut l'explication, et suis plus portée à accepter celle-ci, que Pershing n'aime pas énormément les personnalités à réclame à côté de la sienne.

Le pauvre Wood doit regretter de s'être tant fait connaître par sa politique républicaine et par la façon dont il soutint toujours l'ami Roosevelt. Il avait fait ses malles et attendait à New-York le très prochain départ de son transport, quand on lui envoya ce télégramme agréable. Il est allé sur-le-champ à Washington, demandant une entrevue au Président, mais tout le monde sait que tout ce qu'il fera sera en vain.

Samedi, 1er juin.

Chaleur épouvantable. Voyage à Washington, avec l'angoisse des nouvelles françaises. Au Haut Commissariat, les visages sont tendus, anxieux et M. de Billy est mortellement triste. — Les Américains sont furieux de la lenteur de leur organisation. Mrs R... parle de lâcher, après la guerre, l'Amérique dont elle a honte, et d'aller vivre en France!

ALTIAR

PARMI LES LIVRES

L'ÉVASION HORS DU RÉEL

La littérature est une défense de l'organisme. L'homme vit environné d'ennemis, prompts à l'anéantir, mais contre qui la nature lui a donné un arsenal et une pharmacie. Et de même que le sang, pour dédoubler les corps étrangers, produit des ferments (qu'on appelle, je crois, les ferments d'Abderhalden), de même l'esprit dédouble les données dangereuses du réel en les transformant en motifs poétiques, idées de pièces, et sujets de romans.

Je sais bien que cette idée va contre les idées reçues. La préposition la plus employée par les critiques est la préposition *pour*. De la gloire *pour* me faire aimer : ainsi parle Chateaubriand. On chante *pour* toucher celle qu'on aime, ou *pour* exhaler un sentiment qui vous brûle. Il n'y a probablement rien de si faux que ces maximes. L'homme, traqué et réduit à une perpétuelle défensive, inventa jadis des formules chantées *contre* les méchants esprits. C'est de ces formles que toute la littérature est sortie. Elle a pour dessein de conjurer le mauvais sort par des enchantements, et c'est de cette magie que la poésie tire encore ses charmes. Il est grand temps

de renoncer à l'illusion flatteuse que nous nous promenons dans la nature en souverains, et que nous ornons nos loisirs par des chants médités. Cette vue ne ressemble à rien de ce que nous connaissons de ce monde, où tout est crainte, fuite, ruse et défense. La pudeur, la timidité sont des réseaux faits pour arrêter l'ennemi. L'amour est un cri désespéré par quoi un être appelle un autre être à son secours. La littérature est ce nuage d'encre dont nous troublons les eaux pour échapper à de mystérieux adversaires.

La critique ferait, je crois, un grand progrès le jour où elle appliquerait ces notions, et où elle considérerait les livres comme des engins défensifs. Les physiciens admettent aujourd'hui qu'il n'y a qu'une sort d'électricité, qui est la négative. Pareillement le phénomène littéraire est la mise en jeu d'une énergie unique, qui tient à distance et en équilibre des forces dangereuses. Cette théorie n'est pas si éloignée de celle du vieil Aristote, qui croyait que le théâtre, par le spectacle des passions, en délivrait les spectateurs. C'est ce qu'on appelle, si je ne me trompe, la catharsis. Le philosophe avait très bien vu le rôle utile des poètes. Ce rôle, nous le concevons à peine autrement aujourd'hui. Nous savons que la nature ne fait rien d'inutile. Il faut l'idéalisme de Platon pour en douter. Dans le monde tel que les naturalistes nous le montrent, le pouvoir de dissocier les faits, et de les recomposer autrement, qui appartient aux poètes, doit avoir son utilité. Or cette décomposition ressemble curieusement à la digestion dont presque tous les organes sont capables quand on y injecte des corps étrangers. De cette analogie, vient naturellement l'idée que la littérature sert à digérer et à recomposer sous des formes inoffensives les faits, les pensées, les sentiments, qui menacent l'organisme. Et comme dernière conclusion, apparaît cette idée que les écrivains servent à la défense de la société, comme les globules blancs. Il reste maintenant à considérer les écrivains sous ce point de vue.

Tout ce qui nous menace, nous le réunissons sous un seul nom : nous l'appelons le réel. Le réel, c'est la région des embûches inconnues et des offenses déclarées; c'est la ronce qui déchire, le fruit qui empoisonne, le caillou qui blesse, la pluie qui glace, le jour qui finit. La littérature, c'est l'évasion

hors de tous ces dangers, devenus miraculeusement innocents. Voilà, dites-vous, une belle découverte; nous le savions dès longtemps et il n'était pas nécessaire de prendre les choses de si loin. Il est vrai; mais ce qui est plus délicat à observer, c'est le procédé de cette évasion. Car la réalité ne nous laisse pas échapper si facilement. Elle nous ressaisit quand nous fuyons. Un procédé est bon pendant vingt ans; après quoi la nature aveugle la brèche, et il faut trouver un autre moyen de sortir de notre prison.

Le plus simple est de corrompre le gardien. Le monde extérieur garde notre porte. Il faut lui faire des concessions. Il faut feindre une promenade dans les jardins permis ; et c'est de là que nous pourrons nous enfuir. Autrement dit, c'est seulement en s'accommodant au réel, que les romanciers peuvent sortir du réel. Mais le réel change d'âge en âge; c'est pourquoi le romanesque change pareillement d'aspect, et prend les couleurs de la société.

Les romans de chevalerie aident nos pères à s'évader de la vie réelle jusque vers la fin du XVIe siècle. A ce moment ils perdent toute leur efficacité. Mais juste dans le même temps, le rôle bienfaisant qu'ils ne jouent plus passe à la pastorale. La transmission des pouvoirs est marquée avec beaucoup de précision dans le roman de Cervantes. Le public français croit communément que le *Don Quichotte* marque la revanche de la prose sur la poésie, de l'esprit bourgeois de Sancho sur l'esprit généreux du chevalier de la Manche, et du réel enfin sur l'idéal. Cette idée n'est guère exacte. Il est bien vrai que les chevaliers errants sont raillés, mais l'ouvrage est rempli d'histoires de bergers qui ne sont guère plus vraisemblables. *Don Quichotte*, c'est le triomphe de la pastorale sur le roman de cape et d'épée ; c'est par ces pastorales que l'œuvre de Cervantes fut d'abord connue en France, et la première adaptation que l'on en fit mit à la scène Cardenio et la bergère Marcela.

Ainsi à partir de 1600, en Espagne et en France, c'est la pastorale, déjà florissante en Italie, qui acquiert pour cinquante ans le pouvoir de guérir les hommes du mal de vivre. Pourquoi ce pouvoir à cette époque et comment cessa-t-il? Nul ne le sait. Mais pourquoi l'émétique ne guérit-il plus?

***

Voilà donc le problème qui se précise. La littérature est un ferment qui dissout les éléments dangereux introduits dans l'organisme, et les change en corps inoffensifs, lesquels deviennent rapidement inertes. Cette opération ne se fait pas suivant un procédé constant ; elle s'adapte au contraire aux temps et aux circonstances avec une étonnante souplesse, et la variété de ces moyens de défense constitue la suite de l'histoire littéraire.

Mais voici qui est plus singulier. Nous venons d'admettre que la littérature était proprement une défense contre la vie et une décomposition du réel, qui est toxique, en fictions, qui sont innocentes. Mais d'autre part personne ne doute que l'objet de l'art soit de peindre le réel, et de le représenter le plus exactement qu'il se peut. En France, en particulier, par un effet du génie national, la vérité est la grande loi. Et maintenant il ne faut pas quitter la nature d'un pas, dit La Fontaine. Ce besoin de copier sincèrement les choses s'est encore accru de notre temps, et l'on peut dire que depuis Balzac, le roman français, malgré les changements du goût, forme une suite de tableaux véridiques, de procès-verbaux et de portraits.

Ainsi la littérature fuit le réel et le recherche à la fois. Elle doit nous en défendre, et elle le fait pénétrer dans notre esprit avec une force nouvelle. Nous sommes très nettement en présence d'une contradiction. C'est un très bon signe, et auquel nous pouvons reconnaître que nous sommes sur le droit chemin. Car il y a une contradiction au fond de toute vérité, qui est ainsi maintenue en équilibre, comme l'atome l'est par l'antagonisme des ions. La contradiction intérieure est le principe des sentiments humains, et l'armature même des œuvres d'art. L'unité, qui est la règle de la beauté, n'est que l'effet d'une contradiction cachée.

Ne craignons donc pas de le reconnaître. L'écrivain, sans s'en rendre compte et poussé par un fort instinct, fuit la réalité en même temps qu'il la recherche ; il la déforme en même temps qu'il la recopie ; il la dissout et il la recompose ; et ce travail opposé, qui semble une démence, donne en fin

de compte cette œuvre hybride, monstrueuse, enchanteresse, qui est l'œuvre d'art.

Les traces de la contradiction originelle y sont visibles, au point de communiquer au lecteur un trouble qu'il ne comprend pas. Musset, si intelligent et si sensible, semble avoir été sans cesse déconcerté par cette sensation double que lui donnaient les grandes œuvres. La gaîté de Molière après l'avoir fait rire lui donnait envie de pleurer. Aucun exemple ne peut mieux illustrer ce que nous avons dit. Le rire, c'est la réaction de *self defence*. Molière joue son rôle bienfaisant de transformateur du vrai, en rendant comiques Alceste, Arnolphe et Tartuffe. La tristesse qui vient aussitôt, c'est le retour offensif du vrai, c'est l'éclat dangereux des trois miroirs de vérité. La contradiction littéraire joue ici par des effets successifs et par un miroitement.

Mais d'autres fois, la contradiction, au lieu d'agir par une suite d'impressions opposées, nous présente une seule image, à la fois vraie et fallacieuse, séduisante et vaine, qui tente et qui s'évanouit. La Julie de Rousseau donnait à Musset ce supplice de Tantale. Elle lui semblait un spectre de lumière. Sa beauté, sa tendresse, moitié réalité, moitié chimère, étaient inaccessibles. Ce jeu bizarre semblait fait au poète pour le séduire et pour le tourmenter. « Ah ! rêveurs, disait-il, que vous avons-nous fait? »

Au total l'œuvre littéraire va être dans son principe, une destruction, une dissolution, un anéantissement du réel. Mais cette destruction est soumise à cette loi, qu'elle doit être secrète et paraître aux yeux une imitation, une copie, une image du réel. C'est là le travail de sorcellerie hypocrite qui est proprement celui de l'artiste. Ce travail, variable selon les temps, est toujours à recommencer, et c'est pourquoi l'histoire littéraire se transforme et ne finit point. Voyons comment il s'exécute aujourd'hui.

*
* *

Un trait de notre temps, c'est que, du double rôle de l'écrivain, celui de peintre du vrai l'a nettement emporté jusqu'à ces dernières années; tandis qu'aujourd'hui c'est au contraire

l'altération du vrai qui tend à faire l'intérêt de beaucoup de romans.

Il ne faut pas d'ailleurs croire qu'en pratique l'opposition soit si complète entre ces manières, ni que les formules jouent avec une si exacte rigueur. Ceux-là mêmes qui ont essayé de n'être que des peintres, ont tenu malgré eux leur rôle de phagocytes, et ont altéré la vérité sans le vouloir, les uns, comme les Goncourt, en la subdivisant en mille facettes, les autres, comme Zola, en l'ordonnant en système ; de sorte que le réel, cette force mouvante, informe et innommée qui assiège l'homme, est devenu entre leurs mains tantôt un bibelot brillant, tantôt une machine simple. Ainsi, sans le vouloir, ils avaient rempli leur office de défense.

Il en allait encore de même il y a une quarantaine d'années. Dans les premières œuvres de M. Bourget peindre l'âme au vrai est encore le principal effort ; la dissociation du réel est seulement faite par un travail secondaire d'analyse. Des écrivains qui ont maintenant atteint la soixantaine, je ne vois guère que M. J.-H. Rosny, qui entre 1880 et 1890, cherchât à s'évader du réel. Il échappait au présent. Mais l'emprise de l'exact était si forte sur sa génération, qu'il ne croyait pouvoir s'échapper que conduit par la science. Tantôt elle le menait dans ces temps reculés où l'humanité ne faisait qu'apparaître ; tantôt elle le guidait dans le pays ténébreux qui sépare la vie de la mort, et il écrivait *Daniel Valgraive*. Ou plutôt par un de ces jeux d'illusion qui sont le principe même du travail littéraire, l'auteur se croyait encore conduit par la science quand depuis longtemps elle l'avait lâché en route. C'est dans *la Guerre du feu*, si je ne me trompe, qu'il est question d'une alliance entre l'homme et le prince vénérable des mammouths. Ce pacte rappelle les aventures du capitaine Corcoran plutôt que les travaux de M. Boule. Mais enfin, M. Rosny avait à la fois le goût du détail observé, celui de la pensée métaphysique, et celui de la science, dans la mesure où la science pouvait fournir des données à l'inspiration. C'est ce qu'il a expliqué lui-même dans une page curieuse de *Torches et lumignons*, recueil de souvenirs que la Force française vient de publier et qui est d'un grand intérêt.

Or cette triade, observation réaliste des faits, goût de la

spéculation philosophique et inclination à prendre les chemins nouveaux que la science a ouverts, va être une formule assez curieusement répandue dans la littérature contemporaine. J'ai sous les yeux trois romans, parus tous trois en quelques semaines et qui répondent à cette définition.

Le premier est le livre de Claude Farrère, *les Condamnés à mort*. Rien ne rend plus sensible la marche du temps que l'inspiration différente de ces deux marins, Loti et Farrère. Ils ont en commun le goût des lointains paysages qu'ils ont vus. L'un et l'autre ont commencé par raconter des histoires d'amour, où des officiers de marine comme eux se trouvaient mêlés à des événements plus romanesques que vraisemblables. Mais le rêve de Loti était tout intérieur. L'amour et la mort faisaient de leurs ailes unies le ciel de sa pensée ; et de son temps, il n'arrivait à lui que cette vague et subtile inquiétude, commune à la plupart des écrivains français à la fin du XIXe siècle. Au contraire, même les premiers romans de Farrère sont à ce point engagés dans l'action et agités de péripéties que M. Frondaie y a vu matière à des adaptations théâtrales, et M. Gémier à des effets de mise en scène. Pour Loti, au commencement était le rêve. Pour Farrère au commencement était le fait. Et las de naviguer dans les mers du présent, il a mis le cap sur l'avenir.

Supposant que les forces qui mènent le monde sont constantes en grandeur et en direction, et que les lois en sont connues, il a hardiment extrapolé, et il a cherché à savoir ce que deviendrait l'univers dans un siècle. Cette recherche n'est pas entièrement chimérique. Certains faits annoncent la suite de l'histoire aussi clairement que le volcan d'Ambil annonce la baie de Manille. Claude Farrère risquait peu à prédire que le système des trusts se développant, un jour viendrait où le pain des deux Amériques serait fabriqué par une seule société, la Siturgic, qui aurait son siège et ses ateliers dans le delta de Mississipi, et qui serait menée par un seul homme, son gouverneur, James Fergus Mac Head Vohr.

Vous saisissez là sur le vif la double tendance de la littérature. L'auteur fuit le réel et se réfugie dans l'avenir ; mais dans l'avenir il recopie le présent. Mac Head Vohr, c'est un Pierpont Morgan ou un Vanderbilt d'une stature colossale,

comme l'est une figure projetée sur l'écran. Ponctuel, impassible, une volonté de fer : voilà les traits qui apparaissent dans cette image simplifiée. Est-ce là le portrait des hommes d'affaires de cette envergure? Je l'ignore. Des hommes placés pour les connaître m'ont assuré que le trait caractéristique de la plupart de ces potentats n'était ni l'audace ni la volonté, mais une circonspection inquiète et timorée, de sorte qu'un grand financier était le plus souvent une force d'inertie. Je donne le renseignement pour ce qu'il vaut ; mais il m'a paru curieux.

Quoi qu'il en soit, Mac Head Vohr, l'homme du Blé, est un homme redouté de toute la planète, et dur parmi les durs. Il n'a qu'une faiblesse : il aime tendrement sa fille Eva, splendidement belle et intelligente. Nous connaissons déjà ce couple, l'homme rude et la jeune fille, qui est tout son amour. Les futuristes diraient qu'à ce moment, Farrère fait du passéisme. Mais nous allons voir que ce rappel d'une image vue dans tant de romans a ici un sens profond et nécessaire. Ce père et cette fille représentent en réalité les deux forces qui mènent le monde : Mac Head Vohr, c'est la loi de fer du Progrès; Eva, c'est la loi immuable de l'Amour. Sur cette terre où tout évolue, la force élémentaire de l'Amour reste seule invariable. Elle est ancienne et sacrée. Et le livre sera justement le conflit entre ce qui change et ce qui ne change pas.

Ce qui change, c'est la condition du travail, qui régit elle-même la destinée des hommes. Claude Farrère s'est donné le royal plaisir d'organiser à son gré la cité de la Siturgic. L'espace lui était donné, et tout le crédit nécessaire. Aussi a-t-il bien fait les choses. Trois villes, séparées par des *no man's land*. Au centre, les Ateliers ; au sud les Palais, au nord les blocks, où les ouvriers sont logés. Je renvoie à son livre pour les détails de l'architecture, pour les paysages, et pour l'aménagement de la Huitième Bouche du fleuve, sur laquelle il a jeté un pont de cristal.

Il y a dans les Blocks, une formidable population ouvrière ; et elle est inutile. Le progrès de la machine-outil réduit déjà sensiblement la main-d'œuvre. Nous avons tous vu, pour peu que nous ayons voyagé, ces longues tables recourbées en ellipse, et sur lesquelles, de machine en machine, se façonne

en voyageant, sous la surveillance d'un enfant, un objet qui semble dû au travail de toute une équipe. Je me rappelle en Suède, avoir vu les boîtes d'allumettes se couper, se plier, se remplir, se fermer d'elles-mêmes, comme par magie ; en Amérique du Sud, j'ai vu pareillement la lame de métal avide de devenir une boîte de conserves, se plier en quatre, recevoir un fond et un couvercle, se souder et sortir achevée de la main de fer des machines. Ici encore, M. Farrère a extrapolé. Il a ajouté à la machine-outil, par un progrès qui n'excède pas la vraisemblance, les réflexes de l'intelligence humaine, et il a baptisé le nouvel instrument la machine-main. Le changement consiste essentiellement en ceci que la machine-main est capable de corriger ses propres erreurs, et qu'elle se passe de surveillant. Dès lors à quoi bon la population ouvrière?

Jusqu'ici l'imagination de l'auteur a travaillé de deux façons : d'une part en composant des paysages, des ateliers et des villes, à l'aide de matériaux que fournit encore à l'esprit la carrière de marin, quelque réduits que soient aujourd'hui les coûteux voyages d'une flotte de guerre ; d'autre part en perfectionnant librement, rêverie d'ingénieur et de mathématicien, l'outillage du monde moderne. Mais devant les résultats qu'il a obtenus, l'auteur est amené à réfléchir. Il se rappelle alors la grande loi de la sélection, et considérant ce peuple ouvrier qu'il a assemblé dans la cité de la Siturgic, il reconnaît que, devenu inutile et incapable de s'adapter, il est condamné à périr.

Il y a quelque chose d'aristocratique dans les romans de Claude Farrère ; il se plaît à peindre les êtres supérieurs, et au besoin il confère une sorte de noblesse aux « petites alliées », comme il dit, qui se crêpent le chignon dans les lavabos des restaurants de Toulon. Ici il a traité la plèbe ouvrière avec un mépris que l'histoire ne justifie que trop. Les ouvriers de la Siturgic ne comprennent rien à l'évolution de l'univers. La seule force capable de les émouvoir et à quoi ils obéissent, c'est la force désorganisatrice, l'anarchie ; mais si on regarde d'un peu loin, on voit que l'immense, le séculaire effort de l'univers vers l'ordre prophétise la défaite certaine de l'anarchie. Et en effet les ouvriers peuvent bien se mettre

en grève, et marcher sur les ateliers. Le conseil des directeurs dispose d'une armée terrible : ce sont ces rayons, dont on parle aujourd'hui, qui seront peut-être une des armes les plus terribles des armées de demain, et à qui M. Farrère, par un perfectionnement dont il était le maître, a accordé le pouvoir de désaccorder les vibrations de la matière, de sorte que c'est la matière organisée elle-même qui disparaît. Il suffit d'orienter une petite boîte, de presser un bouton de contact, et de la population ouvrière de la Siturgic, il ne reste rien.

Seulement à travers ce jeu de l'évolution, Farrère a jeté la force contraire, la force immuable de l'Amour, qui anime Eva Mac Head Vohr. Et comme il advient toujours lorsqu'un auteur fait d'êtres humains des symboles de la nature, Eva commettra des actions abominables : non seulement elle sera la maîtresse du délégué de l'anarchie, mais elle trahira pour lui les secrets paternels. Et elle finira par périr avec lui.

Mais arrivé à ce point, le roman ne vous rappelle-t-il rien? Cette fille qui aime le jeune chef du parti opposé, ce père qui doit trahir sa propre cause ou tuer sa fille en même temps que ses ennemis, ce sont deux des personnages les plus rigoureusement traditionnels de la tragédie française. Et en effet tout l'ouvrage est composé comme une tragédie, depuis la promenade initiale du père et de la fille, jusqu'aux visites nocturnes d'Eva aux Blocks, jusqu'au dilemme et à la catastrophe du dénouement : M. Frondaie pourra encore exercer son industrieux et facheux génie.

Une œuvre d'art est infiniment moins simple qu'on n'imagine communément, et un roman est toujours un palimpseste. Sous la dernière écriture, on voit les traces lisibles d'une écriture mal effacée. Ici, il y a très nettement deux textes superposés. Le premier, le plus apparent, est un roman d'aventures. Mais au-dessous, d'une encre plus pâle, reconnaissable pourtant, l'auteur a écrit une philosophie de la vie. Cependant inclinez la page vers cette lumière oblique et pénétrante qui nous vient du passé : et sous les deux premiers textes, vous en trouverez un troisième qui n'est plus de la main de Farrère, mais que le génie de la race a tracé lui-même, les cinq actes d'une tragédie classique.

***

Comme nous l'avons vu, le livre de Claude Farrère n'est pas isolé. M. de Maigret a pareillement imaginé une rêverie qu'il a appelée *le Club du Bonheur*. Comme dans *les Condamnés à mort*, on voit des lois générales appliquées dans des faits. Mais la part du réel est ici infiniment plus petite. Farrère avait transposé dans l'avenir une organisation sociale qui peut en effet s'y réaliser. M. de Maigret a imaginé, dans le présent, une vaste association secrète, qui conduirait le monde et resterait cependant inconnue, et dont le chef serait un chapelier de Londres. On voit que les droits de la fiction ont été largement augmentés.

Pourquoi Brains est-il chapelier? Il y a là un symbole, si je ne m'abuse. Cet homme a des fiches où les traits, le moral, les habitudes et les goûts de ses clients sont inscrits : aussi leur fait-il pour toutes les circonstances de la vie des chapeaux dont la convenance est miraculeuse. Cet homme-là est parfaitement fait pour leur donner aussi le bonheur, dont les rapports avec la coiffure sont bien connus. Brains rendra l'humanité heureuse par une organisation scientifique.

Ses adeptes, qui forment le Happiness-Club, sont répartis en trois classes : les Passifs, les Intellectuels et les Dirigeants. Les Passifs, foule qui ne raisonne pas et qui obéit aux notions convenues, ne sont bons qu'à faire des automates. Le bonheur, pour eux, sera d'être exactement adaptés à leur fonction sociale. On commence par les placer dans un isoloir où ils se recueillent. Le grand Morphologiste les examine ensuite, et détermine leur degré d'évolution. Le Maître du destin décide, selon ce degré, de la profession à laquelle on les adaptera. Cette adaptation porte le nom de Psychoplastie et se fait dans des Instituts spéciaux. Ceux de Nottingham suffisent aux Passifs qui en sortent parfaitement dressés, les caissiers changés en machine à compter, les vendeurs en machine à vendre.

Les Intellectuels sont répartis en trois classes : on adapte les inférieurs et les moyens par la psychoplastie du cinquième degré, qui leur délie l'esprit tout en les empêchant de s'adon-

ner aux idées générales, qui sont dangereuses. On peut alors les employer à des travaux spécialisés, et le résultat est excellent. C'est ainsi que l'usine d'Edimbourg fabrique des romans par une méthode fondée sur la division du travail : « L'Engendreur de sujets en invente toute la journée; le préposé aux séances d'amour fait pâmer Juliette sur la poitrine de Roméo...; un autre arme le traître, que le suivant confond et que le troisième conduit, la corde au cou, sur l'échafaud. Enfin l'homme des dénouements se charge du chapitre final. Après quoi l'ouvrage est remis aux stylistes, qui le polissent et le repolissent avant de le passer aux imprimeurs. » — Quant aux Intellectuels supérieurs, ils s'adaptent eux-mêmes, en pleine anarchie ; comme ils ont l'horreur d'agir et que le monde exterieur ne leur est rien, on a installé pour eux dans les sous-sols du Happiness-Club, un immense cirque, une sorte d'entonnoir creusé de cellules dont chacune abrite un savant. Ils sont là au nombre de deux mille.

Les Dirigeants inférieurs sont entraînés à l'exercice de la volonté. Quant aux Dirigeants supérieurs, ce sont les oligarques, les maîtres du Happiness-Club et du monde. Sur toute l'Organisation règnent douze hommes, qui forment le Conseil supérieur. Or Brains a jeté les yeux, pour être un de ces douze, sur le jeune et très riche Michel Lenord, fils de Lucien Lenord, de la firme Lenord, Crochet et Babaroux.

C'est à la suite de Michel que nous pénétrons dans le Happiness-Club, et que nous en découvrons les secrets. Est-il nécessaire de dire que Brains ne lui a pas révélé son dessein, de sorte que le jeune homme erre au milieu des surprises comme dans un roman d'aventures? Faut-il ajouter qu'il s'éprend aussitôt de la fille de Brains, la charmante Gladys?

Voilà donc, pensez-vous, le bonheur par l'organisation. Le sens du livre, c'est qu'il faut s'adapter, et nous voici de nouveau aux conclusions de M. Farrère, tant les idées évolutionnistes ont marqué notre temps. — Pas du tout. A la fin de l'ouvrage, une révélation nous arrive. C'est que le bonheur n'existe pas, au moins sous la forme organisée, et que le Happiness-Club n'est qu'un immense bluff, destiné à soumettre le monde aux douze directeurs. Naturellement un jour vient où la foule, en apparence si bien adaptée et si exactement sou-

mise, se révolte. Tout la machine se détraque. Brains est mis en pièces par les Intellectuels supérieurs. Michel sauve Gladys et le deuil n'empêche pas ces amants d'être parfaitement heureux.

***

Un troisième livre, plus merveilleux encore, est dû à M. Albert Jean et se nomme *la Dame aux écailles*. Ici nous atteignons au fantastique. Mais, comme dans les ouvrages précédents, les faits illustrent des idées générales. Cette tendance est même, s'il se peut, plus accentuée, et le caractère symbolique du roman est marqué avec une précision qui ne laisse rien à désirer.

Il y a sur la côte septentrionale du Finistère, près du château de Trémazan, où naquit Tanneguy-Duchâtel, un hameau nommé Kersaint : « Dix maisons, une croix, une église dans les feuilles et la mer à cinq cents pas ». C'est là que Didier (l'ouvrage est écrit sous la forme d'une confession), après avoir hérité d'un cousin, vient passer les premiers jours de sa liberté. Il trouve des rochers, une auberge, un peintre et sa maîtresse, tout ce qui constitue un village breton. Et après le dîner, il va se promener sur la lande, du côté du promontoire de Saint-Samson.

Un jour, la brume se lève, en montant comme une étoffe qu'on tire. Qui n'a vu ce spectacle sur quelque falaise sauvage, au Toulinguet ou à la Pointe du Raz ? Dans cette ouate opaque qui l'enveloppe, Didier a tout à coup le sentiment qu'il est guetté. « Je me ruai..., ma canne levée, et j'entendis — je crus entendre — une fuite dans le brouillard... Narines battantes, je m'immobilisai. Et je flairai, à travers cette poussière d'eau qui jonchait de gouttelettes mes moustaches, une odeur fauve qui m'écœura... Mon oreille avait décomposé en deux temps le bruit qui l'avait frappée : la pression d'un pied humain projeté à plat sur le sol ; le grincement sur les cailloux de ces grands ongles qui arment les pattes de certains carnassiers. » Une autre fois, au même endroit, il entend une voix, ou plutôt une harmonie. « Ce bruit n'était pas plus une voix que le soleil n'est une couleur. Le soleil est toutes les

couleurs et ce murmure était fait de toutes les voix. Il semblait s'éloigner avec la mer et se rapprocher avec le vent... »

Il n'a que trop vite le sens de ce mystère. Une nuit qu'il erre encore sur la lande, il se sent saisi, tiré entre des rocs. Il s'évanouit, et quand il reprend connaissance, il est dans une grotte fermée de toutes parts, sauf sur la mer; et devant lui, trois monstres : un homme-serpent, un homme-loup, et une sirène aux yeux crevés.

J'aime mieux vous dire tout de suite, au risque de faire évanouir prématurément la poésie de l'ouvrage, que ces monstres se sont échappés d'un cirque pendant un incendie. Et maintenant c'est l'homme qui est leur prisonnier. On pourrait faire l'exégèse de cette aventure et en méditer le sens comme on raisonne au sujet du lynx, du lion et de la louve que Dante rencontra dans la forêt obscure. On pourrait dire que l'homme qui a dompté les instincts encore informes, fils inachevés du chaos, se réveille tout à coup leur prisonnier. Mais est-il prudent de déterminer le sens d'une allégorie?

Entre les monstres il existe des amours et des haines. L'homme-loup, qui est leur chef, est l'amant de la sirène; l'homme-serpent en est jaloux. Un jour la bagarre éclate : la victoire appartient à l'homme-loup, par l'intervention d'un autre monstre dont je n'ai pas encore parlé, l'homme-coffre, lequel se laisse choir sur l'homme-serpent et l'écrase. Mais la chute de l'homme-coffre découvre une cheminée dans les rochers. Didier s'enfuit par cette fissure, emportant la sirène comme une proie.

Ici commence la véritable allégorie et elle est assez belle. Didier revient à Paris, prisonnier de sa prisonnière, qu'il cache, — captif de l'étrange amour que lui inspire le monstre au visage de femme. Celui qui a une fois aimé ces êtres surnaturels, chimères et sirènes, est retranché de la vie commune. La sirène est comme morte. A force de soins, Didier réussit à lui faire reprendre quelque connaissance. Elle le reconnaît; elle manifeste de l'angoisse quand il sort. Elle le caresse à son retour. Mais il a l'imprudence de vouloir revivre. Il devient l'amant d'une midinette; et la sirène retombe aussitôt dans sa morne et insensible immobilité.

Il la transporte au fond du Dauphiné, à Argentpierre où il

a une maison. Il ne s'est pas assez défié de la curiosité maligne des petites villes. Le receveur de l'enregistrement, Méjard, un beau gars, rôde autour du mystère, et le découvre enfin. Il y aurait de quoi faire assommer Didier par les paysans, si dans une promenade, une glissade ne faisait rouler Méjard dans l'abîme. Didier aurait pu le sauver et l'a laissé périr. Le voilà meurtrier, pour ce monstre inerte. Il le hait maintenant, et il fait avec désespoir son examen de conscience : « Cette forme m'est apparue, dans l'horreur de la grotte où le destin m'avait relégué. Et je l'ai habillée d'illusions, parce qu'il faut croire à quelque chose dans la vie et, plus les événements nous accablent, plus nous sentons la nécessité d'un idéal impérieux. Le combat des deux mâles pour la conquête de cet être hybride a ébloui ma raison. J'ai cru à la réalité de ce bonheur, puisque deux forces s'opposaient dans une lutte à mort pour sa possession ; et j'ai senti, durant les minutes du rapt, une impression de puissance et de plénitude qui firent bientôt place à un néant où je me suis abattu avec angoisse. Je me suis alors créé une mission pour me donner le change à moi-même. J'ai tâché d'éveiller une âme dans le corps de la bête, et j'ai connu la vanité d'une tâche réservée à Dieu seul, s'il existe. »

Cette confession désespérée, c'est l'histoire de toutes les amours malheureuses, au moment où la femme paraît à l'homme trompé et déçu comme pareille à une bête inachevée. Cependant l'hiver est venu, et il est très rude. Les loups rôdent dans le pays ; mais ils semblent conduits par un être étrange dont les traces sont à la fois d'un homme et d'une bête. Didier a compris : l'homme-loup est à la recherche de son amante perdue. Une nuit, Didier s'en va en laissant volontairement la porte ouverte. Le lendemain, la chambre est vide et la sirène a disparu.

***

En quelques semaines, paraissent trois livres qui sont des peintures de l'irréel : l'un est une vision de l'avenir, l'autre est la fiction d'une société qui vivrait dans la société d'aujour-

d'hui, le troisième est franchement une histoire fantastique. Voilà la part de l'évasion hors du monde où nous sommes et du train commun des choses. Mais ces histoires singulières ont pour dessein de manifester soit des lois, soit des maximes : voilà le retour au vrai. L'imagination est restée la servante de la raison. C'est un trait assez curieux de notre temps, que la fantaisie, si à la mode qu'elle soit, n'est supportée dans la littérature qu'à condition d'être expliquée. En vain croyons-nous fuir dans un pays peuplé de figures de songes : nous avons bientôt reconnu que ces songes étaient des réalités. Nous nous croyons des rêveurs, et nous sommes des moralistes.

HENRY BIDOU

Le gérant : ED. PAUPHILET.

TABLE DU DEUXIÈME VOLUME

Mars-Avril

LIVRAISON DU 1er MARS 1921

		Pages.
COMTESSE DE NOAILLES.	Conte triste avec une Moralité	5
FRÉDÉRIC MASSON	Marie-Louise et ses Carnets de Voyage. — III	28
LOUIS FABULET	Henry-David Thoreau	47
HENRY-DAVID THOREAU	Walden ou la Vie dans les Bois	56
PIERRE CONARD	Hindenburg d'après lui-même. — I	72
V. BLASCO-IBAÑEZ	Les Ennemis de la Femme (3e *partie*)	92
LOUIS-F. AUBERT	Genève et Washington	138
ÉMILE HENRIOT	Le Cahier de Barbey d'Aurevilly	159
LOUIS LALOY	Deux Adaptations lyriques	175
Dr MAXWELL	Les Sciences psychiques	185
JEAN BONNEROT	Les Routes de France	207

LIVRAISON DU 15 MARS 1921

ERNEST RENAN	Lettres d'Italie. — I	225
GILBERT DE VOISINS	Victor Segalen	246
VICTOR SEGALEN	D'après René Leys. — I	261
PIERRE CONARD	Hindenburg d'après lui-même. — II	293
V. BLASCO-IBAÑEZ	Les Ennemis de la Femme (4e *partie*)	311
MONTCHRESTIEN	Le Mouvement syndicaliste	350
HENRY BIDOU	Parmi les Livres	371
J. R.	Idées d'Hier et d'Aujourd'hui sur les lois militaires	385
HENRI MYLÈS	La Fin de Stamboul	402
COMTE DE FELS	Essai de Politique expérimentale	409

Pages.

LIVRAISON DU 1er AVRIL 1921

ERNEST RENAN	Lettres d'Italie. — II	449
FRÉDÉRIC MASSON	Marie-Louise et ses Carnets de Voyage. — IV	470
VICTOR SEGALEN	D'après René Leys. — II	507
FÉLICIEN CHALLAYE	Les nouveaux Riches au Japon	545
V. BLASCO-IBAÑEZ	Les Ennemis de la Femme (*fin*)	574
AUGUSTE DUPOUY	Les Vicissitudes du Port de Lorient	616
CARCO	La Leçon des Indépendants	644
ÉMILE HAUMANT	Ernest Denis et son Œuvre slave	659
FELS	L'Histoire des Négociations avec l'Autriche en 1917	667

LIVRAISON DU 15 AVRIL 1921

HENRI DE RÉGNIER	Poésies	673
★ ★ ★	Au 3e Bureau du 3e G. Q. G. (1917-1918)	680
A. THIBAUDET	Charles Baudelaire	725
UN AVEYRONNAIS	L'Occupation des Ports de la Ruhr	757
GEORGES HARDY	L'Éducation française au Maroc	773
VICTOR SEGALEN	D'après René Leys. — III	789
ÉMILE CHANTRIOT	Les Allemands en Lorraine	828
LOUIS LALOY	Antar	838
ALTIAR	Notes sur l'Amérique en guerre	848
HENRY BIDOU	Parmi les Livres	879

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, rue Auber, Paris

A PROPOS DU CENTENAIRE

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

CHARLES BAUDELAIRE

LES FLEURS DU MAL, poésies complètes avec un portrait de l'auteur et une préface de Théophile Gautier. 1 volume in-18. — Prix . . . . . 6 fr. 75

CURIOSITÉS ESTHÉTIQUES. 1 volume in-18. — Prix . . . 6 fr. 75

L'ART ROMANTIQUE. 1 volume in-18. — Prix . . . . . 6 fr. 75

HISTOIRES EXTRAORDINAIRES. 1 volume in-18. — Prix. 6 fr. 75

NOUVELLES HISTOIRES EXTRAORDINAIRES. 1 volume in-18. — Prix . . . . . 6 fr. 75

PETITS POÈMES EN PROSE. — LES PARADIS ARTIFICIELS. 1 volume in-18. — Prix . . . . . 4 fr. 90

AVENTURES D'ARTHUR GORDON PYM. — EUREKA. 1 volume in-18. — Prix . . . . . 4 fr. 90

CRÉDIT LYONNAIS

Siège social à Lyon — Siège central à Paris

CAPITAL : 250 MILLIONS

ENTIÈREMENT VERSÉS

AGENCE DE BRUXELLES

DÉPOT DE TITRES

LOCATION DE COFFRES-FORTS

COGNAC BISQUIT

Bisquit Dubouché & Cie

MAISON FONDÉE EN 1819 — COGNAC

L'ARGUS de la PRESSE

"VOIT TOUT"

Fondé en 1879

LES PLUS ANCIENS BUREAUX D'ARTICLES DE JOURNAUX

37, Rue Bergère, PARIS (IXe)

Lit et dépouille par jour

20.000 *Journaux ou Revues du Monde entier*

Collectionne : LES ARCHIVES DE LA PRESSE

Edite : **L'Argus de l'Officiel**

contenant tous les votes des Hommes politiques

L'Argus recherche articles et tous documents passés, présents, futurs

M. **BOISSELOT**, rue du Rocher, 56, Paris (8e), envoie franco sur demande une liste de

1.500 PROPRIÉTÉS

maisons, hôtels, pavillons et terrains à Paris et dans la banlieue, **villas, châteaux**, domaines, **fermes et usines** dans toute la France, à vendre depuis **10.000** francs.

Succession de M. le Professeur Félix GUYON

Première Vente

OBJETS D'ART ET D'AMEUBLEMENT

du XVIIIe siècle et autres

FAIENCES — PORCELAINES DE CHINE — OBJETS VARIÉS — SCULPTURES

PENDULES — BRONZES — LUSTRES

MOBILIER DE SALON EN ANCIENNE TAPISSERIE

SIÈGES ET MEUBLES

Piano à queue, de Pleyel — Broderies, Étoffes, Tapisseries au point

TAPISSERIES FLAMANDES

TABLEAUX ANCIENS et MODERNES

Par F.-L. FRANÇAIS, GEGERFELT, G. MICHEL, F. MONTENARD, etc.

J.-M. FREDOU, M. D'HONDECOETER, LANTARA, LECLERC DES GOBELINS, M. SCHŒVAERDS, etc.

AQUARELLES — DESSINS — GOUACHES

ANCIENS ET MODERNES

Par BERCHÈRE, BRASCASSAT, C. GUYS, PUVIS DE CHAVANNES, etc.

J.-B. COUVELET, H. GRAVELOT, P. LELU, J.-V. NICOLLE, J.-B. OUDRY, PATEL, etc.

HOTEL DROUOT, Salles Nos 9, 10 et 11

Les Vendredi 22 et Samedi 23 Avril 1921, à 2 heures

COMMISSAIRES-PRISEURS

Me F. LAIR-DUBREUIL, 6, rue Favart. | **M. DELVIGNE**, 91, rue Saint-Lazare

EXPERTS

Pour les Objets d'art : **MM. MANNHEIM**, 7, rue Saint-Georges | *Pour les Tableaux :* **M. JULES FÉRAL**, 7, rue Saint-Georges

Exposition publique le Jeudi 21 Avril 1921, de 2 heures à 6 heures

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Les annonces sont reçues chez MM. PERDRIX et BURIN, *14, rue Cadet, PARIS*

Téléphone Central : 72-71

Vente au Palais, le samedi 14 mai 1921, 2 h. 2 lots :
1° **HOTEL** à Paris, **25, AVENUE KLEBER,** et 17, rue La Pérouse. Mise à prix : 1.800.000 fr.
2° **PROPRIETE** meublée, dite Villa St-Michel, à **Villers-sur-Mer** (Calvados). Mise à prix : 225.000 fr. Libres de locations. S'adresser à Mes **DE BIEVILLE** et de Chauveron, avoués, **Revet** et **Ferrand**, not.

Vente au Palais, Paris, samedi 30 avril 1921, 2 h. **IMMEUBLE** à Paris (19e), **r. de Flandre, 11.** Sup. 1.310m. Mise à prix : 395.000 fr. S'adresser à Mes **DE BIEVILLE, Vernier**, av., **Oudard**, not.

Maison, 10, r. du **BAC.** Cce 320m. R. b. 16.540 f. Mise à pr. 160.000 f. Ad. C. n. Paris, 10 mai. S'ad. Mes VALLEE et FLAMAND-DUVAL, 24, r. Lafayette, dép. ench.

Maison à Paris, r **Abbé-Grégoire, 11.** Cce 190m. R. b. 10.380 f. **Prop. à Sèvres** 10, r. des Grès. Cce 1.750m. Lib. M. à p. 50.000, 100.000 f. Ad. C. n., 3 mai. S'ad. n., Mes **CHERRIER, Faroux** et Flamand-Duval, 24, r. Lafayette, dép. ench., et à MM. **Ducoing, Loiselle et Cie**, 52, r. Taitbout.

Gd terrain d'angle à **Maisons-Laffitte,** angle rue de La Muette, et rue Pauline-Kreuscher. Ce 11.960m. Lib. loc. Mise à p. 120.000 f. Ad. Ch. not. Paris, le 26 avril 1921. S'ad. Me **TOLLÚ**, not. à Paris, 70, rue St-Lazare.

A vendre à l'amiable en totalité ou par lots : 7.000 m. environ **TERRAIN A BILLANCOURT,** r. Thiers. Me **COTTENET**, n., 25, b. B.-Nouvelle, Paris.

Gd Immeuble, 62, 64, 66, rue **St-Sauveur.** Cce 630m. R. br. 28.860 fr. 4,30 %. Ad. Ch. n., 26 avril. Me **MOISY**, n., 9, r. Grenelle.

---

2 Maisons en const., r. Peupliers, 54 et 52 prés. Ces 291m, 264m. M. à p. 160.000, 110.000 fr. Adj. Ch. not., Paris, 26 avril. Me **MOISY**, n., 9, r. Grenelle.

Propté à Levallois-Perret, r. de Gravel, 47. Cce 217m. R. b. 1.400 f. M. à p. 35.000 f. Ad. C. n., Paris, 19 av. S'ad. Mes **SALATS** et **FAY**, n., 11, r. St-Florentin.

Pté, r. des Amandiers, 42, 44, 46, ang. pas. Muriers, 1-3. R. b. 17.505 f. Cce 1.015m. M. à p. 135.000 fr. Ad. Ch. not., 26 avril. **GUERIN**, not., 182, rue Rivoli.

Vente au Palais, le 27 avril 1921, à 2 h. **Immeuble** à **LEVALLOIS-PERRET** (angle rues Marceau et Camille-Desmoulins. Cce sup. 209m env. Revenu br. 11.970 fr. environ. Mise à prix : 130.000 fr. S'adresser à Me **JARDOT**, avoué, 241, faubourg St-Honoré ; **Ditte**, notaire.

Maison à Paris, **RUE LAUZIN, 16.** Cont. 192m. Rev. br. act. 4.200 fr. Appart. libre. M. à pr. 25.000 fr. Adj. Ch. not., Paris, le 26 avril 1921. S'ad. à Me **A. MOREL D'ARLEUX**, n. ,5, r. du Renard.

CHEMINS DE FER DE L'EST ET DU NORD

LES CHAMPS DE BATAILLE DE FRANCE

Alsace, Vosges et Lorraine, Hauts-de-Meuse et Argonne, Champagne et Soissonnais, Noyonnais et Picardie, Artois et Flandre.

Une brochure de 80 pages, illustrée de nombreuses photographies des régions dévastées, vient d'être éditée par les Compagnies des Chemins de fer de l'Est et du Nord.

Cette publication, sous une couverture artistique, comporte :

1° *Un aperçu topographique, suivi de la narration succincte des principales opérations militaires dans leur ordre chronologique, depuis l'agression allemande jusqu'à l'armistice de novembre 1918.*

2° *Une nomenclature des localités principales ou champs de bataille cités dans le texte, avec désignation des gares les plus voisines.*

3° *Une carte du front.*

En vente au prix de **2 francs** dans les bureaux du *Service Commercial de la Compagnie de l'Est* et dans les *Bibliothèques des gares* de tous les réseaux et dans celles du *Métropolitain.*

Envoi par poste recommandé, sur demande accompagnée de 2 fr. 55 en mandat ou bon de poste, adressée à *M. l'Inspecteur Général des Services Commerciaux des Chemins de fer de l'Est*, 13, rue d'Alsace, à Paris (10e).

La Rivista Politica e Parlamentare

Direzione ed Amministrazione : **ROMA, via Pierluigi da Palestrina 47 - Telef. 21-845**

" La Rivista Politica e Parlamentare " de Rome est la publication politique et économique la plus répandue et la plus importante d'Italie.

DIRECTEUR : **Charles-Albert CORTINA**

Sont collaborateurs de **" La Rivista Politica e Parlamentare "** les plus éminents parlementaires et écrivains politiques et économistes.

ABONNEMENTS :

Pour l'Italie, un an : **10 francs** | Pour la France, un an : **12 francs**

La livraison : **0 fr. 30**

THE CONTEMPORARY REVIEW

MONTHLY 2s/6d

EDITED BY

The Rev. Dr. SCOTT LIDGETT

AND

Mr. G. P. GOOCH, M. A.

The *Contemporary Review* was f unded in 1862 and is one of the oldest of the British Magazines. It stands in the front rank of European Reviews. It deals with all subjects of current interest — Religion Politica, Literature. Philosophy, Science, Art, Education, and Social Topics. Its general tendency is Liberal. The first writers of Great Britain are among its contributors, while eminent foreign authors write in its del pages from time to time. It is widely read on the Continent and in the Colonies.

A free specimen copy of a recent number will be sent from the office of " The Contemporary Review " 10, Adelphi Terrace, London England, on receipt of 3d, for postage.

Copies canbe obtained delete direct from the Publisher :

10, ADELPHI TERRACE. LONDON, W. C., ENGLAND.

Subscription Rates (POST FREE) :

3 months, 8/3 ; 6 months, 16/6 ; 12 months, £1 13/-

CHEMIN DE FER DE PARIS A ORLÉANS

VOYAGES AU MAROC

1° Par **Bordeaux-Casablanca.**

Billets directs simples des trois classes de Paris-Quai d'Orsay, Orléans, Tours, Limoges et Gannat pour Casablanca et *vice versa*, avec enregistrement direct des bagages des villes ci-dessus pour Casablanca.

Validité des billets simples, 15 jours.

Traversée en trois jours.

La Compagnie d'Orléans a ouvert à Casablanca, 4, rue de l'Horloge, une Agence officielle où l'on trouve des billets au départ de Bordeaux pour toutes destinations des grands réseaux français et où l'on enregistre directement les bagages pour les mêmes destinations.

2° Par l'**Espagne** et **Tanger.**

C'est la voie offrant la plus courte traversée maritime (3 heures seulement entre Algésiras et Tanger avec services quotidiens).

Entre Paris et Algésiras, via Bordeaux-Madrid et *vice versa* billets directs simples et d'aller et retour avec enregistrement direct des bagages.

Pour tous renseignements complémentaires, s'adresser notamment à l'Administration Centrale de la Compagnie d'Orléans, 1, place Valhubert, à Paris; à son Agence, 16, boulevard des Capucines et aux diverses gares intéressées.

ÉMILE-PAUL Frères, Éditeurs, 100, rue du Faubourg-St-Honoré, Paris (VIIIe)

RÉCITS D'UNE TANTE

MÉMOIRES

de la

COMTESSE DE BOIGNE

Née d'OSMOND

Publiés intégralement, d'après le manuscrit original

TOME PREMIER

Versailles. — L'Émigration. — L'Empire. — La Restauration de 1814

Un vol. in-8°. Tiré à 1.000 ex. sur papier vergé des Papeteries de Corvol-l'Orgueilleux. Prix 20 fr.

DUC DE DOUDEAUVILLE

AU SERVICE DE LA FRANCE

Père et Fils

Journal de la Campagne 1914-1919

Un volume in-18. — Prix. . . . . 6 fr.

VICOMTE DE GUICHEN

Premier secrétaire d'ambassade honoraire

La CRISE D'ORIENT de 1839 à 1841 et L'EUROPE

Un volume grand in-8°. — Prix. . . . . 20 fr.

FRANÇOIS PORCHÉ

LES COMMANDEMENTS DU DESTIN

Poèmes

Un volume in-18. — Prix. . . . 6 fr. 75

LOUIS ARTUS

LA MAISON DU SAGE

(Histoire d'un crime)

Roman

Un volume in-18. — Prix. . . . 6 fr. 75

JEAN MORÉAS

TROIS NOUVEAUX CONTES

de la

VIEILLE FRANCE

Un volume in-16, tiré à 1.600 exemplaires, sur papier vergé à la forme de Voiron. — Prix. . . . . 12 fr.

PAYOT & Cie, 106, boulevard Saint-Germain, PARIS (VIe)

ANDRÉ TARDIEU

LA PAIX

Préface de GEORGES CLEMENCEAU

Un volume in-8. . . . . **12** fr.

Aucun acte de notre histoire ne fut plus discuté que le Traité de Versailles. Aucun n'est plus mal connu dans ses origines, ses clauses, ses conséquences Ce livre porte la lumière sur les unes et les autres. Du Traité et de son exécution dépendent la sécurité et le budget de chacun de nous. Tout Français lira ce récit dramatique, où les problèmes de la Conférence revivent avec les grands acteurs qui les ont résolus, où l'évocation du passé éclaire, avec toutes preuves à l'appui, les questions vitales de demain.

ÉMILE MEYERSON

DE L'EXPLICATION DANS LES SCIENCES

Deux volumes in-8, ensemble. . . . . **40** fr.

Expliquer les phénomènes, expliquer l'univers, est le but suprême de la science, comme de la philosophie elle-même. Mais il y a antinomie entre l'instrument de notre connaissance, la raison, qui ne peut procéder que par le moyen de l'identité, et la réalité du monde, qui échappe perpétuellement à l'identification et dont l'essence est d'être irrationnelle. La réalité nous est-elle donc insaisissable ? Tel est le problème capital que pose et qu'élucide avec profondeur M. Émile Meyerson dans son livre **De l'Explication dans les Sciences** qui devra désormais servir, pour employer une expression de l'auteur dans sa préface, de « prolégomènes à toute métaphysique future ».

Vice-Amiral RONARC'H

SOUVENIRS DE LA GUERRE

(Août 1914 — Septembre 1915)

Un volume in-8, avec 6 cartes hors texte. . . . . **16** fr.

Histoire simple, précise, profondément émouvante dans sa sobriété, de l'héroïque brigade de marins de l'Yser et de Dixmude.

Amiral DEGOUY.

Le tableau brossé au jour le jour de la lutte incessante soutenue par cette petite phalange contre l'ennemi, l'inondation, la boue, la misère, est d'un intérêt poignant et nul mieux que leur chef ne pouvait rendre cet hommage mérité à nos héroïques « demoiselles au pompon rouge ».

(L'Éclair.)

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, rue Auber, Paris.

RENÉ BOYLESVE
de l'Académie française

MADEMOISELLE CLOQUE

Roman

Un volume in-18. — Prix. . . . . 6 fr. 75

OSCAR WILDE

LE CRIME DE LORD ARTHUR SAVILE

ET AUTRES HISTOIRES

Traduction de GEORGES BAZILE

(Ce volume contient en outre : **LE PRINCE HEUREUX** et **AUTRES CONTES** ainsi que : **LA MAISON DES GRENADES.**)

Un volume in-18. — Prix. . . . . 6 fr. 75

COMTE DE FELS

ESSAI DE POLITIQUE EXPÉRIMENTALE

Un volume in-octavo. — Prix. . . . . 12 fr.

IMP. L. POCHY, 52, RUE DU CHATEAU, PARIS. — 289-21

LIVRES NOUVEAUX

LES DRAPEAUX
par **Paul Reboux.**

Dans ses ouvrages précédents, M. Paul Reboux s'est montré un écrivain spirituel et divertissant à souhait. Sa *Maison de Danses* nous offrait une Espagne papillotante et chatoyante, fort agréable en vérité. On a lu ici même son roman nègre, *Romulus Coucou*, dont la drôlerie avait quelque chose d'irrésistible. Aujourd'hui, l'auteur abandonne la fantaisie pour un genre plus relevé. *Paulo majora canit.* Dans *les Drapeaux*, il est question en effet des plus graves problèmes de l'heure présente et le roman sert de support à des thèses qui seront fort discutées, toutes ces thèses étant discutables. Tout en n'étant pas d'accord sur bien des points avec le théoricien, on appréciera le romancier comme il convient.

L'APPARITION
par **Lucie Delarue-Mardrus.**

C'est l'histoire d'un jeune homme, descendant d'une famille d'aventuriers italiens, les Carmine di Buonavita, qui promène à travers la civilisation du XIXe siècle, les instincts d'un condottiere et le plus large mépris des lois. Ce qu'il en advient est conté par madame Lucie Delarue-Mardrus avec un art émouvant, de telle façon que le jeune bandit, quoique féroce à souhait, nous inspire néanmoins une sorte de pitié sympathique, car il eût été peut-être un héros au temps des Colleone et des Gattamelata. Curieux amalgame de romantisme et de réalisme qui rend ce petit livre aussi intéressant qu'original.

LA FORTUNE DE BÉCOT
par **Louis Codet.**

Le jeune Tixador, dit Bécot, est un aimable adolescent, qui charme par sa beauté, sa bonne grâce et sa jeunesse tous ceux qui l'approchent. Il doit à ces agréables dons beaucoup de sympathies féminines et l'affection d'un vieux gentilhomme qui, passant de vie à trépas au beau milieu du volume, lui laisse une belle fortune, un château et des terres. L'aubaine est appréciée par Bécot, comme il convient ; elle l'est aussi par les femmes qui l'entourent, lesquelles, par grand hasard, ne dédaignent point l'opulence. Tout irait donc fort bien pour Bécot si madame Borelli, qu'il aime, ne s'avisait soudain de renoncer à lui. Cela n'a d'ailleurs qu'une importance médiocre, car Bécot part faire son service militaire et dit adieu au lecteur. De cette petite aventure, M. Codet a tiré le meilleur parti possible. De-ci de-là, des descriptions fort ensoleillées, de la gaîté partout, un style alerte, des épisodes pleins de grâce et de vie, voilà qui rachète largement le caractère tant soit peu conventionnel de quelques-uns des personnages présentés.

MADELEINE DE GLAPION DEMOISELLE DE SAINT-CYR
par **Jehanne d'Orliac.**

Ceci se passe lors de la fameuse représentation d'*Esther*, à Saint-Cyr. Une orpheline, élève favorite de madame de Maintenon, Madeleine de Glapion, trouve sous une broderie du costume persan qu'elle s'apprête à revêtir, pour tenir le rôle de Mardochée, un billet contenant des vers enflammés. Par malheur, son trouble la trahit et on lui prend la missive galante. Madeleine n'en joue pas moins avec succès; mais à vrai dire, avec la perspicacité stupéfiante des grandes amoureuses, elle a su découvrir dans la salle le jeune page de mademoiselle de Montpensier, auteur de l'envoi, et c'est pour lui seul qu'elle joue. Mais voici qu'on dénonce Madeleine. Elle est vertement tancée, sermonnée, catéchisée et l'amour violent qu'a déchaîné en elle cette minuscule aventure est combattu avec une sévère vigueur par madame de Maintenon et Fénelon. Madeleine a le bon goût de ne pas trop résister à d'aussi illustres personnages et, refoulant ses sentiments, elle se décide à entrer dans les ordres. Elle restera l'amie dévouée de madame de Maintenon, qu'elle assistera dans ses dernières heures, avant de s'éteindre elle-même très chrétiennement.

Quant à notre page, il est devenu un vaillant capitaine moustachu, tout à fait inconscient de l'amour furieux que sa fantaisie adolescente a durablement déchaîné.

Ce sujet, un peu mince, est soutenu par des descriptions de la vie des demoiselles de Saint-Cyr. Il faut rendre hommage à la témérité avec laquelle l'auteur met en scène des personnages fameux et les fait discourir abondamment. Une étude plus serrée de la psychologie des protagonistes eût été opportune.

TORCHES ET LUMIGNONS
par **J.-H. Rosny aîné.**

C'est toute la vie littéraire française, à la fin du XIXe siècle que M. J.-H. Rosny évoque dans ce livre avec une singulière vivacité de coloris. On y retrouve toutes ses qualités de penseur et de romancier, un don animateur qui transforme ce recueil d'esquisses psychologiques en une sorte de comédie parisienne dont les personnages nous apparaissent merveilleusement réels. Parmi leurs traits divers, M. Rosny excelle à trouver et à fixer ceux qui constituent l'essentiel de leur physionomie morale, de leur caractère, de leur physique. Intuition de psychologue ou bien instinct de peintre qui saisit infailliblement le détail où se manifeste le mieux la ressemblance? Les deux sans doute. C'est ce qui fait que ce livre est si profond et si amusant à la fois.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE	80 »	41 »	21.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES.	86 »	44 »	23 »
ÉTRANGER.	92 »	47 »	24.50

PRIX DE LA LIVRAISON : **4 fr. 50**

On s'abonne à la Revue de Paris, 3, *rue Auber, dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er *ou du* 15 *de chaque mois.*

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, 3, *rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

La première Table Décennale (1894-1903) *est mise en vente au prix de* 2 *fr.* 50.

PARIS. — IMP. L. POCHY